

Le quintette de Bergame

Exbrayat, Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EXBRAYAT

le quintette de bergame



EXBRAYAT

LE QUINTETTE DE BERGAME

Roman

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

CHAPITRE PREMIER

Ce n'était jamais sans un frémissement d'impatience que le commissaire Romeo Tarchinini pénétrait dans l'étroit *vicolo Corticella*, haut-lieu de la cuisine véronaise.

En cette fin de matinée d'un printemps fleuri et doux, Romeo se glissa dans le *vicolo*, le sourire aux lèvres, la narine frémissante, humant déjà en imagination les suavissimes odeurs s'échappant des cuisines du maître Gioco qui officiait en son célèbre restaurant de *Dodici Apostoli*. Les étrangers attirés par la réputation du cuisinier, et que Tarchinini croisait, se retournaient, n'en croyant pas complètement leurs yeux. Il est vrai que le commissaire présentait en ce printemps 1967, une allure pour le moins anachronique qui faisait pouffer les jeunes et attendrissait les plus âgés, subitement reportés en un temps aboli. Petit, rond, volubile, incapable de parler autrement qu'en agitant les mains, avec sa moustache en croc, son crâne dégarni mais dont les restes capillaires étaient soigneusement ramenés en boucles souples, voire ondulées (selon l'état hygrométrique de l'atmosphère), son annulaire droit portant une chevalière au chaton démesuré, Romeo Tarchinini, une des figures les plus connues et les plus respectées de Vérone, offrait un aspect surprenant. Sa tenue, de plus, n'était pas pour atténuer la bizarrerie de son physique. Une importante cravate débordait de son col cassé et sous le veston d'alpaga noir, la blancheur immaculée d'un gilet en piqué répondait à la blancheur des guêtres couvrant la plus grande partie de chaussures luisantes comme des miroirs. Un diamant de belle dimension

maintenait les plis artistiquement noués de sa cravate sombre et prenait des allures de phare lorsque, par hasard, un rayon de soleil le caressait de ses feux. Le policier tenait à la main un chapeau à bords roulés.

Insouciant de la curiosité soulevée, Romeo avançait de son pas tranquille d'homme heureux. Sans doute, en gagnant le *vicolo Corticella*, s'était-il interrogé sur la subite munificence de son chef (et ami d'enfance) Celestino Malpaga qui dirigeait la police criminelle de Vérone. En soi, l'invitation à déjeuner n'avait rien d'extraordinaire, les deux hommes ayant accoutumé de manger souvent ensemble car ils étaient l'un et l'autre amateurs de bonne chère mais, ce que Tarchinini ne parvenait pas à deviner, c'était la raison du ton que Malpaga avait cru devoir employer pour formuler son invitation. Cela avait eu lieu la veille au soir dans un couloir où les deux amis s'étaient subitement trouvés face à face. Celestino avait retenu son subordonné :

— Romeo... j'ai à te parler.

— Bon ! D'ici cinq minutes, je te rejoins dans ton bureau.

— Non, pas dans mon bureau.

— Ah ? Où, alors ?

— Tu es libre pour déjeuner, demain ?

— Bien sûr.

— Alors, disons à midi au *Dodici Apostoli* ?

— D'accord, mais...

— Demain, Romeo !...

Et ils s'étaient séparés. L'entrevue avait laissé Tarchinini perplexe. Il tenait Celestino pour un homme plein de bon sens, habile dans des fonctions qu'il remplissait à la satisfaction générale et qui avait hérité de grands-parents piémontais une sobriété d'expression, de gestes, de maintien qui en faisait le contraire de Romeo. Alors, pourquoi ces airs mystérieux ? Pour quelles raisons ce refus d'une rencontre immédiate dans son bureau ? Mais, lorsque ses préoccupations ne concernaient ni son métier ni sa famille, Romeo s'en débarrassait très vite. De cette entrevue à la sauvette, il ne retenait que la perspective d'un excellent déjeuner.

En poussant la porte du *Dodici Apostoli*, Tarchinini ressentait tout à la fois l'humilité et l'enthousiasme du croyant entrant dans un lieu consacré. Dans la grande salle encore vide, le maître des lieux, sa figure ronde et son sourire, se portèrent au-devant du nouveau venu.

— Signor Tarchinini ! c'est un grand honneur...

— L'honneur est pour moi, signor Gioco. J'ai rendez-vous...

— Je sais, Signore, je sais. Le signor Malpaga m'a téléphoné ce matin et je pense que je pourrai vous satisfaire.

— Et moi, j'en suis sûr ! Comment vont la mama et les bambini ?

— Très bien, Signore, mille remerciements.

Gioco incarnait aux yeux du commissaire, l'Italie telle qu'il l'aimait tandis que pour le chef du *Dodici Apostoli*, le policier représentait l'Italie dont lui parlait sa mère avec ravissement, celle d'avant la guerre de 1914. Pourtant, les deux compatriotes n'avaient pas plus d'une quinzaine d'années d'écart.

On conduisit Tarchinini à la table réservée, avec beaucoup d'égards, ce à quoi le bon Romeo était extrêmement sensible. Quand il fut installé, Gioco se pencha vers lui :

— Un Américano, pour vous aider à patienter ?

Tarchinini n'était pas un homme de solitude. Isolé, il s'ennuyait très vite. Sans quelqu'un à qui exposer ses idées, il s'empêtrait dans ses songes et devenait extrêmement malheureux. Le fait qu'on lui ait proposé un «Américano» le ramena par la pensée à Boston où demeurait sa fille bien-aimée – Giulietta (la deuxième de la famille puisque Giulietta était aussi le prénom de la mama) – mariée à un Américain. Romeo avait besoin des mots pour s'émouvoir et les belles syllabes italiennes agissaient sur son esprit à la façon du cristal dont la seule présence fait prendre les solutions en suspension. À cette table, dans ce restaurant quasi désert, le commissaire prenait conscience de l'éloignement géographique de son aînée et il en souffrait.

L'arrivée de Celestino Malpaga l'arracha à ses rêveries chagrines.

— Ma qué, Romeo, tu en fais une tête !

— Je pense à ma Giulietta.

— Ta femme ?

— Ma fille.

— Tu as reçu de mauvaises nouvelles ?

— Non.

— Alors ?

D'un ton tragique où vibrait toute sa peine de brave homme, Romeo gémit :

— Elle est loin...

— Pas plus qu'elle ne l'était hier, hé ?

— Ma qué ! ce n'est pas une raison !

Celestino prit place en face de son invité.

— Si je comprends bien, tu ne te sens pas en appétit ?

— Moi, et pourquoi ?

— Si tu as du chagrin ?

— J'ai du chagrin et j'ai faim. Tu n'y vois pas d'inconvénient, j'espère ?

En guise de réponse, Malpaga appela le maître d'hôtel pour le prier de commencer le service.

Sitôt qu'il eut fini de manger son saucisson aux figues fraîches et vidé son verre de Suave, Tarchinini demanda :

— Alors, Celestino, qu'as-tu à me confier ?

— Tout à l'heure...

Cette déroboade préoccupa Romeo, pas au point cependant de l'empêcher de goûter une soupe de tagliatelli aux haricots rouges dont la saveur robuste rendait plus palpable l'incomparable bouquet du Suave.

— Quand comptes-tu partir en vacances ?

Tarchinini s'essuya longuement les lèvres, jeta un regard mélancolique sur la bouteille de Suave asséchée, avant de répondre.

— Dans trois jours.

— Où vas-tu ?

— Sur la côte adriatique... Les petits seront gardés par la cousine Eusebia qui arrive après-demain d'Udine.

— Ça t'enchant de partir, hé ?

— Pas tellement... Sorti de Vérone, je me sens toujours un peu perdu, mais c'est Giulietta...

On apporta un rizotto aux foies de volaille dont la seule odeur fit sourire d'aise le Véronais gourmand. Il en oublia les questions insolites de son ami pour se livrer tout entier au plaisir raffiné de la gastronomie. Un flacon de vrai Valpolicella acheva d'emplir le commissaire d'une euphorie le disposant à tout entendre. Son hôte profita du moment où le garçon s'était éloigné, pour aborder le motif de cette réunion inattendue.

— Comment réagirais-tu, Romeo, si je te priais de reculer tes vacances ?

Tarchinini qui commençait déjà à se laisser glisser dans une agréable torpeur, sursauta :

— Ma qué ! Celestino, tu es fou ?

— Je ne crois pas.

— Alors, tu veux me brimer ?

— Ne déraisonne pas, je te prie !

En proie à la plus vive indignation, Romeo se laissait aller.

— Ne dis plus un mot, Celestino, j'ai compris ! Ton déjeuner est un piège ! Je te croyais un ami et tu n'es qu'un Judas ! Tu abuses de mon appétit ! Tu joues sur ma gourmandise ! Tu spécules sur la tendresse que je te porte ! Tu essaies de m'assassiner, Celestino !

— Tu as fini !

— Non, je n'ai pas fini ! Et ton repas, je n'en veux plus !

Tarchinini se leva et, très digne :

— Tu voudras bien m'excuser auprès de Gioco, mais je ne puis rester plus longtemps avec un homme en qui j'ai perdu toute confiance ! Adieu, Celestino.

— Bois d'abord un dernier verre de Valpolicella. Tu n'auras pas toujours l'occasion d'en boire de cette qualité.

Romeo hésita et, sans se rasseoir, tendit son verre tout en

annonçant :

— Uniquement pour ne pas te désobliger.

À cet instant, le garçon déposa sur la table un carpione rôti. Sans se soucier de Romeo, Malpaga commença à découper le poisson dont Tarchinini ne parvenait pas à détacher les yeux. Son chef se mettant à manger paisiblement, Romeo murmura d'une voix sourde :

— Peut-être... avant de décider si je dois ou non me fâcher pour de bon... devrais-tu m'expliquer les raisons de... de... ton agression ?

L'autre haussa les épaules. ;

— Puisque tu fais passer tes vacances avant l'amitié nous n'avons plus rien à nous dire.

— Celestino, tu me parles sur un ton !... Et pourtant, je sens que je n'ai pas le droit de briser aussi rapidement une amitié comme la nôtre et c'est pour tenter de la sauver que j'accepte de me rasseoir à ta table. Comment est ce carpione ?

Le carpione était bon et l'humeur de Romeo s'ensoleilla de nouveau. Un autre verre de Valpolicella acheva de le rendre à lui-même.

— Pourquoi voudrais-tu que je me prive de vacances ?

— Que tu les repousses, seulement...

— Évidemment, s'il ne s'agit que de les repousser...

Tarchinini mollissait visiblement. L'arrivée du maître d'hôtel apportant un filet de bœuf en croûte farci au foie et au gorgonzola, finit de convaincre Romeo qu'après tout, la demande de son chef n'était peut-être pas aussi exorbitante qu'il l'avait cru tout d'abord. Entre deux bouchées, Tarchinini s'enquit :

— Quelles raisons as-tu, Celestino, de vouloir bouleverser mon emploi du temps ?

— L'urgence.

— Ah ?

— Maintenant que tu es calmé, écoute-moi. Tu sais que le chef des Services criminels de Bergame – Manfredo Sabazia – est mon ancien camarade de classe ?

— Je le connais. Un brave homme. Passe-moi le Valpolicella.

Malpaga s'exécuta.

— Manfredo a une sale histoire sur les bras. On s'est aperçu, depuis pas mal de temps déjà, qu'à Bergame on se livre à un sérieux trafic de drogue. Il y a quelqu'un qui a transformé la cité bergamasque en une sorte de plaque tournante pour la distribution de la drogue et spécialement pour l'Italie du Nord.

Repris par sa passion du métier, Romeo écoutait si scrupuleusement qu'il ne prit pas garde au gâteau qu'on lui mettait sous le nez tandis qu'un sommelier débouchait avec infiniment de soin et de respect une bouteille d'Ammandolato. Dès qu'il en eut absorbé

une gorgée, Romeo s'attendrit, en toute sincérité, sur les ennuis de Manfredo Sabazia, qu'il ignorait encore d'ailleurs. C'est avec émotion – ayant achevé son dessert et en attendant le café – qu'il se fit attentif aux explications de son chef et ami.

— Craignant que ses inspecteurs ne fussent trop connus, Manfredo a demandé à Milan de lui envoyer quelqu'un. On lui expédia un policier de valeur assurée, spécialiste de la lutte contre les trafiquants de drogue, Ludovico Velano...

— Et alors ?

— On a retrouvé son corps, il y a deux jours, près de la voie de chemin de fer...

— Un accident ?

— Un meurtre. Ludovico Velano avait reçu deux balles dans la poitrine dont l'une a touché le cœur.

— On ne sait rien de ses meurtriers ?

— Rien.

Tarchinini trouva subitement l'Ammandolato légèrement moins doux qu'il ne l'avait jugé au premier abord.

— Mais... avant de disparaître, ce Ludovico avait-il déniché quelque chose qui permette de reprendre son enquête ?

— On ne sait pas.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— La vérité, Romeo. Tout ce que Ludovico a confié à Manfredo Sabazia c'est qu'il était devenu l'ami d'un certain Ernesto Bacoli qui vit dans la vieille ville. Cet Ernesto est un artiste, jeune et un peu bohème. Il semble que, par lui, Ludovico ait eu la conviction d'arriver à son but.

— On a interrogé Ernesto Bacoli ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a disparu.

— Et on ne sait pas où il habite ?

— Non.

— Ma qué ! ce n'est pas possible !

— À moins de supposer que ce garçon n'ait pas révélé son véritable nom à Ludovico ?

— Complice, alors.

— Pas forcément. Peut-être avait-il suffisamment à craindre de la police pour ne pas vouloir que son gîte lui fût connu...

— Pourtant, d'après toi, il serait devenu l'ami de Ludovico ?

— Sans doute espérait-il se dédouaner ? Qui peut dire les promesses de notre collègue ?

Les deux hommes se turent. Ils oubliaient le magnifique repas qu'ils venaient de partager, tout entiers repris par les sombres soucis

de leur profession. Après avoir bu son café, Tarchinini rompit le silence :

— Ma qué ! Celestino, je ne vois pas ce que la date de mes vacances...

Malpaga l'interrompit.

— À mon idée, dans cette affaire, on a commis, une erreur dès le départ. En arrivant à Vérone, Ludovico s'est rendu à la police criminelle. On l'a su, sans aucun doute possible. À plusieurs reprises, il a rencontré Manfredo Sabazia dans son bureau. Cela aussi on l'a su. On a donc été au courant de ses relations avec Ernesto Bacoli... On l'a abattu lorsqu'on a senti qu'il approchait de la vérité.

— Tu penses, dans ce cas, que cet Ernesto...

— ... a été également tué. On retrouvera vraisemblablement son corps un de ces jours. Non, vois-tu, Romeo, pour moi ce n'est pas de cette façon qu'il fallait s'y prendre. On doit envoyer à Bergame un homme qui pourra, sans éveiller le moindre soupçon, passer pour un touriste parfait, un homme qui, loin de se cacher, se montrera au grand jour, attirera l'attention. Par exemple, un professeur méridional venu étudier l'architecture bergamasque. Enfin, quelqu'un qui ne rencontrera Manfredo que dans des endroits publics et qui ne s'approchera jamais des locaux de la police. J'ajoute qu'il doit s'agir d'un policier hautement qualifié et dont les états de service prouvent la valeur.

Tarchinini déglutit difficilement tandis que Celestino ajoutait le plus simplement du monde :

— ... C'est pourquoi, j'ai pensé à toi.

Le commissaire répondit d'une voix blanche :

— Tu es bien bon...

— Naturellement, tu es libre de refuser mais je pense que tu es l'homme de la situation.

— Je... je suis flatté... mais... mais ça m'a l'air terriblement dangereux ? Et il y a Giulietta et les bambini !

— Je suis convaincu que tu es capable d'amoindrir beaucoup ce danger.

— Et si je n'y parviens pas ?

Celestino haussa les épaules.

— Je te répète que tu es libre de refuser. Tu n'appartiens pas au service de la lutte contre les trafiquants, et Bergame n'est pas de mon ressort. Je ne souhaite que te prêter si tu y consens. Manfredo est d'accord. Il désire vivement ta venue car il te connaît de réputation. Il est au courant de tous tes succès et il juge comme moi que si quelqu'un est capable de démasquer ces canailles, c'est toi et personne d'autre.

Ainsi qu'il arrivait chaque fois qu'on flattait sa vanité, Romeo se

rengorgea. Du coup, la grandeur du péril s'estompa. Il était le meilleur des policiers de l'Italie septentrionale ! Il traquerait ceux qui avaient assassiné Ludovico, et Ernesto et toute la presse commenterait son exploit ! Il se promènerait au bras de Giulietta dans la via Cavour et les passants le salueraient ou se retourneraient en chuchotant :

— Regarde, chérie, c'est le fameux commissaire Tarchinini. Tu sais, celui qui vient de nettoyer Bergame !

Comme jadis Hercule avait nettoyé les écuries d'Augias. Ce rapprochement né spontanément dans sa cervelle perpétuellement en ébullition, enflamma Romeo. Sans plus réfléchir au danger, aux vacances retardées, au désappointement de Giulietta, à l'aigreur possible de la cousine Eusebia, il s'écria :

— J'espère, Celestino, que pas un instant tu n'as douté de mon acceptation ?

— Pas un instant.

Ils étaient aussi sincères l'un que l'autre. Après que Gioco soit venu s'informer de l'opinion de ses hôtes sur le repas qui leur avait été servi et qu'il eut reçu les louanges méritées, Malpaga commanda deux grappa de la réserve personnelle du maître des lieux.

Réchauffant son verre d'alcool dans sa main, Celestino expliqua :

— Voilà comment je vois les choses, tu me diras si tu es d'accord.

— Je t'écoute, répondit Romeo qui avait dans l'oreille les fanfares imaginaires saluant son triomphe.

— D'abord, je te nomme professeur suppléant à la chaire d'archéologie médiévale de l'Université de Naples.

— Pourquoi « suppléant » ?

— Parce que les titulaires sont trop connus. Tu es supposé préparer une étude à propos de l'influence vénitienne sur l'architecture bergamasque du Moyen Âge... Naturellement, tu tâcheras de lire quelques ouvrages pour avoir des notions solides sur le sujet au cas où tu tomberais sur quelques fâcheux.

— Quelques ouvrages ?

— Tu as tout le temps. Tu ne pars que demain. Arrivant de Naples, tu te seras arrêté à Vérone pour y étudier l'influence vénitienne. Tu auras sur toi, des lettres des meilleurs spécialistes véronais sur la question, te fixant rendez-vous. Tu garderas dans ta poche le billet d'autocar qui t'aura été donné, théoriquement, à Naples, et la note de l'hôtel où tu auras séjourné trois jours. Naturellement, je t'ai fait fabriquer de faux papiers. À partir de demain matin, tu seras le Pr Amintore Rovereto, célibataire de cinquante-six ans.

Un peu piqué, Romeo remarqua :

— En somme, pas un instant tu n'as supposé que je pourrais refuser ta mission ?

— Je savais qu'un homme comme toi ne refuserait pas. À Bergame, tu te chercheras un hôtel. N'oublie pas que les universitaires ne roulent pas sur l'or. Je te conseille le *Margarita* sur la piazza Vittorio Veneto. Après t'être promené dans la ville, tu iras tranquillement déjeuner au restaurant *Capriano* dans le borgo Santa Catarina. Là, Manfredo entrera en contact avec toi. Après, tu te débrouilleras. Tu seras ton seul maître. Si tu as besoin d'aide, tu téléphoneras le soir au domicile particulier de Manfredo mais seulement d'une cabine publique, ou tu m'appelleras chez moi. Des objections ?

— Je n'aime pas tellement les Napolitains...

— Ils s'en consoleront. Tu es en congé spécial dès maintenant, inutile donc de retourner au bureau. Pour tout le monde, et par faveur spéciale, je t'ai donné une demi-journée de vacances de plus. Tu vas susciter des jalousies...

Tarchinini faillit se mettre en colère pour tout de bon et seule une seconde grappa s'avéra capable d'apaiser son amertume indignée.

*

* *

Lorsque Romeo eut quitté Celestino Malpaga, il s'accorda une promenade digestive dont la nécessité se faisait sentir impérativement. Tandis qu'il remontait vers la via Pietra où il habitait, le signor Tarchinini débordait tellement de fierté qu'il s'étonnait de constater que les autres ne le remarquassent point. Il s'arrêta un instant devant le monument érigé à la mémoire de Dante et y médita quelques minutes. Il se sentait presque sur un pied d'égalité avec cette grande ombre.

Ce ne fut qu'au moment où il approchait de la via Pietra, que Romeo se dégrisa. Il lui fallait redescendre des hauteurs où l'avait entraîné la conviction d'être supérieur à tous les Véronais, ses contemporains, afin de revenir à la sordide réalité et, pour l'heure, la réalité consistait à affronter Giulietta Tarchinini, à lui apprendre qu'elle ne partait pas en vacances, qu'il fallait avertir au plus vite la cousine Eusebia et que son mari la quittait pour un temps indéterminé que seule son intelligence bien connue pourrait ramener à des limites décentes. L'ennui tenait à ce que la signora Tarchinini possédait autant d'imagination que son mari. Au fur et à mesure que la distance le séparant de sa demeure diminuait, l'humeur de Romeo s'assombrissait.

*

* *

Selon une habitude ancienne, Giulietta s'octroyait une petite sieste pour se reposer des fatigues de la matinée. Pas plus grande que son mari mais d'un volume double, elle n'avait gardé de sa jeunesse qu'un sourire enfantin et, à près de cinquante ans, son regard demeurait aussi clair que lors de sa quinzième année, quand sa piété faisait l'orgueil du padre Guardamiglio, curé de San Lorenzo.

Tarchinini entra discrètement ne sachant trop comment annoncer les mauvaises nouvelles dont il était porteur à celle qu'il n'avait pas vue changer depuis qu'il la courtisait et qui, pour lui, demeurait la plus belle. En apercevant Giulietta endormie dans son fauteuil (construit à ses mesures), le cœur de Romeo s'attendrit. Il se pencha sur sa femme et embrassa, non pas ses grosses bajoues affirmant l'excellence de la cuisine véronaise mais bien la joue basanée et légèrement creusée d'une jeune fille qui n'existait plus que pour lui. Sous la caresse, Giulietta s'éveilla et tout de suite se mit à rire car elle était naturellement d'un heureux caractère et adorait son Romeo qu'elle estimait plus séduisant que tous les jeunes gens de Vérone. Faussement grondeuse, elle roucoula :

— Tu n'as pas honte, Romeo ?

Un nouveau baiser lui prouva que son mari n'avait pas honte du tout de lui témoigner sa tendresse. Lorsque ces vieux tourtereaux eurent fini de se mignoter, Giulietta s'étonna :

— Pourquoi rentres-tu si tôt ?

— Malpaga m'a mis en congé.

Giulietta battit des mains.

— On pourra donc partir plus vite. Ça tombe bien car Eusebia doit arriver demain.

— Écoute, Giulietta...

— Oui, mon Romeo ?

— Celestino m'a demandé, pour des raisons de service de retarder notre départ de quelques jours.

— Jamais !

— Voyons, Giulietta...

— Non, non et non ! Nous devons partir après-demain, nous partirons après-demain ! Tu penses que nos chambres sont retenues et que la cousine Eusebia...

Tarchinini se redressa et, solennel :

— Avant d'être au service de ma famille, je suis au Service de l'État, ne l'oublie pas ! Tu dois bien penser que si Celestino m'impose ce contretemps c'est qu'il ne peut agir autrement ! Que veux-tu, ma Giulietta, ton mari est quelqu'un de trop important pour que Vérone n'ait pas recours à lui dans les moments difficiles. Mettrais-tu en balance un retard de quelques jours et le sort de Vérone ?

- Le sort de Vérone ?
- Et peut-être de l'Italie !

Écrasée par une pareille révélation, la signora Tarchinini ne put que se soumettre et décida de télégraphier sur la côte adriatique pour décommander leur chambre et à la cousine Eusebia afin qu'elle ne se dérangeât point inutilement.

- Et si tu me préparais un petit café, ma Giulietta ?

Hésitant entre l'amertume d'un départ ajourné et l'orgueil d'être l'épouse légitime d'un homme hors du commun, la signora Tarchinini disparut dans la cuisine. En son absence, Romeo se demanda comment il devait aborder le deuxième train des nouvelles désagréables. Il opta pour la décontraction totale et lorsque Giulietta revint avec son plateau, il lança :

— Il va falloir que tu me prépares quand même une valise, ma colombe.

- Une valise ? Mais je croyais que nous ne partions plus ?

- Moi, je pars.

Le service à café venait de la tante Paola qui l'avait reçu en cadeau de nocces. C'est pourquoi, avant de laisser libre cours à l'indignation la soulevant, Giulietta prit soin de déposer délicatement la relique familiale sur la table.

- Romeo ! Si tu ne t'expliques pas, et vite, je fais un malheur !

Tarchinini s'expliqua, sans entrer dans le détail mais appuya sur le côté flatteur de l'affaire. On le tenait en si haute estime que même les gens de Bergame jugeaient que personne d'autre que lui ne serait capable de résoudre le problème difficile sur lequel les Milanais eux-mêmes avaient échoué. Ces remarques chatouillèrent agréablement l'amour-propre de Giulietta qui, rassérénée, s'enquit :

- Combien de temps seras-tu absent ?

— Le moins possible, mon amour, car tu n'ignores pas que loin de toi, je respire mal, je n'ai plus d'appétit et le sommeil me fuit.

Bien qu'elle sût qu'il mentait, Giulietta était heureuse d'écouter ces mensonges qui, sur le moment, n'en étaient pas pour Tarchinini. Elle vint s'asseoir à côté de lui sur le canapé et ces deux amoureux aux corps déformés, s'enlacèrent comme des coquebains en proie aux premiers émois de l'amour. Ils se voyaient l'un et l'autre à travers leurs rêves.

Pour détendre encore plus complètement l'atmosphère, Romeo révéla en riant :

— Figure-toi que par la grâce de Celestino, je suis devenu Napolitain et professeur d'archéologie !

- Professeur, toi !

Ils rirent aux larmes de cette promotion imaginaire.

- Et de plus, je m'appelle désormais Amintore Rovereto !

— Non ?

— Si !

Pour prouver ses dires, Tarchinini récita sa nouvelle identité : Amintore Rovereto, cinquante-six ans, Napolitain, professeur suppléant à la chaire d'archéologie médiévale de l'université de Naples et célibataire !

Giulietta se leva d'un jet et cria :

— Quoi ?

Déconcerté, Romeo regarda sa femme :

— Ma qué ! qu'est-ce qu'il te prend, Giulietta ?

— Célibataire, hé ?

— C'est Celestino qui...

— À d'autres ! Tu as choisi l'état de célibataire parce que comme ça tu pourras mieux exercer tes ravages parmi les Bergamasques dont les femmes ont, paraît-il, un tempérament volcanique !

— Voyons, Giulietta...

— Ne me touche pas, misérable ! Je vois clair dans ton jeu, maintenant ! Avec la complicité de cette canaille de Celestino Malpaga, tu as inventé cette mission pour aller rejoindre quelque fille qui t'aura ensorcelé !

— Ma qué ! Tu es folle ou quoi ?

Mais Giulietta n'était plus en état d'entendre la voix de la raison.

— Tu me sacrifies, tu sacrifies les bambini, tu sacrifies la cousine Eusebia à ta passion honteuse ! Je te maudis, Romeo ! Tu seras la honte de la famille ! D'ailleurs, si tu avais des intentions honnêtes, pour quelles raisons aurais-tu changé de nom ?

— Je t'ai expliqué que j'étais trop connu pour...

— menteur ! Débauché ! Tu changes de nom afin de pouvoir te livrer anonymement à tes passions ignobles ! D'abord, de quel droit as-tu changé de nom !

Exaspéré, Romeo hurla :

— J'ai le droit de faire ce que je veux de mon nom !

— Escroc ! Ton nom, il est aussi bien à moi qu'à toi depuis que pour mon malheur tu me l'as donné il y a trente ans !

— Giulietta, tu es une sotte !

— C'est ça ! Insulte-moi, maintenant ! Il ne te reste plus qu'à me mettre à la porte pour que celle que tu ramèneras de Bergame puisse trouver la place nette !

De rage, Tarchinini attrapa la tasse dans laquelle il venait de boire et la jeta sur le plancher où elle se brisa. Devant ce geste sacrilège, les deux antagonistes demeurèrent un instant muets de saisissement puis Giulietta murmura, d'un ton incrédule :

— Tu as osé. Le service de la tante Paola !

Romeo n'était pas très fier de lui et regrettait son geste irréparable

tandis que Giulietta, dans ce mouvement d'humeur, trouvait matière à ranimer sa colère.

— Tu ne respectes plus rien, Romeo, hé ? Cette femme t'a ensorcelé au point que tu en arrives à renier, à détruire, notre patrimoine ? Il ne te manque plus qu'à me frapper, hé ? Allez ! Vas-y ! Tue-moi pour te rendre libre ! Maintenant que tu as cassé la tasse de la tante Paola, plus rien ne pourra t'arrêter, assassin !

Romeo sentait une sorte de vertige le gagner devant tant de mauvaise foi. Il était prêt à céder à une colère brutale lorsque les bambini entrèrent et s'arrêtèrent médusés sur le seuil de la pièce. L'aîné, Renato, écarta les bras comme pour cacher le spectacle à ses cadets : Alba, Rosanna, Fabrizio et Gennaro. Se détournant, Giulietta vit les enfants et se précipita vers eux :

— Venez embrasser votre maman, pauvres orphelins !

Quelque peu médusés, les gosses regardaient leur mère sans comprendre mais le dernier, Gennaro, se mit à pleurer, bientôt imité par Fabrizio. Renato, dont les dix-sept ans commençaient à apprécier la logique, s'exclama :

— Ma qué ! Maman, pourquoi tu nous appelles orphelins puisque papa et toi vous êtes là ?

— Pas pour longtemps !

— Pas pour longtemps ?

La signora Tarchinini se redressa et désignant d'un doigt vengeur son mari abasourdi, elle rugit :

— Regardez-le celui qui veut assassiner votre mama !

Quoiqu'elles ne crussent pas une seconde à la réalité d'un pareil avertissement, Alba et Rosanna éclatèrent en sanglots, et Giulietta s'exclama à l'adresse de son époux :

— Voilà ton œuvre, misérable !

Aveuglé par la fureur, Tarchinini s'avança menaçant.

— Tu vas te taire, oui ?

Giulietta brama d'épouvante.

— Au secours ! Au secours !

Se prenant à son propre jeu, la signora Tarchinini avait réellement peur et rameutant ses enfants, se précipita sur le palier où, naturellement, les voisins les plus proches s'étaient rassemblés, pour ne rien perdre d'une scène qui, comparativement à celles qui l'avaient précédée, s'avérait de premier ordre. Giulietta les prit à témoin et les appela à l'aide.

— Sauvez-moi ! Sauvez-nous ! Il s'apprête à nous massacrer !

Les voisins n'ignoraient rien de la tendresse de Romeo pour Giulietta ni de l'attachement de Tarchinini pour ses enfants, mais ils feignirent un moment de croire Giulietta, pour le plaisir. Ceux-ci posèrent des questions insidieuses, ceux-là émirent des regrets

hypocrites, et la signora Tarchinini pour assurer son triomphe, proclama :

— Cet homme sans foi ni loi me quitte, nous abandonne, pour se rendre à Bergame sous un faux nom afin d'y rencontrer quelque gueuse ! Ma qué ! ma mama ne m'a pas mise au monde pour me voir traitée comme la dernière des dernières !

Un murmure approbatif assura la signora Tarchinini qu'on partageait son opinion quant aux intentions de feu sa mère. Romeo essayait de se faire entendre, mais en vain. Tout au plus, le locataire du dessous, un vieux garçon qui enviait son bonheur familial, consentit-il à lui dire :

— On n'aurait pas cru ça d'un homme de votre âge et de votre condition, Signore.

Alors, Tarchinini ne se contenta plus. Il commença par jurer comme un païen, ce qui imposa un silence immédiat et dans l'accalmie ainsi créée, il hurla :

— Je me rends à Bergame pour y mener une enquête secrète et c'est pourquoi mes chefs ont jugé bon de me demander de changer de nom ! Et puis, je n'ai de compte à rendre à personne ! Quant à toi, Giulietta, si tu continues à faire l'imbécile, à me ruiner l'existence par tes soupçons injurieux, par tes calomnies proférées en public, par le scandale perpétuel que tu suscites, je demande le divorce et je me garde les bambini !

À l'énoncé d'un tel programme, la signora Tarchinini émit une longue plainte lugubre qui impressionna désagréablement ses auditeurs mais, vaincue par la terrible menace, elle empoigna ses enfants et réintégra le domicile conjugal, exemple vivant de la mère injustement martyrisée. Romeo la suivit et les locataires se dispersèrent tout en commentant passionnément l'événement, chacun essayant d'envisager le pire, bien que personne n'ait ajouté foi à un seul mot de tout ce qui s'était dit sur le palier, ou n'ait fait remarquer que le divorce n'existait pas en Italie.

De retour dans le salon, Tarchinini s'enquit d'une voix lourde de reproches et de chagrin :

— Tu n'as pas honte, Giulietta ?

À la vérité, sa grande fureur calmée, la signora Tarchinini avait bien un peu honte. Elle biaisa :

— Tu oserais vraiment m'enlever les bambini ?

Pour toute réponse, son mari la prit dans ses bras.

— Tu seras donc jalouse jusqu'à la fin de tes jours ?

— Tu es si beau...

Cette affirmation cadrait si parfaitement avec sa propre conviction, que Romeo se mit à rire, heureux. Et comme à l'accoutumée, la querelle se termina sur une étreinte passionnée, des

pleurs mêlés et les cris enthousiastes des enfants.

*

* *

Tarchinini était en train de mettre ses pantoufles lorsque subitement une idée le figea, en même temps que montaient en lui l'angoisse d'un danger accru et la conviction qu'il avait trahi sa mission. Emportés par leur éloquence, Giulietta et lui avaient révélé à qui voulait l'entendre que le commissaire Tarchinini se rendait à Bergame pour y mener une enquête si sérieuse qu'il se croyait obligé de prendre un faux nom. La honte et la peur se mêlèrent en Romeo, pour l'affoler. À ce moment, sa femme survenant, s'arrêta pile en voyant l'état de son époux.

— Ma qué ! Romeo mio, qu'est-ce que tu as ?

Il la regarda comme les agonisants regardent ceux qui sont à leur chevet et d'une voix déjà expirante, gémit :

— Oh ! Giulietta... sans le savoir... tu m'as peut-être tué !

*

* *

Toutes explications données, Giulietta passa la fin de l'après-midi et une partie de la nuit à tenter de convaincre son mari de renoncer à une mission qui, son secret éventé, se révélait trop périlleuse pour un père de six enfants. Romeo eût volontiers abondé dans le sens de sa femme si son amour-propre ne l'avait retenu. Il ne pouvait sans se déshonorer, aller dire à Celestino Malpaga qu'il abandonnait sous prétexte que les incontinences verbales de son épouse et les siennes propres, en renseignant hypothétiquement l'adversaire, lui faisaient courir un trop grand péril. La nuit des Tarchinini fut des plus pénibles. Rongée par le remords, Giulietta ne pouvait trouver le sommeil et, chaque fois qu'il parvenait à fermer l'œil, le commissaire devenait la proie de cauchemars aux décors différents mais qui, tous, avaient pour thème son assassinat selon des méthodes variées dont certaines relevant de la plus haute fantaisie.

Le lendemain matin, les bambini, avant de partir pour l'école, se révélèrent sensibles à l'atmosphère dramatique d'un foyer où un silence inhabituel disait assez que quelque chose de grave s'y préparait. Les enfants n'osèrent pas interroger leurs parents, sauf Renato qui, s'adressant à sa mère, lui demanda ce qu'il se passait. En réponse il vit la mère fondre en larmes. Il s'en montra tellement impressionné que, contrairement à ses habitudes, il n'insista pas. Lorsque les petits prirent congé de leur père, Giulietta ne put se tenir

et annonça d'une voix lourde de sanglots difficilement contenus :

— Embrassez-le bien votre papa, mes enfants... Dieu seul sait si vous le reverrez !

Sur ce, elle se répandit en gémissements, imitée par les filles ne comprenant rien à l'histoire mais pleurant de confiance puisque la mama pleurait. Romeo serra chacun des membres de sa progéniture sur son cœur et lorsque Renato se présenta devant lui, il lui confia, solennel :

— Ainsi que tu l'as entendu hier après-midi, Renato mio, ton vieux papa va se dévouer une fois de plus pour le triomphe de la Justice. Il est possible – je dis bien : possible – que je meure en accomplissant mon devoir. Je te demande alors de te le rappeler et de demeurer fidèle à l'exemple que je t'aurai donné. Je compte aussi sur toi pour veiller sur la mama et les bambini.

Remué jusqu'au fond du cœur, Renato annonça d'un ton chevrotant que, le cas échéant, il s'efforcerait de se montrer digne d'un père tel que le sien. Au moment où les enfants sortaient, les parents entendirent Fabrizio demander à son frère aîné :

— C'est vrai qu'il va mourir, le papa ?

Réflexion qui eut pour effet de précipiter les deux époux dans les bras l'un de l'autre.

Quand l'heure sonna, Giulietta Tarchinini – qui s'était vêtue de noir pour l'occasion – accompagna son mari jusqu'à la piazza Bra où s'arrêtait le car de Milan par Brescia et Bergame. Pendant le trajet, le commissaire ne cessa de faire des recommandations à sa femme :

— Rappelle-toi bien, Giulietta, qu'à partir de maintenant je suis le professeur Amintore Rovereto. Ne va pas commettre d'impair, hé ?

— Ma qué ! Romeo, tu me prends pour une imbécile ? Je suis la signora Rovereto... J'ai compris.

Elle soupira :

— Tout de même... Arriver à mon âge pour changer de nom, tu avoueras que c'est pénible, non ?

— Tu sais bien que ce n'est là qu'une ruse, hé ?

— Peut-être, mais moi j'ai l'impression de te tromper avec cet Amintore Rovereto...

— Tarchinini passa un doigt complaisant sur sa moustache et répliqua, d'un air coquin :

— Ce ne serait pas pour me déplaire !

Ils arrivèrent sur la piazza Bra au moment où le chauffeur de l'autocar procédait à l'appel des voyageurs. Tarchinini et sa femme, tout occupés de leur prochaine séparation, ne se souciaient que d'eux-mêmes.

— Professeur Amintore Rovereto ?

Nul ne répondit et les messieurs qui s'apprêtaient à monter dans la voiture se dévisagèrent pour tenter de deviner lequel d'entre eux était le Pr Rovereto.

— Professeur Amintore Rovereto ?

Un grincheux protesta :

— Puisqu'il n'est pas là, continuez ! Nous n'allons pas attendre le bon plaisir de ce professeur, hé ?

Le chauffeur accepta mal cette intrusion dans un domaine qu'il estimait réservé.

— Qui vous a demandé votre avis ?

— Je crois avoir le droit de donner mon opinion, non ? J'ai payé ma place depuis Rome pour rouler sur les routes italiennes et non pour rester debout à attendre le bon plaisir de voyageurs capricieux !

— Ma qué ! si je comprends bien, vous voulez m'apprendre mon métier, hé ?

— Vous en rappeler les règles, en tout cas !

— Dites, Signore, les Romains vous savez où je me les mets ?

Tandis que le Romain s'étranglait de fureur, menaçant de déposer une plainte à l'arrivée à Milan, les autres souriaient, secrètement complices du chauffeur car, en vérité, à Vérone, les Romains, on ne les aime pas beaucoup.

— Professeur Amintore Rovereto !

Ce fut Giulietta qui entendit. L'appel, lancé à pleine voix, réussit à percer la brume de tendresse partagée qui l'isolait, avec son mari, du reste du monde. Elle s'exclama :

— Ma qué ! Romeo, tu oublies que le Pr Rovereto, c'est toi ?

Poussant une sourde exclamation, Tarchinini cria :

— Voilà !

Et comme une dame remarquait d'un ton aigre-doux :

— Il y en a qui aiment à se rendre intéressants !

Le sang de Giulietta ne fit qu'un tour :

— Si vous deviez changer de nom, Signora, vous ne vous y habitueriez peut-être pas du premier coup, hé ? Mon mari, il ne s'appelle Rovereto que depuis hier, alors il est excusable, il me semble !

La dame interpellée croyant à une plaisanterie stupide, haussa les épaules et se détourna, dégoûtée. Quant à Romeo, il avait blêmi. Empoignant sa femme par le bras, il gronda :

— Tu veux donc que tout le monde soit au courant ?

À cet instant seulement, Giulietta réalisa sa maladresse et en eut honte.

— Excuse-moi mais je ne peux pas supporter qu'on t'attaque !

Tous les voyageurs ayant pris place dans l'autocar, on n'attendait plus que le commissaire qui ne parvenait pas s'arracher aux bras de son épouse, à l'amusement de quelques-uns et à la colère du Romain qui se montrait vraiment atrabilaire. Le chauffeur se pencha :

— Hé ! les amoureux ? Faudrait vous décider... Il y a le représentant de la ville éternelle qui s'impatiente !

On rit dans la voiture, sauf le Romain conscient de l'animosité générale à son endroit, animosité qu'il interprétait comme une jalousie de provinciaux. Enfin, Tarchinini parvint à quitter son épouse et grimpa dans le car. Avant que ce dernier ne démarre, Giulietta, reprise brusquement par ses craintes jalouses, s'écria :

— Romeo ! Si tu rencontres les dames bergamasques et qu'elles te fassent les doux yeux, ne va pas leur raconter que tu t'appelles Amintore Rovereto, hein ? Donne-leur ton vrai nom et apprends-leur

que tu es commissaire de police, ça leur fera peur et elles te laisseront tranquille !

Pour justifier cet avertissement, Giulietta s'adressa à une dame qu'elle ne connaissait pas :

— C'est vrai ça ! Mon Romeo ne peut se rendre nulle part sans que toutes les femmes lui courent après !

Elle le croyait. Quant à Tarchinini, verdâtre alors que le gros véhicule se mettait en route, il se répétait que désormais tous ses compagnons de route savaient son métier et qu'il usait d'un faux état civil. Pensant au sort de Ludovico Velano, il se laissa tomber sur la banquette où sa place était réservée, près du Romain.

Pendant qu'on traversait Vérone, Tarchinini regardait le paysage familial comme aurait pu le regarder un cheval ou une vache qu'on mènerait à l'abattoir et qui saurait vers quel destin on l'entraîne. Chaque rue lui arrachait un soupir, chaque place un sanglot discret. Il était persuadé qu'il voyait ce décor familial et tant aimé pour la dernière fois. En passant devant l'église Santa Tereza dei Scalzi, il « vit » son propre enterrement et la mama soutenue par les voisins, les bambini se donnant la main. Cette funèbre vision le bouleversa au point qu'il ne put retenir ses larmes. Son voisin, étonné, s'enquit :

— Quelque chose qui ne va pas, Signore ?

Romeo répondit par un hochement de tête douloureux. Le Romain insista :

— Auriez-vous perdu quelqu'un ?

— Pas encore.

— Ah ? un être cher en péril de mourir ?

— Oui.

— Votre femme ? Un enfant ?

— Non... moi.

Le Romain, d'abord interloqué, se reprit assez vite pour donner son opinion quant au genre de plaisanteries stupides que les Véronais paraissaient particulièrement aimer, et tourna délibérément le dos à son voisin, résolu à ne plus lui adresser la parole pendant tout le reste du voyage.

Romeo estima que les Romains n'avaient pas beaucoup de cœur.

CHAPITRE II

Ainsi que tous ceux sur le point de mourir, durant le trajet de Vérone à Bergame, Romeo ne pensa qu'à son enfance. Il se revit bébé, garçonnet, adolescent... Il s'attendrit au souvenir de grands-parents dont les bons visages semblaient émerger d'une ombre épaisse pour se porter à son secours en ce moment difficile. Il entendait des voix dont il avait oublié l'accent. Il revoyait des silhouettes qu'il imaginait perdues dans le temps. Tarchinini eut l'impression que tous les morts de sa famille venaient à sa rencontre et cela le frappa d'une telle épouvante qu'il ne put s'empêcher – au grand étonnement de ses voisins immédiats – d'appeler sa mama, à mi-voix. Effaré, le Romain regarda de biais ce petit homme rondelet qui, le visage baigné de larmes, se conduisait comme un nourrisson. Son mépris pour les gens du Nord s'en trouva renforcé à tel point qu'il rejoignit celui qu'il entretenait envers les Italiens du Sud et les Siciliens. Soudain, il se pencha vers son voisin éploré pour lui demander à haute voix :

— Cela vous gênerait-il, Signore, de pleurer ailleurs que sur mon pantalon ?

Les voyageurs eussent été plutôt portés à rire de cette remarque mais, le chauffeur qui n'avait point oublié sa courte algarade avec le Romain, prit spontanément la défense de Romeo et, oubliant de regarder la route sur laquelle il conduisait son véhicule, se tourna pour lancer :

— Voilà une réflexion qui n'est pas digne d'un homme de cœur, si vous voulez mon avis, Signore !

Le Romain, ainsi pris à parti, regimba :

— Justement, je ne le veux pas et je vous prie de regarder devant vous si vous ne tenez pas à causer un accident. À moins que chez vous, les Milanais, on ne conduise en tournant le dos à la route ?

Le chauffeur évita de justesse – sous l'emprise de la colère – une malheureuse petite Fiat conduite par une demoiselle à qui l'émotion

éprouvée fit oublier sa bonne éducation et traiter le chauffeur du car d'assassin, de fasciste et d'enfant de p... Cela à la grande joie du Romain qui crut parachever sa victoire en s'enquérant de la plus hypocrite façon :

— Quelqu'un qui vous connaît ?

Malheureusement, la petite Fiat, dont la conductrice possédait un vocabulaire si coloré, portait une immatriculation romaine et le chauffeur se retourna à nouveau pour crier :

— Mâle ou femelle, les citoyens de Rome sont tous aussi mal embouchés ! Chez nous, Signore, les femmes ont le sens de la décence, ma qué ! c'est peut-être là un mot dont vous ignorez la signification, hé ?

Blanc de rage, le Romain hurla :

— Vous ne pensez tout de même pas que je suis venu ici pour recevoir des leçons d'un type qui est à moitié Italien, non ?

— À moitié Italien, moi ?

— Vous autres, gens du Nord, vous êtes des bâtards de tous les envahisseurs que vous n'avez pas su arrêter au cours des siècles !

Emporté par l'indignation, le chauffeur faillit se lever son siège pour sauter sur l'insulteur lorsqu'un hurlement effrayé de Tarchinini l'obligea à revenir à ses préoccupations professionnelles et à trouver le réflexe nécessaire pour éviter le camion de primeurs dont il allait percuter l'arrière. Le Romain triompha :

— Et ça prétend savoir conduire !

À ce moment, un vieux monsieur fort distingué se leva de la place qu'il occupait à l'arrière du véhicule et vint jusqu'au Romain qu'il salua courtoisement :

— Souffrez, Signore, que je me présente : Luigi Zambonate, Milanais, notaire.

Flatté, celui à qui il s'adressait se dressa :

— Emilio Nilo, imprimeur dans la via Ferruccio à Rome.

— Eh bien ! signor Nilo, j'ai l'honneur de vous dire que vous nous cassez les pieds, que nous vous serions infiniment obligés de nous fichez la paix et de laisser ce brave garçon de chauffeur conduire tranquillement notre car. Et s'il y a des bâtards parmi nous, c'est vraisemblablement parce que leurs pères ont épousé des Romaines. J'ai bien l'honneur...

Et le vieux monsieur regagna sa place en laissant le Romain effaré tandis que les voyageurs éclataient en applaudissements.

*

* *

Tarchinini gagna l'hôtel que lui avait recommandé Malpaga, un

goût de cendre sur les lèvres. Sans doute n'avait-il rien contre Bergame mais il n'avait jamais souhaité y mourir. Jadis, il aimait la vieille cité bergamasque mais aujourd'hui, le panorama qui autrefois l'enchantait lui apparaissait sinistre, et, pour lui seul le ciel montrait des couleurs de deuil. En poussant la porte de l'hôtel, Romeo eut le sentiment qu'il pénétrait dans un caveau funéraire. Non pas que cette maison eût rien de mélancolique mais le Véronais – c'est le cas de le dire – voyait tout en noir.

La signora Caianello qui le reçut ne put manquer de remarquer le visage éploré du nouvel arrivant.

— Vous désirez, Signore ?

— Une chambre, s'il vous plaît.

— Avec salle de bains ?

— Pour quoi faire ?

— Pardon ?

— Si vous vous imaginez qu'on me laissera le temps de me soucier de ma toilette...

La signora hésita à répondre que tout était complet mais l'aspect de Tarchinini la disposait en sa faveur. Il ressemblait à un cousin qu'elle avait beaucoup aimé, une trentaine d'années plus tôt.

— Alors, nous disons sans salle de bains ?

— Si vous voulez.

— Pour combien de jours ?

Romeo eut un pauvre rire dont les accents douloureux résonnèrent dans le hall désert.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander...

— Ma qué ! à qui voulez-vous que je le demande, hé ?

Romeo faillit répondre : « À ceux qui sont prêts à m'abattre et qui décideront du moment où il convient de m'éliminer » mais, prenant conscience de l'étrangeté de son attitude, il s'excusa :

— N'y prêtez pas attention, Signora, mais je suis si las...

Un profond soupir souligna l'immensité de cette lassitude.

— Disons trois ou quatre jours, si vous le voulez bien ?

— Entendu, Signore, et si vous décidez de partir plus tôt ?

— Si je vous quitte plus tôt que prévu, Signora, soyez assurée que ce ne sera pas de ma faute.

— Alors le numéro 12... Voulez-vous voir votre chambre ?

— Oui, je tiens à faire un brin de toilette... On ne sait jamais ce qui peut arriver, n'est-ce pas ?

Cette simple remarque, banale en apparence, mais à laquelle le ton de Tarchinini donnait une résonance lugubre, fit courir un long frisson sur l'échine sensible de la signora Caianello qui ne put se tenir de demander d'une voix frémissante :

— Signore, vous... vous ne pensez pas à... à vous supprimer ?

— Sûrement pas, Signora... mais d'autres peuvent y penser pour moi. Nous sommes dans la main de Dieu, n'est-ce pas ?

La dame se signa, terriblement inquiète. Qui était cet homme ? Elle lui tendit le registre des voyageurs.

— Si vous voulez bien vous inscrire, Signore ?

Au moment d'écrire, Romeo hésita. Était-il vraiment nécessaire d'user d'un faux état civil alors que grâce à Giulietta et à ses propres intempérances de langage, tout le monde était au courant ? Plus pour obéir aux directives de Malpaga que par conviction, il s'appliqua à noter en belles lettres moulées :

Amintore Rovereto, professeur adjoint d'archéologie médiévale à l'Université de Naples.

Lorsque la signora Caianello eut lu le nom et les qualités de son hôte, elle se sentit rassérénée. Un universitaire n'est pas quelqu'un susceptible de se mal conduire, et se suicider est un acte prouvant la mauvaise éducation, surtout quand on choisit pour ce faire une maison honorable où vous avez été accueilli. Ce professeur devait souffrir de l'estomac. Peut-être un ulcère ? Elle fut sur le point de lui recommander d'aller voir le Dr Genzano qui, autrefois, avait soigné feu son époux.

*

* *

Rasé de frais, ayant changé de chemise et brossé ses chaussures, Romeo Tarchinini quitta l'*Hôtel Margarita* et partit vers son destin, esclave du devoir accepté. Il portait, dans la poche intérieure droite de son veston, un carton sur lequel il avait griffonné – les yeux noyés de larmes – *En cas de malheur, prière de prévenir la signora Giulietta Tarchinini, via Pietra, Verona*. Il espérait que ses futurs assassins ne refuseraient pas à sa dépouille cette suprême consolation.

Un peu crispé, Tarchinini avançait à petits pas dans les rues de Bergame, en direction du borgo Santa Catarina où il avait rendez-vous avec le commissaire Manfredo Sabazia. D'abord, il avait commencé par épier, par scruter, les visages de ceux venant à sa rencontre, sursautant au moindre coup de frein dans son dos puis, épuisé, il s'était abandonné, retrouvant ce calme précédant les catastrophes inévitables. À chaque instant, il s'attendait à recevoir la balle qui mettrait fin à ses jours ou le coup de poignard qui trancherait sa vie. Pour se remonter le moral, il pensa à César montant au Capitole où l'attendait Brutus. L'idée que son aventure ressemblait à celle de l'Imperator le revigora. Romeo était sans cesse porté aux comparaisons flatteuses.

Le Véronais entra dans la via Zambonate lorsqu'un de ces

marchands ambulants portant des chapelets de cartes postales attachés à leurs revers par des pinces à linge, les mains encombrées de guides et de plans, l'aborda :

— Achetez-moi un plan de Bergame, Signore ?

Romeo écarta l'importun d'un geste, sans répondre.

L'autre insista :

— Vous avez besoin d'un plan, Signore, pour pouvoir vous promener dans notre belle ville !

Excédé, le policier répliqua sèchement :

— Je connais Bergame depuis longtemps !

— Ça ne fait rien, Signore. On croit tout connaître et puis, on se trompe. Achetez-moi un plan, Signore !

— Mais pour quoi faire, puisque je vous dis que...

Le marchand baissa brusquement la voix et dans un murmure :

— Pour être agréable à Manfredo Sabazia, par exemple ?

Tarchinini s'arrêta pile et considéra le visage impassible du bonhomme qui insistait :

— Alors, vous me l'achetez ce plan, Signore ?

Romeo l'acheta et le type s'éclipsa. Le Véronais ne comprenait pas trop ce que cela signifiait mais une sorte de paix descendait en lui. L'incident venant de se produire indiquait qu'on veillait sur lui et du coup, il oublia en partie ses soucis. Cependant, prudent, il attendit de se trouver dans l'église San Rocco pour ouvrir le plan qu'il venait d'acheter, et où il trouva un papier sur lequel étaient tracés ces quelques mots :

« Montrez-vous très difficile pour votre menu et très désagréable pour le garçon qui prendra votre commande. »

Tarchinini en resta bouche bée. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ces policiers bergamasques avaient de drôles de méthodes, mais enfin, puisque le Véronais était venu pour rendre service à Manfredo Sabazia, autant se conformer à ses directives sans se poser de questions.

Ragaillardi par la conviction qu'on le protégeait, son naturel joyeux ne demandant qu'un prétexte pour reprendre le dessus, Romeo – avec cette versatilité qui faisait son charme – quitta l'église San Rocco d'un pas alerte, pour gagner le restaurant *Capriano*.

*

* *

Le restaurant *Capriano* n'appartenait certainement pas à la catégorie des établissements de luxe. Sombre, bourré d'une clientèle de petits employés et de fonctionnaires modestes, il s'y menait un vacarme épouvantable. Tarchinini hésita sur le seuil mais de nouveaux

affamés le poussèrent et il fut entraîné. Il eut la chance de découvrir une petite table vide dans un coin et parvint à s'y caser non sans bousculer beaucoup de monde, sans heurter bien des pieds et cogner bien des épaules. À peine était-il assis qu'un garçon dégingandé, à la mine triste, semblant être revenu de tout, se présenta pour lui confier, en s'imposant un effort trop visible :

— On a des poivrons et des tomates.

Romeo, à qui la désinvolture ennuyée de ce serveur déplaisait souverainement, n'eut pas à se rappeler la recommandation faite par le truchement du plan de Bergame, et répondit sèchement :

— Eh bien ! gardez-les !

Le garçon le regarda les yeux ronds, puis s'enquit, plus intéressé :

— Vous ne voulez pas de hors-d'œuvre ?

— Non.

— Alors, de la coppa ?

— Non.

— De la mortadelle ?

— Non.

Insensiblement, le ton des deux hommes monta.

— Du salami ?

— Non.

Il y eut un court répit, puis le serveur conclut :

— En somme, vous seriez plutôt contre la charcuterie ?

— Oui.

— Un minestrone ?

— Non.

— Des anchois ?

— Non.

— Des crevettes ?

— Non.

Des langoustines ?

— Non.

De part et d'autre, les demandes et les réponses fusaient. On eût dit que le préposé au menu récitait une litanie et que Romeo, sorte de chanfre obstiné, était décidé à fournir toujours la même réponse. Maintenant, un silence miraculeux régnait dans la salle où les convives commençaient à se passionner pour cette joute oratoire. L'adversaire du Véronais prit une profonde inspiration et, d'une voix sourde :

— En bref, les poissons ça ne vous dit rien non plus ?

— Non.

Pendant la courte accalmie, le garçon se remémora tous les plats qu'on pouvait servir et son débit prit le rythme d'une mitrailleuse :

— Ris de veau, canard, steaks, côtelette de porc, pot-au-feu, lapin,

ragoût, boudin, pigeon, tripes !

— Non.

De nouveau, un silence. Les deux hommes se regardaient dans le blanc des yeux puis, le serveur se mit soudain à crier :

— Ma qué ! Signore, vous ne vous foutriez pas de moi, par hasard ? Hé ?

— Si.

De toute part, on guetta la réaction du garçon qui regarda autour de lui avec les yeux tristes du veau qu'on arrache à sa mère et prenant la salle à témoin, lança :

— Voilà un signore que je ne connais pas ! Un signore que je n'ai jamais vu ! Et qui vient m'insulter dans mon travail ! Qui ose se moquer de celui qui gagne son pain à la sueur de son front ! Et tout ça parce que je suis un enfant de l'Assistance !

Cet argument imprévu bouleversa les clients et fit rougir Tarchinini qui s'emporta :

— Espèce de pitre !

Le serveur fondit en larmes et protesta à travers ses sanglots :

— Si j'avais un père vous ne m'insulteriez pas en public !

— Ma qué ! Je m'en fiche de votre père !

— Il se fiche de mon père ! Vous l'avez entendu ? Il se fiche de mon père ? Mais, dites qu'est-ce qu'il vous a fait mon père ?

La salle se partageait déjà en deux camps et l'on commençait à échanger de belles et sonores invectives, les uns voyant dans Romeo un capitaliste affameur, les autres tenant le serveur pour un communiste toujours à prêt à s'en prendre à la bourgeoisie sous les prétextes les plus futiles. On s'enivrait de mots, on s'assourdissait de cris tandis que le garçon, cramponné à la table du Véronais, suppliait la Madone de lui donner la force de continuer et reprenait son énumération :

— Brocolis... Artichauts... Carottes... Choux-fleurs... Haricots verts... Champignons... Aubergines...

— Non.

L'interlocuteur de Roméo vacilla et d'une voix quasi expirante :

— Abricots... Oranges... Fraises... Amandes... Noix....

— Non.

D'un geste brutal, le garçon arracha sa cravate et hurla :

— Ma qué ! dites-le ce que vous voulez, hé ?

— Un verre d'eau sucrée.

Le serveur poussa un rugissement pendant que quelques clients se défiaient, menaçant d'en venir aux mains.

À ce moment, les carabinieri firent leur apparition. La caissière leur désigna du doigt son employé qui avait pris Tarchinini à la gorge, un Tarchinini qui commençait à se demander s'il n'avait pas montré

trop de zèle. Les représentants de la loi séparèrent les deux antagonistes et en dépit de leurs communes protestations les entraînèrent hors du restaurant et les obligèrent à grimper dans le car de police qui gagna le commissariat du borgo Santa Catarina.

Aussitôt arrivés au poste, les prisonniers furent dirigés, l'un vers une cellule malgré ses cris et protestations, l'autre – Romeo – vers un bureau où Manfredo Sabazia l'accueillit avec un sourire :

— Vous avez été parfait, Commissaire ! Les carabinieri que j'avais placés en surveillance, ont été enthousiasmés par votre naturel... Vous voudrez bien excuser tout ce charivari mais je pense que c'était un excellent moyen de nous rencontrer sans éveiller les soupçons si, toutefois, quelqu'un de nos adversaires nourrissait le moindre doute sur votre identité réelle.

Tarchinini faillit avouer qu'il y avait bien des chances pour que cette identité fût connue de ceux qui avaient intérêt à la connaître mais son amour-propre le retint : un Véronais ne pouvait, sans se déshonorer, reconnaître devant un Bergamasque, qu'il s'était conduit de la plus sotte façon. Manfredo, loin de se douter du drame de conscience de son collègue, poursuivait :

— J'estime que nous ne prendrons jamais assez de précautions après ce qui est arrivé à ce pauvre Ludovico Velano... Si vous aviez vu comment ils l'ont arrangé, les misérables...

Romeo sentit tous les poils de son corps se hérissier.

— À mon avis, ils ont dû le torturer...

Le Véronais retint à grand-peine le gémissement épouvanté lui montant aux lèvres.

— A-t-il parlé ? N'a-t-il pas parlé ? Nous ne le saurons jamais... Mais, à mon idée, il a dû parler, sans ça comment expliquer la disparition d'Ernesto Bacoli dont Malpaga a dû vous entretenir ?

Le mari de Giulietta se contenta de hocher la tête. Il n'avait plus la force de répondre.

— Nous n'avons pas encore retrouvé le corps d'Ernesto Bacoli... Je crois que lui, connaissait les trafiquants... Dommage que Velano se soit montré si discret avec nous... En tout cas, nous savons, de source certaine, que ce bohème de Bacoli ne quittait pratiquement pas la vieille ville. C'est donc là, mon cher Collègue, qu'il faut entreprendre vos recherches... Vous ne pouvez savoir à quel point je suis heureux que vous soyez venu à notre secours. Avec vous, la victoire est nôtre !

D'une toute petite voix, Tarchinini remarqua :

— À moins que je ne subisse le sort des deux autres, hé ?

Manfredo rit, sceptique.

— Celui qui vous possédera, mon cher Tarchinini, n'est pas encore né !

— Dieu vous entende...

— D'ailleurs, nous ne vous abandonnerons pas mais, comme vous le comprenez, nous sommes tenus à une extrême prudence. Aussi, j'ai décidé que mes hommes vous prendraient en charge sitôt que vous sortirez de la vieille ville. Là-haut, nous ne pouvons rien faire, nous serions repérés immédiatement. C'est presque un village où tout le monde se connaît peu ou prou. Alors, attention ! Chaque fois que vous vous rendrez dans la ville neuve, empruntez le funiculaire. J'aurai des hommes à la gare. Naturellement, vous vous installerez dans la vieille ville. Ainsi, vous serez sur place et nul ne s'étonnera de voir un archéologue distingué demeurer le plus près possible de ses chers monuments...

— Et... et là-haut... je serai seul ?...

— De cette façon, vous ne vous sentirez gêné par rien... pleine liberté d'action, mon cher ! Ça vous va, hé ?

Sinistre, Romeo approuva, assurant son collègue que rien ne pouvait lui causer plus de joie.

— Il y a des hôtels dans la vieille ville ?

— Pas d'hôtel pour vous ! Vous logerez chez l'habitant pour y retrouver cette atmosphère familiale que prennent tant nos sages professeurs.

— Ah ?... Et vous avez une idée de l'endroit où je puis m'adresser ?

— Pas le moindre.

— Alors ?

Manfredo se redressa, satisfait de lui.

— Alors, mon bon, vous êtes l'ami d'un ami de la famille Trinco.

— La famille... ?

— ...très écoutée dans le clergé de Bergame.

Il sortit une lettre de sa poche.

— ... et son chef actuel, le très respectable Benjamino Trinco vous a donné un mot d'introduction pour don Giovanni Fano, curé de Santa Maria Maggiore qui trouvera sûrement un de ses paroissiens pour vous loger. Tout le monde sera au courant de vos démarches et nul ne songera à se méfier. Sur ce, je ne vous retiens pas plus longtemps car je me doute que vous brûlez d'impatience de vous mettre au travail... Bien entendu si les choses se gâtaient, n'hésitez pas à nous appeler. Pas de fausse honte, hé ?

Et, jovial, Manfredo ajouta :

— Je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose comme à Velano. Malpaga risquerait de m'en vouloir !

En dépit de sa bonne volonté, Romeo ne parvint pas à faire écho au rire de son hôte qui le raccompagna jusqu'à la porte, précisant :

— Nous glisserons un petit écho dans le journal pour signaler qu'un touriste napolitain s'est pris de querelle avec le garçon du

Capriano et que tout s'est bien terminé. Je vous ai relâché – ou plutôt mon collègue de Santa Catarina – après une sévère admonestation.

— Et le serveur ?

— Anselmo ? C'est un de nos indicateurs... Fameux comédien, hé ? Avec son air idiot et son allure, qui s'en méfierait ?

N'ayant pas complètement retrouvé sa sérénité habituelle, Tarchinini décida – le temps étant ensoleillé et encore frais – de monter à la vieille ville à pied. Cette marche lui rendrait son sang-froid et effacerait ses angoisses. À la réflexion, si les trafiquants ne comptaient pas de complices à Vérone, personne ne pouvait leur avoir rapporté la scène de l'autocar puisque Romeo était le seul voyageur à être descendu à Bergame D'ailleurs, même si ces canailles avaient des intelligences à Vérone, rien ne prouvait qu'elles eussent été présentes au départ du car. Les précautions – un peu compliquées – prises par Manfredo Sabazia devaient laver le mari de Giulietta de tout soupçon.

Ragaillardi par ce raisonnement où la logique l'emportait sur le romantisme, le policier véronais flâna tout au long de l'interminable viale Vittorio Emanuele, s'arrêtant, à partir du dernier tiers de la grimpette, pour admirer le paysage. Il entra dans la vieille ville par la porte San Agostino et parcourut la via Porta Dipinta afin d'arriver sur la piazza Vecchia. Il avait quand même un peu chaud et pénétra dans un bar *La Sirena malinconica*. En poussant la porte de l'établissement, Romeo se disait que la mélancolie de cette sirène tenait sans doute à ce qu'elle se trouvait bien loin de la mer.

Parmi les quelques clients qui buvaient du vin, l'entrée du policier causa une certaine sensation. Tarchinini, où qu'il se rendit, ne pouvait espérer passer inaperçu. Il s'approcha du comptoir, feignant de ne pas remarquer l'émotion qu'il suscitait. Le patron, un colosse sexagénaire au crâne rasé, portait une chemise rouge sang de bœuf.

— Qu'est-ce que ce sera pour vous, Signore ?

— Une bière.

Tout en servant Romeo, le patron s'enquit :

— Touriste ?

— Professeur.

— Ah ?

— À l'Université de Naples...

Un sourd murmure accueillît cette déclaration et Tarchinini en fut flatté, oubliant qu'il n'était professeur que par la grâce de Malpaga. Il ajouta :

— Je viens étudier l'influence vénitienne sur l'architecte bergamasque du moyen âge, pour mon cours public de l'an prochain.

— Ah !...

L'homme à la chemise rouge était visiblement impressionné.

— C'est la première fois que vous venez à Bergame, signor

Professeur ?

— Ma foi, oui... Jusqu'à présent, je me suis surtout occupé de l'Italie méridionale...

— Et notre ville vous plaît ?

— Ma qué ! si elle me plaît ? C'est tout simplement une merveille !

Romeo sentit, autour de lui, l'atmosphère se charger de sympathie.

— Vous comptez rester longtemps ?

— Le plus longtemps possible !

Il soupira puis expliqua :

— Seulement, il y a la mama, les bambini... Je ne peux pas les abandonner, fût-ce par amour pour Bergame, hé ?

On rit et le patron, conquis, demanda :

— Vous ne me refuserez pas l'honneur de trinquer avec moi, signor Professeur ?

— Sûrement pas !

L'hôte du Véronais alla chercher dans sa réserve personnelle une bouteille de Sassella, la rapporta précautionneusement, la déboucha avec des soins infinis, huma le bouchon, se colla le goulot sous le nez et dans un beau sourire, annonça à Romeo :

— Un garçonnet de huit ans, déjà...

Les deux hommes heurtèrent avec délicatesse leurs verres de vin rouge et le burent avec des mines extasiées.

— Qu'est-ce que vous en dites, signor Professeur ?

— Que si je continue de la sorte, je finirai peut-être bien par oublier Naples et la famille !

— Encore un verre ?

— À condition que ce soit ma tournée ?

— Avec plaisir, signor Professeur.

Ils burent et Tarchinini commençait à se demander les raisons des craintes stupides qu'il avait nourries depuis le départ de Vérone. Il se sentait un autre homme. Il ne craignait personne et il nettoierait Bergame ! L'œil brillant, la lèvre humide, il confia au patron :

— Je crois que j'ai trouvé, avec votre maison, mon port d'attache à Bergame !

Ému par la gentillesse du Napolitain, le propriétaire de *La Sirena malinconica* remplit de nouveau les verres sans solliciter l'avis de son hôte. Émoustillé par le vin généreux, Romeo ressentit d'étranges impatiences.

— J'aimerais m'installer dans votre adorable vieille ville... Pour l'instant je suis logé à l'*Hôtel Margaritha* sur la piazza Vittorio Veneto.

— Et vous n'y êtes pas bien ?

— Oh ! si... mais c'est loin de la vieille ville et loin de chez vous

et... je ne suis plus très jeune. Vous ne connaissiez pas une famille qui pourrait me recevoir ?

— Ma foi... Les gens auxquels je pourrais vous adresser ne seraient pas capables de vous offrir quelque chose digne de vous, signor Professeur...

S'adressant aux consommateurs, il lança :

— Et toi, Sebastiano, tu ne vois pas où le signore pourrait loger décemment ?

Le nommé Sebastiano – un petit vieux, sec et brûlé par le soleil – se leva de la table où il regardait mélancoliquement son verre vide, et s'approcha du bar dans l'espoir qu'on l'inviterait à boire gratuitement un bon coup. Le patron le présenta :

— Sebastiano Frattochie qui a vécu toute sa vie sur la piazza Vecchia et qui n'a qu'un ennemi : le travail.

Romeo tendit la main au vieux et le pria d'accepter un verre de Sassella. L'autre ne se fit pas prier et le maître de *La Sirena malinconica* dut retourner à la cave chercher une autre bouteille. Sebastiano ne connaissait rien, pour le moment, qui convint au signor professeur, mais il promit de se mettre en quête à l'instant même, c'est-à-dire, rectifia-t-il, aussitôt que le soleil serait moins chaud et donnerait moins soif.

Grâce au Sassella, tout le monde débordait de sympathie pour tout le monde. Tarchinini offrit encore une bouteille pour les trois autres clients qui bavaient d'envie à leurs tables tristes. Le Véronais parla de Naples avec lyrisme, de la mama avec tendresse, des bambini avec émotion. En échange, le patron lui brossa un portrait amoureux de sa chère Fioretta morte depuis deux ans et expliqua que c'était elle – née sur le port de Gênes – qui avait trouvé l'enseigne de son café. En bref, chacun confia sa vie à chacun, et lorsque sur les cinq heures du soir, le Véronais sortit sur la piazza Vecchia, il était rond comme une bille.

D'abord, il demeura sur place, hésitant, ayant du mal à trouver un équilibre parfait. Il laissa errer un regard légèrement vague sur le Palais Neuf, sur l'admirable Tour de la Commune et le palais de la Ragione, en direction duquel il partit d'un pas hésitant. Romeo transpirait sous le double effet de l'alcool et du vin. Il déboucha sur la petite piazza del Duomo comme un Touareg entrant dans une oasis. Sans prêter attention au Baptistère, négligeant la chapelle Colleoni, il fonça dans l'église Santa Maria Maggiore où il souhaitait rencontrer au plus vite don Giovanni Fano.

La fraîcheur de la nef tomba sur les épaules de Tarchinini comme une chape glacée qui le fit frissonner et le dégrisa en partie. Jouant les touristes attentifs, le mari de Giulietta admira les tapisseries couvrant les murs et se traîna jusqu'au chœur pour tomber en extase devant les

stalles en marqueterie. Mais, décidément le Sassella n'incitait pas aux émotions artistiques et choisissant une chaise adossée à un pilier, dans le coin le plus sombre du saint édifice, le policier s'y assit afin de prendre un court repos. Deux minutes après il dormait à poings fermés, anéanti par les angoisses matinales, la scène du restaurant et ses libations excessives.

Don Giovanni Fano était un prêtre déjà sur l'âge mais brûlé par une foi passionnée. Il traquait les tièdes, pourchassait les paresseux, stigmatisait les sceptiques. Pour lui, le monde se réduisait aux limites du vieux Bergame parce qu'il n'osait le réduire aux murs de son église de crainte de commettre un péché d'orgueil. Il aimait à se promener dans son temple à l'heure où les âmes pieuses sont contraintes de céder aux impérieuses nécessités de la société, où les touristes oublient Dieu pour passer à table... Don Giovanni demeurait à l'affût des cœurs sensibles qui, sentant l'appel discret du Seigneur, venaient se recueillir dans l'église désertée. Vers 18 h, ayant pris une collation légère : un morceau de pain, un bâton de chocolat et un verre d'eau, il quitta la sacristie où il avait l'habitude de travailler ses sermons dominicaux pour faire un tour dans Santa Maria Maggiore et aller dire quelques Ave en l'honneur de la Vierge qu'il aimait de tout son cœur et que le temps lui durait de rencontrer, fût-ce dans l'autre monde.

Tarchinini avait des rêves moins éthérés. Perdu dans le sommeil, il se voyait de retour chez lui et son corps, soumis aux réalités extérieures, influençait son esprit. Dormir le poussait à se croire dans son lit, près de sa chère Giulietta qu'il mignotait tendrement pour bien lui prouver que l'âge n'affaiblissait point ses sentiments.

Souriant, il écoutait sa bonne grosse femme ronfler dès qu'il cessait de la cajoler, ne se doutant pas que c'était lui qui ronflait dans la paisible atmosphère d'une église.

Avançant sans bruit dans la nef, don Giovanni suspendit sa marche pour prêter l'oreille. Quel était donc ce bruit bizarre cadencé qu'il entendait ? Une porte qui grinçait à intervalles réguliers ? Mais, pourquoi ? Il n'y avait pas de vent et donc pas de courant d'air. En dépit de son arthrite chronique et de ses cheveux blancs, le prêtre avait gardé l'oreille fine. Tel un chien d'arrêt, il se mit à flairer tous les coins ombreux, se laissant haler par l'intensité plus ou moins grande du bruit insolite. Un moment, il pensa avoir repéré la sourde rumeur intempestive en pareil lieu et ouvrit brusquement la porte du confessionnal, mais il fit chou blanc. Enfin, au détour d'un énorme pilier, il découvrit le véronais endormi et dont le souffle égal disait assez la pureté de conscience et la quiétude spirituelle. Rassuré de n'avoir point affaire à un vagabond, Don Giovanni crut à un touriste écrasé par la fatigue. Un instant, il balança pour savoir si oui ou non la charité chrétienne pouvait supplanter le respect obligatoire dû à la

maison de Dieu et si le prêtre s'autoriserait à ne point réveiller le dormeur. Mais des fidèles étaient susceptibles de survenir à chaque seconde et ils ne manqueraient pas de juger sévèrement don Giovanni. Or, il a été écrit : *Malheur à celui par qui le scandale arrive...*

Le curé de Santa Maria Maggiore se pencha sur l'épaule de Romeo et, fraternellement, lui murmura à l'oreille :

— Réveillez-vous, mon fils, il est l'heure... et le Seigneur ne saurait vous accorder plus longtemps l'hospitalité.

L'ennui – la vérité se mêlant toujours étroitement au songe – fut qu'à cette minute précise, le Véronais rêvât que, comme tous les matins, Giulietta lui annonçait qu'il était temps pour lui de se lever et d'aller arracher de leurs lits les bambini paresseux. Aussi, fidèle à ses habitudes, Romeo entoura-t-il le cou de sa Giulietta, en lui déposant un long baiser sur la joue afin de commencer la journée sous le signe de la tendresse conjugale. Seulement, Tarchinini n'était pas à Vérone mais à Bergame, pas dans son lit mais à Santa Maria Maggiore.

Ahuri par cette marque d'affection inattendue, don Giovanni resta paralysé un instant mais son odeur où se mêlaient le parfum du tabac bon marché et l'âcre senteur des cierges, avec un relent d'encens, offusqua à tel point les narines délicates du Véronais qu'il s'éveilla en sursaut et se rendant compte – sans en comprendre la raison – qu'il tenait un curé par le cou, il resta, lui aussi paralysé par l'émotion.

Le premier, don Giovanni reprit ses esprits et mi-sincère, mi-moqueur, s'enquit doucement ;

— Ma qué ! vous seriez d'un naturel plutôt affectueux, mon fils, que je n'en serais pas autrement étonné, hé ?

— Mon Père, je ne sais comment m'excuser...

— Ne vous excusez pas, mon fils. Je ne tiens pas à me montrer plus sévère que Celui dont je sers les intérêts en ce monde. Toutefois, je pense que vous n'êtes pas entré dans la maison de Dieu seulement pour vous y reposer ?

— Assurément pas !

— Eh bien ! nous allons réciter ensemble deux Pater et deux Ave, ce sera le prix du repos trouvé.

Incontinent, les deux hommes s'agenouillèrent côte à côte et prièrent, puis le prêtre se releva.

— Et maintenant, mon fils, allez en paix...

Il allait s'éloigner, lorsque Tarchinini le retint.

— Mon Père ?

— Oui ?

— Je suis venu aussi pour une autre raison.

— Une autre raison, ici ?

— Rencontrer don Giovanni Fano.

— Vous l'avez devant vous, mon fils. Mais, il ne me semble pas

vous avoir déjà vu ?

— Je suis arrivé à Bergame ce matin... et je suis porteur à votre intention, d'un mot de recommandation du signor Benjamino Trinco.

— Don Benjamino ? Suivez-moi à la sacristie, mon fils.

L'un derrière l'autre, le policier et le prêtre traversèrent l'église pour gagner la retraite ordinaire de don Giovanni. Cela plaisait fort à Romeo qui eût scrupule à mentir au saint homme sous les regards du Christ, de la Vierge, du Saint-Esprit et de tous les saints statufiés qui semblaient monter la garde dans les coins de Santa Maria Maggiore.

La porte de la sacristie refermée, don Giovanni fit asseoir son visiteur, chaussa ses lunettes et lut le billet que lui adressait le très respectable Benjamino Trinco. Puis, il replia la lettre, la glissa dans sa soutane.

— Ainsi donc, signor Professeur, vous désireriez trouver à vous loger dans notre vieux Bergame pour être à pied d'œuvre, j'imagine ?

— Exactement, mon Père.

Le prêtre eut un bon sourire.

— Je connais quelques personnes pieuses qui, sur ma demande, se décideraient peut-être à vous ouvrir leur foyer.

— Je vous en serais bien reconnaissant, mon Père.

— J'ai dit des personnes pieuses, mon fils... Vous me comprenez ?

— Pas tout à fait.

— Je suis persuadé de la pureté de vos mœurs et votre situation sociale est une garantie pour les plus difficiles mais, êtes-vous un bon catholique ?

— Si je suis un bon catholique ? Ah mon Père ! Le Révérend don Gianfranco de San Domenico Maggiore – ma paroisse – estimait même que j'exagérais !

— Comment cela ?

— J'ambitionnais, enfant, d'égaler les plus grands saints.

— Ambition louable, mon fils.

— Je m'imposais des privations qui ont failli me laisser rachitique.

— À ce point-là ?

— À ce point-là ! Ma dévotion à la Sainte Mère tournait à l'obsession. On chuchotait dans mon quartier que je pourrais bien être le témoin d'une apparition ! Hélas !... les médecins sont intervenus. Il a fallu me soumettre et renoncer à mes pratiques ascétiques.

Le curé enveloppa d'un regard connaisseur la silhouette rondouillarde du policier.

— À ce que je constate, vous leur avez obéi ?

— Le moyen d'agir autrement ? Mais, je n'ai jamais cessé de fréquenter mon église. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré ma future femme.

Don Giovanni sursauta :

— Quoi ?

— On la baptisait un jour que je répétais mon solo pour la Première Communion.

— Ah ! bon... Eh bien ! signor Professeur, je ne vois aucune raison de vous refuser l'aide demandée. Vous irez donc voir de ma part, la signora Angela Vetralla, une veuve de caractère difficile mais très honnête personne qui demeure au 218 de la via San Lorenzo. Si ça ne marchait pas, vous pourriez vous rendre chez les Golfolina dans le viale delle Mura, au 98, je crois. Et si vous échouez, revenez me voir.

Au moment de quitter l'aimable prêtre, Tarchinini s'entendit dire par son hôte, d'un ton à peine voilé d'ironie :

— Je veux espérer, signor Professeur, que durant votre séjour parmi nous, vous ferez preuve d'un peu de zèle ancien que vous montriez jadis à San Domenico Maggiore.

Un peu honteux, Romeo, revenant à la piazza Vecchia, se demandait s'il devrait aller à la messe tous les matins ?

*

* *

La via San Lorenzo, étroite et animée, mène de la piazza Vecchia à une porte de la vieille ville. Le Véronais n'eut aucune peine à trouver la demeure de la veuve Vetralla. Vraisemblablement une ancienne maison de gens de qualité si l'on en devait juger par les ornements architecturaux qui, quoique fort abîmés, enjolivaient la façade. Romeo souleva le marteau de bronze ornant la porte et le laissa retomber deux fois. L'écho parut se répercuter longuement dans un vide sans limites. Après une attente d'une ou deux minutes, Tarchinini reprenait le marteau lorsque l'huis s'ouvrit et une femme d'une soixantaine d'années, aux cheveux décolorés, l'œil soupçonneux, vêtue à l'ancienne mode d'une robe de faille noire aux dentelles jaunies, s'enquit sèchement

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je viens de la part de don Giovanni Fano.

— Apparemment rassurée, elle consentit à laisser entrer le policier dans un couloir nu et décrépi où les voix résonnaient de façon assez lugubre.

— Je suis professeur à l'Université de Naples.

— Et alors ?

— Don Giovanni pensait que vous pourriez accepter de me loger. Elle s'indigna :

— Mais, je vis seule ici, Signore !

— Je croyais... enfin, don Giovanni m'avait dit... sans cela, je ne

vous eusse pas dérangée...

— Je ne comprends pas don Giovanni ! Il sait très bien que je ne reçois que des femmes ! Enfin, que dirait-on si l'on apprenait que j'héberge un homme et surtout un Napolitain !

— Vous ne semblez guère aimer mes compatriotes, Signora ?

— Les Napolitains sont tous des débauchés, c'est bien connu et vous ne devez pas faire exception.

— Je vous assure...

— Mais il n'y a qu'à vous regarder ! Tout en vous, Signore, dit le pourchasseur de Vertus féminines ! Je vous prie de sortir. Pour ma réputation, vous n'êtes déjà que trop resté.

Ce disant, elle le poussa vigoureusement vers la porte. Dans la rue, Tarchinini se dit que si toutes les logeuses du vieux Bergame étaient de cette trempe, il resterait à l'*Hôtel Margaritha*.

*

* *

Pour regonfler un moral légèrement atteint par la réception de la signora Vetralla, Romeo décida d'aller se réconforter une nouvelle fois à *La Sirena Malinconica* mais, contrairement à son attente, il n'y fut pas reçu avec l'amitié débordante que laissait prévoir sa visite précédente. Le patron semblait morose. Romeo s'approcha du bar :

— Quelque chose qui ne va pas ?

— J'ai perdu un client.

— Ah ?

— Un gentil garçon, un peu fou... un artiste, quoi...

— Il est mort ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort... On ne le voyait plus depuis quelque temps... Je pensais qu'il était parti en voyage sans prévenir personne, selon son habitude...

— Et ce n'était pas ça ?

— Non, ce n'était pas ça, signor Professeur... Un cousin de ma femme qui est carabinier vient de me téléphoner. On a retrouvé son corps dans la Brembana, à quelques kilomètres d'ici... sur la route de San Pellegrino... Il devait y être depuis un certain temps vu l'état du corps, à ce que dit le cousin de ma femme...

— Il était vieux ?

— Pensez-vous ! Une trentaine d'années tout au plus !

Avant de poser la question, le policier savait de qui il s'agissait.

— Comment s'appelait ce malheureux ?

— Bacoli... Ernesto Bacoli.

Romeo essaya de surmonter le vertige qui lui faisait tourner la tête. Il murmura d'une voix à peine audible :

— Donnez-moi quelque chose à boire.

— Vous êtes un sensible, vous aussi, hé ? Tenez on va se boire une grappa à la mémoire de ce pauvre Ernesto.

*

* *

Est-ce la grappa ou le réveil en lui de la conscience professionnelle ? Toujours est-il qu'en remettant le pied sur la piazza Vecchia, Romeo Tarchinini se sentait d'humeur batailleuse. Il voulait démasquer les tueurs. Manfredo avait raison ! Bacoli et Velano étaient morts pour la même raison et, vraisemblablement, de la même main. Il appartenait au Véronais de les venger et il les vengerait.

Dans le viale delle Mura, Tarchinini sonna d'une main ferme à la porte des Golfolina d'où s'échappait une musique pimpante où le mari de Giulietta crut reconnaître la manière de Boccherini. Contrairement à ce qui s'était passé via de San Lorenzo, on ouvrit presque immédiatement et une belle fille brune, s'encadrant sur le seuil, lança d'une voix courroucée :

— Vous n'avez pas honte ?

CHAPITRE III

À la question aussi insolite qu'incongrue, Tarchinini ne trouva pas de réponse immédiate et, durant une seconde ou deux, resta bouche bée devant la jolie fille qui l'interrogeait avec autant de grossière désinvolture. Puis, la moutarde commença à monter au nez du Véronais qui, depuis trop longtemps à son goût, jouait le souffredouleur de curieux Bergamasques. Cela ne pouvait continuer de la sorte, d'abord parce que Romeo n'était pas d'humeur à se laisser traiter de cette façon sans regimber, ensuite parce qu'il ne fallait tout de même pas que ces gens de Bergame se figurent qu'ils avaient le droit de traiter les Véronais comme des sous-développés mentaux. Sec, le mari de Giulietta demanda :

— Cela ne vous ferait rien, Signorina, de me parler sur un autre ton ? Je ne suis pas un représentant de commerce, qui vient tenter de vous placer sa marchandise, mais un professeur d'Université ! Et je ne vois pas vraiment ce qui vous autorise à juger mon état mental déficient !

La jeune fille regarda Romeo avec de tout autres yeux et soupira :

— La colère vous va bien...

Tarchinini préférait ce genre de remarques, seulement elle ne lui fournissait pas l'explication réclamée.

— Signorina, pourrais-je savoir la raison d'un accueil pour le moins... surprenant ?

— Vous n'entendez donc pas ?

— Si, j'entends de la musique, et alors ?

— Ils viennent d'entamer l'allegro final du *Concerto a cinque* en Ut majeur d'Albinoni.

— Je ne vois toujours pas...

— Mais enfin, votre coup de sonnette risque de les distraire ! Tout le monde sait, ici, qu'on ne se présente pas chez nous entre 19 et 21 h !

— Vous voudrez bien m'excuser mais, j'arrive de Naples et à Naples, on ignore les mœurs et coutumes de la famille Golfolina, pas plus d'ailleurs, qu'on a l'habitude de laisser les visiteurs à la porte.

Ce coup-là, ce fut avec une admiration non déguisée que la bonne contempla Tarchinini.

— Ce que vous vous exprimez bien, Signore !... Signore ?

— Amintore Rovereto.

Elle roucoula :

— Amintore... Je regrette de ne pas porter un aussi joli prénom... Je m'appelle tout bêtement Teresa. Si vous voulez me suivre mais, sans faire de bruit, hé ?

Derrière Teresa, le Véronais pénétra dans un vestibule dont les murs étaient surchargés de portraits de musiciens célèbres. Sur les meubles bas, des bustes de compositeurs et des instruments de musique anciens. Tarchinini chuchota :

— On a l'air passionné de musique, ici ?

La bonne se retourna :

— Ma qué, Signore, ce n'est pas possible que vous n'ayez pas entendu parler du Quintette Golfolina ? Spécialiste de la musique des XVII^e et XVIII^e siècles ?

Teresa introduisit son hôte dans un salon qui, d'emblée, conquit ce dernier. La porte refermée, la musique s'atténua. La bonne fit asseoir le Véronais et demanda :

— Qui désirez-vous voir ?

— La personne qui serait susceptible de me louer une chambre.

— Parce que vous souhaitez loger chez nous ?

— C'est le padre Fano qui m'a adressé aux Golfolina.

— Alors, c'est à doña Claudia qu'il faut parler. Curieux qu'un signore comme vous veuille vivre dans cette maison, non ?

— Je suis descendu à l'*Hôtel Margarita*, piazza Vittoria Veneto mais c'est trop loin... Quoi que vous en puissiez penser, mon enfant, je ne suis plus un jeune homme et, pour mon travail, je préfère être sur place.

— Qu'est-ce que c'est votre travail ?

— Je suis archéologue et pour l'heure, je prépare une thèse sur l'influence vénitienne dans l'architecture bergamasque du Moyen Age.

— Eh bien ! dites donc... Vous êtes marié ?

— Non.

— Pourtant, vous portez une alliance ?

— Pour tromper mon monde.

— Ah ?

— Je dois avouer, Signora, que je connais un certain succès auprès des personnes de votre sexe et si je ne me tenais à l'abri de ce bien faible rempart... (il désigna son alliance) je serais harcelé... Or, il se trouve, voyez-vous, que je tiens à ma liberté.

— Parce que vous n'avez pas encore rencontré celle à qui vous en ferez joyeusement cadeau.

Le ton de la servante laissait clairement entendre qu'elle aimerait volontiers être celle-là et Tarchinini s'émerveilla, une fois de plus, du pouvoir de séduction que le Créateur avait mis en lui.

Il y eut un court silence durant lequel Romeo répondit aux regards langoureux de Teresa par des coups d'œil enflammés. La situation devenait périlleuse pour la vertu de l'un et de l'autre, lorsque le Véronais – se rappelant les angoisses conjugales de sa Giulietta – s'arracha à l'envoûtement et s'enquit d'une voix légèrement haletante :

— Ils... sont nombreux les... les Golfolina ?

— Il y a d'abord don Lazzaro Golfolina qui tient le premier violon et sa femme Claudia qui est alto. Puis, le père de la signora, don Umberto Gilento qui joue aussi bien du violoncelle que de la flûte. Ensuite, il y a doña Sofia, belle-fille des Golfolina, qui joue de l'alto comme sa belle-mère. Enfin, le deuxième violon, Marcello Golfolina, l'époux de doña Sofia. Ah ! j'oubliais la grand-mère, doña Clelia, l'épouse de don Umberto.

— De quoi joue-t-elle, celle-là ?

— De rien, la pauvre. Elle a bien assez à faire à tâcher de vivre comme tout le monde.

— Et vous ?

Teresa rit.

— Oh ! moi, j'aime bien la musique... Je crois même que je ne pourrais plus m'en passer. Malheureusement, je ne sais jouer d'aucun instrument. Alors, je m'occupe de l'entretien des violons, du violoncelle... Je les nettoie... Je les astique... Je les fais briller... et quand mes patrons s'en vont donner un concert, c'est moi qui emballe les instruments... comme on langerait un bambino...

— Parce que vous n'accompagnez pas le quintette ?

— Non... Il faut que je garde la maison et surtout que je surveille doña Clelia... Ah ! écoutez ? On arrive au mouvement final de l'allegro... Je vais prévenir la signora.

Elle sortit sur la pointe des pieds et referma la porte derrière elle avec infiniment de précautions.

Bien calé dans son fauteuil, Romeo se sentait parfaitement à l'aise. L'atmosphère de cette maison lui plaisait beaucoup. Déjà, il savourait

un calme dont les querelles et les jeux des bambini le privaient le plus souvent chez lui. De plus, il aimait la musique et passait pour s'y connaître bien. Il éprouvait une certaine amertume à avoir confondu, un instant plus tôt, Boccherini et Albinoni mais on ne peut tout savoir. Tarchinini songea que cette atmosphère douillette, musicale, lui serait un repos merveilleux au soir de ses pénibles enquêtes. De là, par une pente naturelle, sa pensée revint à la découverte du cadavre de Bacoli... Pauvre garçon... Sans doute, ainsi que l'avait laissé entendre le commissaire Sabazia, n'était-il pas un citoyen bien recommandable, mais une pareille fin... Le Véronais s'attendrissait toujours sur la mort des autres, car son imagination l'obligeait à se contempler lui-même dans le rôle du gisant, si bien que croyant pleurer sur autrui, ce bon égoïste de Romeo pleurerait sur lui-même.

Quoi qu'en eût prétendu Teresa, les musiciens n'en avaient pas terminé. Il lui sembla même qu'ils reprenaient une phrase musicale déjà entendue. Sans doute, mettaient-ils leur interprétation au point ? Romeo se promettait, si ses recherches lui en laissaient le temps, de solliciter la faveur d'assister à l'une de ces séances de travail. Il savait devoir y prendre un plaisir de qualité.

Alors que l'époux de Giulietta souriait à ce charmant projet, la porte du salon s'ouvrit silencieusement et une grande femme, d'allure distinguée, à la chevelure de neige en partie voilée par une mantille de dentelle noire, entra. Tarchinini demeura un instant frappé par cette apparition inattendue. Il ne pouvait s'agir de la maîtresse de maison qui, d'après les dires de Teresa, devait être beaucoup moins âgée. La vieille dame fixait d'un regard bleu – mais d'un bleu étrange, très pâle – le visiteur qui réussit à dominer son émoi et à se lever. S'inclinant devant la nouvelle venue, il dit :

— Signora, je...

Mais l'autre, portant à ses lèvres un doigt diaphane où brillaient les feux d'un diamant de belle taille, lui imposait silence tant par sa mimique que par le chut ! qu'elle laissait fuser entre ses lèvres décolorées. Malgré lui, le Véronais parla à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Chut ! ils pourraient nous entendre.

— Ah ?

D'un geste impératif, la vieille dame invita le visiteur à reprendre place dans le fauteuil tandis qu'elle-même s'asseyait près de lui. Toujours dans un murmure, elle lui chuchota :

— Tu as beaucoup tardé...

Désorienté par ce tutoiement familial, Romeo ne sut que répondre. Son interlocutrice, sans paraître remarquer son émoi, poursuivait :

— Tu m'avais dit : quand les capucines seront en fleurs, chère

Clelia...

Ainsi, il s'agissait de la grand-mère.

— Vraiment ?... Je vous... enfin, je vous avais parlé des capucines ?

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Ma foi...

Elle eut un sourire triste.

— Je ne pensais pas que tu oublierais... en dépit de ma longue attente... Plus de trente ans que j'espère ta venue... Tu m'avais promis, Serafino...

Tarchinini s'étrangla.

— Se... Serafino, hé ? Ma qué ! Signora, je ne m'appelle pas Serafino !

Elle rit d'un petit rire cassé qui fit penser Romeo à un clavecin désaccordé.

— Je me doute bien que tu as dû changer de nom pour leur échapper... Comment te fais-tu appeler, maintenant ?

— Amintore.

Elle répéta doucement :

— Amintore... Amintore... Il y a longtemps que tu te caches derrière ce prénom ?

— Non... pas très. Mais je vous assure que...

Elle l'interrompit, en se dressant, inquiète, l'oreille tendue. Légèrement impressionné, Romeo s'enquit :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Tu n'entends pas ?

Il écouta.

— Non ? Que faut-il entendre ?

— Le silence, Serafino ! C'est dans le silence qu'ils arrivent toujours... À bientôt !

Elle gagna la porte et, au moment de sortir, elle se tourna vers le Véronais :

— Je suis contente que tu sois revenu. Tout va aller bien maintenant.

Elle disparut à la manière d'un fantôme se dissolvant aux premières lueurs du jour et le mari de Giulietta en fut à se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il n'avait pas encore répondu à la question qu'il se posait lorsqu'une belle femme brune, grande, forte – modèle de la matrone romaine – entra.

— Signore, Teresa vient seulement de m'avertir de votre présence, veuillez m'excuser de vous avoir laissé attendre. Je suis Claudia Golfolina.

Tarchinini se leva pour la saluer et se présenter.

— Amintore Rovereto, professeur d'archéologie à l'Université de

Naples.

Elle s'inclina légèrement.

— Ah ! Naples... J'en garde un merveilleux souvenir. Nous nous y sommes rendus par deux fois pour donner un concert... Mais nous ne composons pas une formation de réputation bien grande, aussi nous contentons-nous maintenant de nous faire entendre en Lombardie et dans le Piémont, quelquefois en Emilie et en Ligurie pendant la belle saison. Que puis-je pour vous ?

Romeo recommença sa petite histoire, invoqua don Giovanni Fano et la thèse qu'il préparait.

— En somme, vous voudriez loger chez nous durant quelques jours ?

— Si cela ne vous dérange pas trop ?

— À vrai dire signor Rovereto, nous étions décidés à ne plus accueillir d'étrangers car nous venons d'être échaudés.

— Vraiment ?

— Un jeune homme sympathique... sans métier défini... Il se prétendait peintre... Il est resté plus de trois mois et un jour, il a disparu, en oubliant ses affaires et aussi de payer ce qu'il nous devait... Il a envoyé un de ses amis chercher ses bagages huit jours plus tard, sans un mot d'excuse. Heureusement que cet ami était quelqu'un de bien... Il a partagé notre amertume et s'est fait un devoir de régler la dette de notre locataire qui, paraît-il, repris par le mal du pays, était retourné chez lui, en Toscane. Il y a des gens qui ont de curieuses façons !

Tout de suite, Tarchinini avait pensé à Ernesto Bacoli. Serait-il possible qu'un hasard miraculeux l'ait conduit là où l'introuvable Bacoli avait vécu ?

— Comment s'appelait cet indélicat jeune homme ?

— Alberto Fontega.

Romeo eut un soupir de désappointement. C'eût été trop beau.

Claudia Golfolina n'eut pas l'air de remarquer son émotion et poursuivit :

— Mais la caution de don Giovanni Fano, votre titre de professeur... m'autorisent, je pense, à infléchir notre ligne de conduite. Teresa vous conduira à votre chambre. Quand comptez-vous vous installer ?

— Demain dans la journée, si vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Aucun... Quant au prix...

Le Véronais éleva la main en guise de noble protestation.

— Je vous en prie, Signora, ne discutons pas de cela. ‘

Il sortit son portefeuille et en extirpa deux billets de cinq mille lires qu'il tendit à son hôtesse.

— Vous n'aurez qu'à me prévenir quand la provision sera épuisée.

— C'est très aimable à vous et votre confiance, Signore, nous honore.

Aimable, Tarchinini remarqua :

— Il appartient aux hommes mûrs de compenser, quand ils le peuvent, les sottises des jeunes gens.

— Merci, infiniment... Ah ! la belle éducation d'autrefois... Cette courtoisie... Mais je pense qu'il faut accepter le temps comme il vient même s'il doit nous blesser... Teresa m'a dit que vous étiez célibataire, signore ?

— Hélas ! oui, Signora... Sans doute ai-je trop aimé les femmes imaginées par les tailleurs de pierre et les sculpteurs du Moyen Age pour m'occuper de mes contemporaines... Maintenant, il m'arrive de le regretter.

— Tout compte fait, Signore, il n'est pas certain que vous ayez eu la plus mauvaise part.

Galant, Romeo salua.

— Lorsque je rencontre une femme de votre qualité, Signora, je suis persuadé du contraire.

À son tour, doña Claudia esquissa une légère révérence tandis que son hôte continuait :

— Si je porte une alliance, c'est... enfin, disons que c'est pour faire plus sérieux. J'ai de grandes filles qui suivent mes cours et peut-être qu'avec la réputation des vieux garçons... les familles hésiteraient à me les confier.

Il croyait à ce qu'il disait le bon Romeo et sans s'en rendre bien compte, redressait le torse d'un air avantageux. La signora Golfolina lui tendit la main :

— À demain, Signore. Je vous présenterai ma famille. Ce soir, après la répétition, mes parents et mes enfants sont fatigués. Veuillez les excuser, je vous prie. Teresa ?

La bonne qui ne devait pas être loin, entra presque aussitôt.

— Reconduisez le signore professeur... Bonne nuit, signor Rovereto.

— Bonne nuit, Signora.

Sur le pas de la porte, Tarchinini souhaita le bonsoir à la bonne qui lui répondit de même. Il fit quelques pas dans le viale delle Mura, se retourna. Teresa était toujours sur le seuil. Il lui adressa, de la main, un signe amical. Elle lui répliqua en lui envoyant un baiser et ce vieil amoureux, dont le cœur se mit soudain à battre plus vite, redescendit à pied vers la ville neuve pour calmer les ardeurs d'un sang que l'âge ne parvenait pas à atténuer.

La signora Caianello était encore au bureau de réception de l'hôtel, lorsque Tarchinini entra. Tout de suite, la brave femme comprit que les humeurs chagrines de son client s'étaient dissipées. Elle ne put se tenir de lui demander :

— Alors, ça va mieux ?

— Ça va beaucoup mieux, merci. Je m'en vais.

— Pardon ?

— Je quitte ma chambre demain matin.

La signora se renfrogna.

— Mais, vous m'aviez dit pour trois ou quatre jours ? Si j'avais su...

— Aucune importance, signora, je vous réglerai trois journées.

— Pour que vous alliez répéter après que les Bergamasques sont des voleurs ?

— Ce ne sont certainement pas des voleurs mais après les échantillons qu'il m'a été donné de rencontrer aujourd'hui, je dirais que ce sont des gens bizarres dont l'amabilité n'est pas la qualité dominante.

Furieuse, elle lança :

— Ils n'ont évidemment pas la platitude de vos compatriotes !

Romeo bondit :

— Mes compatriotes ?

— Les Napolitains !

Tarchinini avait cru qu'elle parlait des Véronais ce qui l'eût poussé à une colère regrettable mais, les Napolitains, il s'en fichait. Il étala des billets sur la caisse :

— Tenez, Madame, payez-vous et laissez-moi tranquille.

Après une courte hésitation, la signora empocha l'argent de Tarchinini avant de lui tendre la clef de sa chambre.

— Bonsoir quand même, Signora.

Elle répondit du bout des dents.

— Bonsoir

Au moment où Romeo s'apprêtait à s'engager dans l'escalier, elle lui jeta :

— Vous savez, Signore, je n'aime pas du tout les Napolitains !

Tarchinini s'inclina et, souriant, répliqua :

— Je ne les aime pas davantage, Signora.

Après, avoir téléphoné au domicile particulier de Manfredo Sabazia pour prendre rendez-vous à l'heure de midi alors que tout Bergame serait à table, Romeo écrivit à sa femme avec ce lyrisme qui lui était particulier et dont il ne pouvait se déprendre.

Il commença par traiter sa Giulietta des noms les plus tendres et dont le ridicule lui échappait. Quelqu'indiscret ayant jeté les yeux sur cette lettre n'aurait pu imaginer que cette « pigeonne roucouillante », cette « douceur de ma vie », cet « éternel printemps » était une grosse femme ruisselante d'enfants. Et quelqu'un qui aurait suivi Tarchinini au cours de son périple dans la vieille ville et eût assisté à l'émotion du policier en face de Teresa, aurait frémi d'indignation en le voyant écrire à son épouse que sa pensée ne pouvait se détacher d'elle, que pas une des Bergamasques jusqu'ici rencontrées, n'avait sa grâce et sa beauté. Romeo ne croyait pas à ce qu'il inscrivait sur le papier. Giulietta ne croyait pas à ce qu'elle lisait. Mais tous deux se jouaient mutuellement une comédie qui les voyait sincères au moment où ils la jouaient. Ni l'un ni l'autre ne mentaient. Ils exagéraient un peu, simplement. Le Véronais écrivait à une Giulietta qui n'existait plus mais qui réapparaissait miraculeusement quand, dans la via Pietra, la mama décachetait les lettres de son époux.

Lorsqu'il eut signé « ton Romeo qui ne pense qu'à toi et meurt de ne pas être dans tes bras », le policier cacheta soigneusement l'enveloppe et, ayant oublié tout à fait ses angoisses du matin, gagna la via Locatelli pour jeter sa lettre à la Poste Centrale.

Les émotions éprouvées avaient tout de même fatigué le Véronais et il s'offrit une grasse matinée, dormant d'un sommeil paisible jusqu'à 10 h du matin. Ce fut la faim qui le réveilla, et après s'être réconforté d'un substantiel petit déjeuner qui ne risquait pas de lui faire perdre un centimètre de son tour de taille, le Véronais se consacra aux rites attentifs d'une toilette minutieuse. Il adorait se nettoyer, se bichonner, se parfumer. Versatile, il n'était plus l'homme angoissé qui avait quitté sa femme la veille avec la certitude qu'il ne la reverrait plus. Maintenant qu'il avait échappé à la tendre atmosphère de sa ville, de son quartier, il redevenait lui-même : un homme impétueux, bavard, et d'un courage solide. Le problème qui, hier l'effrayait par ses conséquences possibles, aujourd'hui l'excitait, Il savait qu'il serait difficile à résoudre, mais il savait aussi qu'il en viendrait à bout. Un peu comme ces soldats qui, venus en permission, sont tentés au moment du départ, de désertir et qui de retour au combat redeviennent des guerriers sans peur et sans reproche.

Vers 11 h 30, ayant bouclé son bagage et prié la signora Caianello de le lui garder, Tarchinini s'en fut, allègre et sifflotant, à un rendez-vous avec Sabazia. Il remonta un moment la via Vittorio Emmanuele, tourna à droite dans la via Petrarca, puis à gauche dans la via Locatelli et encore une fois à droite dans la longue via Masone qui l'amena

directement devant le portail de San Alessandro della Croce où Manfredo devait le rejoindre.

Romeo pénétra dans l'église vide, y fit un tour à la manière d'un touriste puis, ainsi qu'un bon catholique, il choisit un coin pas trop en vue pour s'installer. Au cas où on l'eût observé il s'agenouilla assez longuement, se releva et s'assit, donnant l'impression d'un croyant méditant sur les fins dernières de l'homme. Le silence, la pénombre, l'entraînaient tout doucement vers une somnolence sœur du sommeil, lorsqu'à travers ses paupières closes, il sentit que quelqu'un prenait place près de lui tandis qu'une voix chuchotait :

— J'espère que vous ne dormez pas, mon cher collègue ?

— Pensez-vous, Commissaire !

Sabazia s'enquit :

— Comment vous sentez-vous ?

— En pleine forme.

— Bravo !

— M'avez-vous apporté les renseignements demandés ?

— Pas de papier qu'on peut perdre ou se faire subtiliser. Écoutez-moi.

— Allez-y.

— Les Golfolina, d'abord. Ils forment un Quintette qui jouit d'une petite notoriété. On les appelle pour les fêtes de charité, pour les grandes réunions mondaines, les cérémonies familiales chez les gens riches. D'honnêtes musiciens, sans plus, mais qui ont du mal à joindre les deux bouts. Individuellement, pas grand-chose à en dire. Lazzaro Golfolina qui a créé le Quintette était un bon musicien sans génie. Il s'est marié à Claudia Cilento qu'il a connue dans un concert. Si Golfolina est Milanais, Claudia est Bergamasque et fille d'un professeur de violoncelle, Umberto Cilento à qui appartient la maison où vous allez loger. Claudia passait pour ambitieuse et il paraît qu'elle n'a jamais complètement pardonné à son mari de ne pas être devenu un soliste international. Rêver d'être la compagne d'un Menuhin et n'être que la signora Golfolina, il y a évidemment de quoi vous aigrir le caractère. D'ailleurs, cette pauvre femme n'a pas eu plus de chance avec son fils Marcello à l'éducation musicale duquel elle s'est consacrée, rêvant – je pense – d'une belle revanche sur le sort. Mais, les efforts du grand-père, du père et de la mère n'ont pu faire de Marcello autre chose qu'un bon exécutant. Comme son papa, le jeune homme a rencontré au Conservatoire, une élève qu'il a épousée, Sofia Calambrone qui, elle aussi, est une sorte de tâcheronne de la musique. Vous voyez, Tarchinini, tout cela est honnête, médiocre et sans grand intérêt.

— Il y a aussi une grand-mère qui, elle, me semble plus étonnante, non ?

Manfredo sourit.

— La vieille Clelia ? Elle aussi n'a pas été heureuse dans son choix, mais, sans doute, de caractère moins combatif que sa fille, elle s'est réfugiée dans une sorte de rêve éveillé pour fuir la réalité. Elle est la seule de la famille à ne pas s'intéresser beaucoup à la musique. Elle était très jolie et d'une bonne famille qui l'a reniée le jour où elle a épousé Umberto Cilento en qui elle avait cru découvrir, à la suite d'un concert, un nouveau Paganini. Vous ne trouvez pas étrange cet espoir poursuivi à travers plusieurs générations et qui toujours avorte ?

— Si... Elle est folle la grand-mère ou quoi ?

— Je ne le pense pas. Disons que par moment, elle perd un peu les pédales et confond ses chimères et le réel.

— Elle m'a appelé Serafino et m'a confié qu'elle m'attendait depuis longtemps.

— Je ne suis pas psychiatre, cependant, j'imagine que par moment, le temps est aboli pour elle et qu'elle attend cet Umberto-Paganini qui n'est jamais venu et pour cause.

— Elle ne m'a pas appelé Umberto mais Serafino ?

— Vous m'en demandez trop !

— Il reste la bonne, Teresa.

— Il paraît que c'est un beau brin de fille que cette Teresa Tindari. Elle vient de Turin. Rien à reprendre sur son compte. Il ne semble même pas qu'elle ait d'amoureux. Il est vrai que là-haut, dans la vieille ville, on est très sévère sur le chapitre des mœurs.

— Enfin, le patron de La Sirena malinconica ?

— Un grand paresseux qui ne prise rien tant que le farniente. Ancien marin, il a rencontré à Gênes une fille qui avait un peu d'argent et il l'a séduite. Avec la dot de la petite, il est revenu au pays et a acheté ce bistrot où il coule des jours paisibles, menant une existence étriquée, mais qui lui suffit du moment qu'il ne se fatigue pas. Il s'appelle Luigi Cantoniera. Voilà, mon bon, toute la moisson que j'ai récoltée pour vous.

— Je vous en remercie.

— Puis-je vous demander si vous avez un plan ?

— Pas encore... j'ai l'intention de vivre quelques jours sans pratiquement bouger. Bien entendu, j'irai visiter les monuments qui, théoriquement, doivent m'intéresser, mais mon but est de me laisser pénétrer par l'atmosphère de la vieille ville, devenir un personnage familier du décor, celui devant lequel on finit par dire n'importe quoi, alors...

— À propos, vous savez qu'on a retrouvé la dépouille de Bacoli ?

— Oui, je l'ai appris par Luigi qui a un parent dans la police. Il a été torturé lui aussi ?

— Il ne le semble pas... Dites donc, Tarchinini, dans le revers de

son pantalon ; il y avait des brins de laine rouges et verts... Je vous les ai apportés à toutes fins utiles.

Lorsque Romeo eut glissé dans sa poche l'enveloppe que lui passait le commissaire, ce dernier s'en fut et le Véronais resta encore une demi-heure à se reposer et à réfléchir au problème qui lui était posé.

Après un repas solide, Tarchinini passa le plus clair de son après-midi à rôder parmi les monuments du vieux Bergame, gribouillant ce qui devait passer pour des notes, esquissant des schémas, relevant des détails d'architecture, tout en espérant qu'il ne viendrait à l'idée de personne de le prier de laisser voir son travail.

À Santa Maria Maggiore, Romeo alla remercier don Giovanni Fano de lui avoir permis de trouver un gîte. Le prêtre ne tarit pas d'éloges sur Claudia Golfolina dont la piété sévère était un exemple qui savait entraîner sur la bonne voie le reste de sa famille, où il ne semblait pas qu'on brûlât d'un zèle particulier pour le service de Dieu. Même Teresa, la bonne, ne manquait jamais chaque mois de venir passer une ou deux heures de pieuses méditations dans l'église. Romeo ne l'aurait pas cru. Cette incandescente brune devait venir prier la Madone de lui faire rencontrer au plus tôt l'homme de sa vie.

Sur les 5 h du soir, le Véronais retourna à l'*Hôtel Margarita* pour y prendre son bagage et, hélant un taxi, se fit conduire au viale delle Mura. Teresa lui adressa un beau sourire en l'accueillant et le conduisit tout de suite à sa chambre, une pièce d'allure honnête avec des meubles anciens, simples mais confortables, un lavabo, un tapis et une carpette usés sur le plancher. L'ameublement sentait le vieux mais bien entretenu. Romeo se déclara satisfait. Au lieu de le quitter pour le laisser vaquer à ses arrangements, Teresa s'incrustait et le Véronais se demandait ce que cela signifiait.

— Vous voulez que je vous aide pour placer vos affaires ?

— Mais. non... je suis habitué à tenir seul mon intérieur... Vous pensez : un vieux garçon !

— Pas si vieux que ça ! Moi, je vous trouve plutôt bel homme, si vous me permettez de vous le dire ?

Agréablement chatouillé dans sa vanité, Tarchinini permit.

— Une chambre comme ça doit vous changer de celles auxquelles vous êtes habitué, hé ?

— Mon Dieu...

— Un professeur de l'Université, il doit en toucher des sous à la fin du mois !

Romeo se rengorgea.

— Ma foi, je ne me plains pas.

— Et... vous avez vraiment songé à vous marier ?

— Écoutez, Teresa... je vais vous faire un aveu... Lorsque j'y ai pensé, c'était trop tard.

— Comment ça, trop tard ?

— À mon âge, il me fallait choisir une compagne parmi mes contemporaines et... malheureusement... je serais plutôt attiré par la jeunesse.

— Et alors ? Il y a bien des jeunes qui souhaiteraient épouser un homme beaucoup plus âgé qu'elles, ayant une bonne situation et qui pourrait les gâter... Tenez, moi, ce serait mon rêve...

Romeo sentit d'étranges démangeaisons au bout des doigts. La gorge un peu serrée, il croassa :

— Les jeunes avec les jeunes...

— Ce n'est pas mon avis...

De plus en plus ému, le Véronais, sur un ton faussement badin, rétorqua :

— Vous ne voyez pas un vieux bonhomme comme moi faire la cour à une jolie fille comme vous, par exemple ?

— Et pourquoi pas ? Il me semble que j'aimerais bien habiter Naples...

Elle sortit après un regard appuyé qui mit du feu dans les veines du Véronais lequel, resté seul, dut se cramponner au souvenir de la mama et des bambini pour vaincre le vertige qui s'était emparé de lui. Cette Teresa lui plaisait infiniment... Dans un sursaut d'énergie, il se demanda s'il ne devrait pas, pour son salut et la quiétude de son foyer, se mettre immédiatement en quête d'un autre logis où la servante serait moins affriolante. Mais, peu à peu, la raison prit le dessus et l'époux de Giulietta finit par s'avouer que cette adorable Teresa devait avoir assez de sa condition et qu'elle était prête à s'offrir à n'importe qui, pourvu que ce n'importe qui lui assurât un changement d'état intéressant. Roméo se baigna le visage pour apaiser la fièvre qui l'agitait, se lava les mains, se donna un coup de brosse, s'aspergea d'eau de Cologne. Il achevait sa toilette sommaire lorsque Teresa réapparut, lui annonçant que s'il était disposé à venir saluer la famille Golfolina, celle-ci l'attendait au salon.

Tarchinini emboîta le pas à la bonne dont la croupe harmonieuse se balançait légèrement, lui mettant du soleil dans le cœur et des idées folichonnes dans la tête.

Ils arrivèrent au salon où les Golfolina étaient réunis. Tout le monde se leva à l'entrée du Véronais tandis que Teresa s'éclipsait. Roméo adressa un salut circulaire. Claudia, porte-parole, prit la direction des opérations.

— Signor Rovereto, permettez-moi de vous présenter mon mari,

Lazzaro.

Un quinquagénaire lourd, massif, au visage sombre, tendit la main au policier.

— Soyez le bienvenu, Signore.

— Merci.

À le voir, Tarchinini comprenait ce que Manderà avait voulu dire en parlant d'un tâcheron de la musique. Claudia montrait un vieillard presque complètement chauve mais à l'œil encore vif.

— Mon père, Umberto Cilento.

Le signor Cilento se contenta d'incliner la tête alors que Romeo l'assurait de son respect.

— Mon fils, Marcello.

Il ressemblait à son père, en plus brutal et en plus surnois, mais un beau garçon, du genre mâle en pleine forme. Il essaya de sourire à l'hôte et son sourire ne plut absolument pas au Véronais qui trouva suffisant de dire :

— Bonsoir.

Avec un dédain trop nettement visible pour n'être pas injurieux, Claudia poussa devant elle une jeune femme blonde, fade, au visage triste.

— Ma belle-fille, Sofia.

Tarchinini aurait voulu se montrer particulièrement aimable avec cette Sofia qui, d'emblée, lui inspirait de la pitié, mais la signora Golfolina ne lui en laissa pas le temps, renvoyant sa bru au fauteuil qu'elle venait à peine de quitter.

— Vous nous connaissez tous, maintenant, Signore. J'espère que nous nous entendrons parfaitement. Asseyez-vous, je vous prie. Vous prendrez bien un peu de café ?

Romeo ayant répondu par l'affirmative, doña Claudia s'adressa à sa belle-fille :

— Voulez-vous aller le préparer, Sofia ?

Le policier sentit que sous la forme d'une question polie, il s'agissait d'un ordre qui ne souffrait pas de refus, et il se demanda pour quelles raisons ce n'était pas Teresa qui se chargeait du service.

On passa une heure en bavardages futiles. On parla de Naples et don Lazzaro tenta de persuader son hôte que son Quintette y avait connu des soirées triomphales. Le mari de Giulietta entra dans ce jeu innocent en convenant qu'il lui semblait bien se rappeler, en effet...

On disserta sur la musique et, malin, Romeo avoua sa prédilection pour la musique italienne du XVIII^e siècle. Claudia lui révéla que ses parents et elle-même se voulaient des spécialistes.

Vers 18 h 30, Claudia se leva en priant Tarchinini de les excuser mais l'heure de la répétition approchait et le Quintette avait des difficultés à mettre au point l'adagio du *Concerto a cinque* en Ut

majeur d'Albinoni, surtout en ce qui concernait la partie d'alto. À la manière dont elle baissait le nez, Romeo devina qu'il s'agissait de Sofia et il redouta qu'on la mît nommément en cause devant lui. Il n'en fut heureusement rien et les membres de la famille Golfolina sortirent les uns derrière les autres après un salut au Véronais. Claudia resta la dernière pour remettre clef de la porte d'entrée à Tarchinini.

— Naturellement, Signore, vous rentrez quand il vous ira. Vous connaissez votre chambre et vous agissez à votre guise.

— Je vous en remercie, Signora... J'espère que la signora Cilento, votre mère, n'est pas malade ?

— La connaîtriez-vous, par hasard ?

Romeo raconta la visite que la vieille dame lui avait faite la veille, dans le salon. Claudia semblait préoccupée.

— Excusez-moi, signor Rovereto, de vous poser cette question mais... est-ce qu'elle vous a paru... normale ?

— Sans doute, Signora, tient-elle des propos un peu flous mais... ce n'est pas très grave. Je crois qu'elle m'a pris pour un autre.

— Dans ces conditions, Signore, vous comprenez pourquoi je ne tiens pas à ce que ma pauvre mère se montre trop... Ce n'est pas qu'elle soit folle, loin de là... mais, il lui arrive, deux ou trois fois par mois, de ne pas parvenir à sortir de ses songes... Vous avez eu la malchance de tomber sur un de ses mauvais jours. Excusez-la... Excusez-nous.

*

* *

En quittant les Golfolina, Tarchinini regagna la piazza Vecchia et *La Sirena malinconica* où Luigi le reçut en ami.

— Qu'est-ce que je vous sers, signor Professeur ?

— Ma foi, je ne sais pas... Je n'ai pas encore dîné. Vous ne pourriez pas me conseiller un endroit ?

— C'est-à-dire que si vous n'étiez pas trop difficile, je me suis préparé un minestrone alla romana[i] et un plat de votre pays, le sartu[ii]. Ça vous vexerait pas que je vous invite, comme ça vous pourriez me donner votre opinion sur mon sartu ?

Romeo, ému de tant de gentillesse, accepta de grand cœur mais à la condition que Luigi Cantoniera lui permit d'offrir le vin et qu'il allât sortir le meilleur de sa cave.

Presque timidement, le patron suggéra :

— J'ai bien un Barbaresco 1961...

— Va pour le Barbaresco !

— C'est qu'il est assez cher...

— Rien n'est trop cher quand deux amis se rencontrent.

Le visage de Luigi s'épanouit.

— Alors, Signore, asseyez-vous à la table du coin, là-bas, pendant que je descends à la cave.

Les deux nouveaux amis firent un excellent repas et le Véronais convint que le sartu de Cantoniera valait tous ceux qu'il avait mangés à Naples, appréciation qui fit visiblement plaisir à Luigi. La puissance du Barbaresco au parfum de violette plongeait les deux convives dans un optimisme dont rien ne semblait devoir venir à bout. Alors qu'ils dégustaient le café et fumaient des cigares offerts par Luigi, le Véronais aborda le sujet qui lui tenait à cœur.

— Figurez-vous, mon bon, que cette nuit j'ai rêvé au malheureux garçon dont vous m'avez parlé... Bacoli, je crois ?

— Bacoli.

— Mourir si jeune est vraiment un terrible destin...

— On est dans la main du Seigneur, hé ?

— Bien sûr... Vous le connaissiez bien ?

Le patron haussa les épaules.

— Comme on peut connaître quelqu'un qui ressemble à un renard.

— C'est-à-dire ?

— Quelqu'un qui efface la trace de son passage au fur et à mesure qu'il avance.

— Vous ne saviez pas où il habitait ?

— Peut-être... mais puisqu'il ne voulait pas qu'on le sache, pourquoi irais-je contre sa volonté, maintenant qu'il est mort ?

— Et Alberto Fontega... Vous avez entendu parler de lui.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que j'occupe sa chambre chez les Golfolina, Viale delle Mura.

— Non, je ne sais pas qui c'est.

— Encore un garçon qui a disparu.

— Disparu ?

— Il a filé un beau jour sans payer sa note. Un ami est venu chercher ses bagages.

Luigi haussa les épaules.

— La jeunesse d'aujourd'hui... Allez, croyez-moi signor Professeur, il vaut mieux s'occuper d'archéologie... sûrement moins décevant.

*

* *

Romeo regagna sa chambre vers les 10 h du soir. Le Barbaresco lui faisait voir l'avenir sous un jour agréable et il était tout prêt à rire

de ses angoisses passées. Ces Bergamasques exagèrent toujours. Bien sûr, Velano était mort, et Bacoli, mais, parce qu'ils s'étaient montrés impétueux, maladroits... Qui soupçonnerait ce Napolitain fêru d'archéologie d'être un policier ?

Tarchinini qui avait le sens de l'orientation trouva sa chambre sans hésiter. Le lit était fait et, délicate attention, on avait disposé quelques fleurs dans le flacon en verre de Venise, un tantinet ébréché, posé sur la commode en noyer. Qui avait eu cette initiative ? Claudia Golfolina ou Teresa ? Le Véronais souhaita que ce fût Teresa.

Le mari de Giulietta se déshabillait et se trouvait en manches de chemise lorsque la porte de la chambre s'ouvrit devant la vieille Clelia. Elle souriait d'un sourire passé, fané.

— J'ai tenu à te dire bonsoir avant que tu ne t'endormes, Serafino... Fais de beaux rêves et songe que la délivrance approche. Bientôt, nous pourrons partir pour Mantoue... Bonsoir.

Elle était repartie que Romeo essayait encore de se demander quelle attitude adopter. Il se précipita à la porte pour la fermer à clef afin d'éviter de nouvelles incursions de cette maniaque, mais il constata qu'il n'y avait pas de clé. Maugréant, il revint à son lit pour achever de se déshabiller. Il ôtait ses chaussures lorsque Claudia fit irruption.

— Excusez-moi, signor Rovereto, mais ma mère n'est-elle pas venue vous ennuyer ? Je la cherche partout.

En chaussettes, tenant un soulier à la main, le Véronais expliqua que la vieille signora était seulement entrée et sortie. La maîtresse de maison pria son hôte de pardonner les frasques de sa mère et se retira en lui souhaitant une bonne nuit. Tarchinini commençait à se poser la question de savoir s'il parviendrait ou non à se coucher. Il attendit un moment pour enlever son pantalon. Il s'y décida et, l'ayant quitté, il en refaisait soigneusement le pli lorsqu'après un coup bref à la porte, Lazzaro-Golfolina entra. Il ne parut absolument pas gêné de voir son hôte dans sa tenue légère.

— Signor Professeur, par hasard, vous ne joueriez pas de la flûte ?

— De la flûte ? Non, Signore, je ne joue pas de la flûte.

— Tant pis !

Et Lazzaro ressortit aussi brutalement qu'il était entré. Est-ce que tous les membres de la famille allaient rendre visite à Romeo ? Devrait-il, comme le Roi-Soleil, procéder à son coucher en public ? Il se mit dans les draps pour ôter son caleçon de crainte d'être surpris au moment où il aurait le derrière au vent. En se contorsionnant, il réussit à enfiler sa veste de pyjama et il était sur le point d'éteindre sa lampe de chevet lorsqu'on toqua de nouveau à la porte. Résigné, le policier gémit plus qu'il ne dit :

— Entrez.

Cette fois, c'était Teresa.

— Vous n'avez besoin de rien, Signore ?

— De rien, merci.

— Ne vous gênez surtout pas !

— Dites-moi, Teresa, il n'y a pas de clef à la porte ?

— Le précédent locataire l'a emportée. Il faut qu'on en refasse faire une. Pourquoi ? Vous voulez vous enfermer ? Vous avez peur qu'on vous enlève ?

— Hélas ! ... Teresa ce sont là des soucis qui ne sont plus de mon âge...

— Voulez-vous bien vous taire, Signore !

Elle sortit sur une pirouette, non sans envoyer de nouveau un baiser à Romeo dont le cœur se mit à battre la chamade. Sans conteste, il était tombé chez des cinglés mais sympathiques, bougrement sympathiques... surtout cette petite Teresa. Néanmoins, par mesure de précaution, et parce qu'il préférerait dormir dans un endroit où l'on ne risquait pas de venir le surprendre dans son sommeil, il se leva et s'en fut mettre l'unique fauteuil de la pièce devant la porte. En revenant à son lit, il se prit les pieds dans sa valise mal rangée et tomba sur les genoux, ce qui eut pour effet de lui mettre le nez sur le tapis fait de brins de laine rouges et verts.

La bouche sèche, le Véronais se releva et sans plus se préoccuper d'être surpris en tenue plus que légère, il prit l'enveloppe que lui avait remis Sabazia, en extirpa les débris de laine pour les comparer au tapis. Pas de doute. À moins qu'il n'y eût dans le vieux Bergame deux tapis exactement semblables, il occupait la chambre qu'avait habitée Ernesto Bacoli qui, ici, se faisait appeler Alberto Fontega.

CHAPITRE IV

Tarchinini ne parvenait pas à coordonner ses pensées. À plat ventre sur le tapis, sans s'interroger le moins du monde sur le spectacle qu'il offrirait à celui ou celle des Golfolina à qui il prendrait fantaisie d'entrer dans sa chambre sans frapper, il confirmait sa première impression par une observation attentive des brins de laine. Quand il se releva, sa conviction était faite : Ernesto Bacoli avait bel et bien été le locataire des Golfolina sous le nom d'Alberto Fontega. En se couchant enfin, Romeo se disait que si ses hôtes savaient ce qu'il était advenu de leur pensionnaire qu'ils tenaient pour indélicat, ils réviseraient leur jugement. Mais, le point d'interrogation qui se posait maintenant dans l'esprit du policier lui imposait de savoir qui était l'homme venu chercher les affaires de Bacoli. La logique voulait que ce fût le meurtrier ou l'un de ses complices.

Contrairement à son habitude, Romeo eut beaucoup de mal à trouver le sommeil tant il était agité par sa découverte. Le temps lui durait d'en pouvoir parler à Sabazia. Puis, il s'endormit et ainsi qu'il lui arrivait toujours dans ces cas là, il ne se réveilla que fort tard, halé du néant par les tendres échos d'une musique charmante. D'abord, avec sa belle imagination, il se crut au Paradis et sans se poser de questions sur ce voyage inattendu, il s'apprêtait à prendre place parmi les élus. Puis, les brumes du sommeil achevant de libérer son esprit, il réalisa qu'il était dans son lit et qu'il entendait la famille Golfolina répéter. Penser à un crime dans cette atmosphère musicale où tout n'était que douceur et poésie lui apparut comme un sacrilège dont il

éprouva une courte honte, en même temps qu'un certain remords à la perspective de devoir troubler la quiétude de ces braves gens par une enquête de police obligée.

Le Véronais n'était pas encore levé lorsqu'il vit bouger le fauteuil dont il avait glissé le dossier sous la serrure tandis qu'une voix feutrée disait :

— Serafino ?... Serafino ?... Tu n'es pas parti, au moins ? Tu ne serais pas parti sans m'emmener, Serafino ?

Voilà que la folle recommençait et Tarchinini ne savait quel parti prendre lorsqu'il entendit Teresa gronder :

— Voyons, doña Clelia, vous n'avez pas honte de déranger notre hôte ? Si vous continuez, je le dirai à votre fille et elle vous punira !

— Mais, c'est Serafino ! Il est venu pour moi... Nous devons nous rendre à Mantoue, tous les deux...

— Allons, venez, doña Clelia... J'ai besoin de vous à la cuisine... des tas de petits pois à écosser et vous savez qu'il me faut aller en ville ce matin.

Les deux femmes s'éloignèrent dans le couloir et la musique reprit possession de la maison tout entière. Ne se décidant pas à se lever (il adorait traîner au lit quand il en avait l'occasion) le policier estimait que les Golfolina étaient des gens heureux sauf peut-être cette triste et pâle Sofia... sur la tristesse de laquelle le Véronais eût aimé avoir des explications. Des gens heureux parce qu'ils vivaient en famille, exerçant un merveilleux métier. Sans doute n'étaient-ils pas des concertistes de premier ordre, mais de bons et braves musiciens de métier connaissant assez leur art pour en vivre et en goûter les joies profondes.

Lorsqu'il eut assez philosophé, Tarchinini se décida à se lever, procéda à sa toilette, mit du linge frais et sortit successivement de sa chambre et de la demeure des Golfolina sur la pointe des pieds pour ne point déranger personne.

Il arrivait sur la piazza Vecchia dans l'intention d'aller boire son café matinal chez Luigi lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié de prendre un mouchoir. Pestant contre son étourderie, il revint sur ses pas, se glissa aussi silencieusement dans la maison, marcha avec d'innombrables précautions dans le couloir et, ouvrant la porte de sa chambre en évitant de la faire gémir, s'arrêta pile sur le seuil : une femme, penchée sur sa valise, la fouillait.

Très vite, Romeo reconnut doña Clelia. Il s'approcha à pas de loup et, lorsqu'il fut près de la vieille femme à la toucher, il demanda doucement :

— Qu'est-ce que vous cherchez, Signora ?

Contrairement à son attente, doña Clelia ne sursauta pas, ne poussa pas le moindre cri de surprise. Elle se contenta de se redresser

et de lui sourire.

— Où as-tu mis mon portrait, Serafino ?

Bien qu'il sût à qui il avait affaire, le Véronais resta un instant interloqué :

— C'est votre portrait que vous cherchez dans ma valise ?

— Tu m'avais juré de ne jamais t'en séparer lorsque je te l'ai donné à Venise. Tu te rappelles ?

Embêté, Romeo aurait bien voulu que quelqu'un de la maisonnée se portât à son secours mais les Golfolina jouaient de l'Albinoni et Teresa était, sans doute, occupée. Restée sans surveillance, la vieille femme en profitait.

— Je l'ai laissé chez moi. Je ne voulais pas risquer de le perdre.

— Parce que tu as un chez-toi ?

— Oui... à Naples.

— C'est là que tu m'emmèneras ?

— Bien sûr.

— Mais tu m'avais promis qu'on irait à Mantoue ?

Elle battit des mains comme une gamine. C'était à la fois ridicule et attendrissant. Pareille à une enfant qui a obtenu ce qu'elle désirait, Clelia remonta vers la porte en s'excusant :

— Il faut que je m'en aille, j'ai des petits pois à écosser. Tu aimes les petits pois ?

— Je les adore.

Cela parut causer une grande joie à la vieille femme qui sortit en esquissant un pas de danse. Tout en prenant un mouchoir dans la commode, Romeo se disait qu'il serait temps qu'on lui trouvât une clé pour fermer sa chambre et être un peu chez lui. Avant de repartir, il remit de l'ordre dans sa valise qu'il n'avait pas complètement vidée et, sans y prendre garde, il fit glisser de la pochette de toile appliquée contre le couvercle, une photo. Il la prit et étouffa un juron. Encore un coup de la mama ! Il aurait dû se rappeler qu'elle avait l'habitude, quand il partait en voyage, de lui mettre la photo de famille à seule fin de le maintenir dans le devoir conjugal, par le souvenir. Une photo où Romeo et Giulietta souriaient entourés des bambini et derrière, était inscrit le nom du photographe de Vérone. Il lui dirait deux mots à la mama quand il rentrerait ! Tout en mettant cette compromettante photographie d'un prétendu célibataire dans sa poche, Tarchinini se félicitait que ce fût la pauvre Clelia qui ait fouillé dans son bagage et non Teresa.

Il était trop tard pour prendre un café et le Véronais s'en fut directement emprunter le funiculaire qui le descendit dans la ville

neuve. De la piazza Vittorio Veneto, Romeo gagna le carrefour où il avait rencontré le marchand ambulant, messenger de Manfredo Sabazia. Il eut la chance de l'apercevoir, harcelant des touristes, se porta à sa hauteur mais, l'autre, feignit de ne pas le connaître. Tout en choisissant des cartes postales, Tarchinini chuchota.

— Vous pouvez toucher rapidement le commissaire Sabazia ?

— Bien sûr, Signore.

— Alors, prévenez-le que je l'attends, à midi et demi, dans l'église San Alessandro in Colonna,

— C'est comme si c'était fait, Signore.

Tarchinini paya ses cartes postales et alla jouer les flâneurs dans le viale Roma.

Le mari de Giulietta marchait depuis un moment, léchant les vitrines, songeant à toutes les belles choses qu'il aimerait s'acheter, à celles qu'il serait heureux d'offrir à la mama et aux bambini si les émoluments d'un commissaire de police étaient un peu plus substantiels, lorgnant d'un œil de connaisseur les silhouettes féminines, lorsqu'il tomba en arrêt devant une jolie fille, élégante, qui s'en venait à lui. Au fur et à mesure qu'elle s'approchait, Romeo était de plus en plus convaincu qu'il l'avait vue quelque part, qu'il la connaissait, mais il lui fallut attendre qu'elle soit presque en face de lui pour qu'il la reconnût vraiment.

— Teresa !

La bonne des Golfolina marqua un léger temps puis, son visage s'éclaira :

— Signor Professeur !

— Ma qué ! Teresa, du diable si je vous aurais cru capable de vous transformer en princesse, hé ?

La jeune fille rougit de plaisir.

— Vous me trouvez bien ?

— Bien ! Par la Madone, je me demande comment il est possible qu'ils ne soient pas une foule à se traîner derrière vous ! À croire que ces Bergamasques sont atteints de cécité !

— J'ai beau être la bonne des Golfolina, signor Professeur, quand je descends en ville, je tiens à ce qu'on me prenne pour, une dame !

— Mais vous êtes une dame, Teresa ! Et, tenez, je vous prie de me faire l'honneur d'accepter de prendre l'apéritif, histoire de faire crever de jalousie tous ces jeunes gens qui nous regardent et m'envient !

Confuse mais heureuse, Teresa accepta et le couple alla s'installer à la terrasse d'un café.

Tarchinini raconta à sa compagne la surprise qui avait été la sienne en surprenant doña Clelia fouillant ses affaires. Teresa s'indigna :

— Oh ! je suis honteuse, signor Professeur. On ne va plus pouvoir

la laisser seule... Mais que voulait-elle ?

— S'assurer que j'avais bien le portrait qu'elle m'aurait, paraît-il, donné il y a bien des années.

— Pauvre femme...

— Dites-moi, Teresa, savez-vous pourquoi elle m'appelle Serafino ?

— Elle nomme ainsi tous les inconnus. Notre précédent locataire ne parvenait pas, non plus, à s'en débarrasser. Seulement lui, il pouvait s'enfermer à clé. Il faut absolument que je rappelle à Madame de commander une clé.

Par jeu, Romeo insinua :

— Teresa... Je me suis laissé chuchoter que cet Alberto Fontega ne vous laissait pas insensible ?

— Moi ?

— Et ma foi, aussi grotesque que cela puisse vous paraître, quand on m'a raconté ça, j'ai senti un petit pincement du côté du cœur... C'était peut-être bien de la jalousie ?

Le Véronais fut surpris du visage subitement fermé de la jeune fille.

— Je me demande bien qui a osé vous rapporter de pareils racontars ! Ce Fontega ! je ne pouvais pas le souffrir... Une canaille, rien d'autre qu'une canaille !

— Vraiment ?

— Un bon à rien ! Il ne pensait qu'à dormir ou à se faire payer à boire par n'importe qui ! Un sale type si vous voulez mon avis... Moi, avec lui ? Ah ! là ! là ! Vous ne pensez tout de même pas que je serais restée sérieuse jusqu'à mon âge, que j'aurais amassé des économies pour aller fricoter avec un voyou de cette sorte ?

Pauvre Bacoli... En écoutant cette étrange oraison funèbre, Tarchinini se disait qu'il aurait voulu connaître ce garçon que personne ne semblait avoir beaucoup apprécié.

— Vous avez raison, Teresa... Il faut vous trouver un brave garçon ayant un bon métier...

Du coup, la jeune fille se calma au point de fondre dans un sourire.

— Un homme nettement plus âgé que moi ne me déplairait pas... J'aurais confiance et, vous savez, signor Professeur, j'ai terriblement besoin d'avoir confiance...

Romeo recommença à déglutir difficilement. Cette Teresa finirait bien par lui tourner la tête... Il ferma les yeux pour tâcher de voir, sous ses paupières closes, la mama et les bambini, mais ni l'une ni les autres ne répondirent à l'appel et laissèrent le papa se débrouiller avec ses complexes. Le policier jugea qu'il était temps d'abandonner un thème de conversation fort imprudemment abordé.

— Alors, vous êtes de sortie aujourd'hui ?

— Seulement pour la matinée, des papiers à réclamer à la Préfecture. Il faut que je rentre. Sans moi, ils sont perdus là-haut.

Elle se leva.

— Merci pour l'invitation, signor Professeur.

— C'est moi qui vous remercie, Teresa.

Incorrigible, Romeo mit juste un peu trop de tendresse dans sa réponse et ne pouvait détacher le regard de la silhouette qui s'éloignait. Soudain, il se rendit compte qu'elle avait oublié un paquet de pâtisserie. Il se hâta de la rejoindre.

— Teresa ! Vous oubliez vos gâteaux !

— Oh ! merci... Doña Clelia eût été désespérée...

En tendant le paquet, Tarchinini remarqua l'inscription et lança en souriant :

— Milano !... Vous n'êtes quand même pas allée chercher votre pâtisserie si loin ?

Elle eut un très joli rire de gorge.

— C'est le nom du meilleur pâtissier de Bergame.

*

* *

Dans la via Borfuro, le Véronais avançait, ayant perdu son entrain de l'heure précédente. Cette petite Teresa lui faisait lourdement sentir son âge et, vieil amoureux, il en souffrait. Non pas qu'il songeât à tromper la mama, mais il aimait à se persuader que s'il voulait... Cette petite Teresa... Il ne semblait pas qu'il lui déplût... Ah s'il avait eu seulement quinze ans de moins...

Plongé dans ses réflexions amères et ses regrets, Tarchinini arriva à San Alessandro in Colonna. Au moment d'entrer sous le porche il pensa que si des policiers en civil le suivaient, ils devaient juger qu'il était d'une piété fervente. Il sourit et, du même moment, chassa les nuages gris assombrissant son humeur.

Manfredo Sabazia était déjà là et, pour le rejoindre, Romeo commença par se conduire en bon catholique : offrande dans le tronc sur lequel San Alessandro avançait un pied victorieux, genuflection devant l'autel, etc. Quand il fut à côté de son collègue, il se plongea dans une méditation, la figure dans ses mains. Lorsqu'il estima que cela suffisait pour édifier les plus sceptiques, il s'assit près de Manfredo qui, tout de suite, l'interrogea :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Aussi brièvement qu'il le put, Tarchinini lui apprit qu'il occupait, chez les Golfolina, une chambre qui avait sans doute eu pour hôte Ernesto Bacoli, sous le nom Alberto Fontega.

— Comment en êtes-vous arrivé à cette déduction

— Par comparaison des brins de laine que vous m'avez confiés et de ceux formant le tapis de ma chambre.

— Alors ? Que voulez-vous que je fasse ?

— Demandez au commissaire de la vieille ville de se présenter chez les Golfolina, avec la photo de Bacoli. Ainsi, nous en aurons la certitude et je pourrai en entretenir Luigi Cantoniera, le patron de *La Sirena malinconica*. Mais, surtout ne parlez pas de moi à votre collègue !

— N'ayez crainte... Pour tout le monde vous êtes et demeurez Amintore Rovereto.

— Merci. Nous tenons notre première piste, elle ne nous mènera peut-être nulle part mais ça vaut la peine d'essayer.

— Et puis, nous n'avons rien d'autre, hé ?

Après un déjeuner sommaire, Tarchinini reprit le chemin de la maison du viale delle Mura. Il y parvint vers 15 h et se heurta à doña Claudia, dans le couloir.

— Ah ! Signor Rovereto... Teresa m'a mise au courant, pour ma mère... Je ne sais comment m'excuser. J'ai envoyé mon fils commander une clé. J'espère que vous l'aurez demain. Avez-vous besoin de quelque chose ? Nous allons répéter et...

— Si j'osais, je vous demanderais bien une faveur ?

— Je vous en prie ?

— Assister à la répétition me plairait beaucoup.

— Vraiment ?

— Si je ne suis pas musicien, j'adore la musique.

— Je vais en parler à mon mari car c'est lui qui commande. Je vous ferai porter sa réponse. Comptez sur moi pour le convaincre.

Romeo n'était pas depuis cinq minutes dans sa chambre qu'on frappa discrètement à la porte. Il ouvrit et se trouva en présence de la triste Sofia.

— Signor Professeur, mon beau-père me charge de vous dire que vous pouvez venir. Nous commençons dans un instant.

— J'en suis très heureux, Signora...

Au moment où elle pivotait sur ses talons, il l'attrapa par les bras.

— Excusez-moi, Signora... Je pourrais être votre père et j'ai... je veux dire... enfin, je suis en âge d'avoir une fille du vôtre... C'est pourquoi, si ce n'est pas indiscret, je voudrais savoir pourquoi vous semblez si malheureuse ?

Elle balbutia :

— Mais... mais je... je ne suis pas... Vous vous trompez...

— Je ne crois pas et je n'aime pas voir les jeunes malheureux... Ai-je le droit de vous dire que vous ne devez guère compter plus de... vingt-cinq printemps ?

— Vingt-six.

— Comment peut-on être malheureuse – même quand on prétend ne pas l'être – lorsqu'on a vingt-six ans et qu'on vit à Bergame en exerçant l'un des plus beaux métiers du monde ?

— Je déteste la musique !

Et sur cette affirmation proférée d'une voix haineuse, elle disparut, laissant Romeo légèrement déconcerté.

Tarchinini dut s'avouer, après quelques minutes de réflexion, que, pour une fois, son charme n'avait pas agi. Il n'en fut guère affecté du fait que Sofia ne pouvait passer pour jolie et que, lui, Romeo, ne troublait, ordinairement, que les jolies femmes.

Le Véronais s'étant jeté une dernière goutte d'eau de Cologne sur les tempes et passé un doigt sur sa moustache, se risqua jusqu'à la pièce où les Golfolina s'apprétaient à répéter, ainsi qu'en témoignaient les accords qu'on entendait. Devant la porte, Teresa fit signe à Tarchinini de se hâter et elle le poussa gentiment dans le lieu saint de la demeure. Le mari de Giulietta se glissa discrètement jusqu'à la chaise que la bonne lui désignait les mains jointes, se prépara à écouter le *Concerto a cinque* en ut majeur, d'Albinoni.

Lorsque les instruments furent accordés, don Lazzaro tapa de son archet sur son pupitre pour réclamer le silence

— Attention ! Il faut attaquer avec vivacité... Je vous rappelle que vous devez créer l'atmosphère pour que le violon principal puisse être presque attendu... Vous me comprenez ? Beau-père, n'ayez pas peur d'appuyer un peu, hé ? Claudia ça ira... Marcello, mets un peu plus de flamme dans ton jeu, quant à toi, Sofia...

— Oh ! moi, naturellement, je joue mal !

— Sofia ! Tu ne joues pas mal mais tu ne sembles pas croire à ce que tu fais !

Marcello crut bon de préciser, ironique :

— On se demande où tu es.

Sa femme répliqua hargneusement :

— Pas là où tu voudrais : au diable !

Sévère, Claudia intervint :

— Mes enfants, nous avons un hôte, dois-je vous le rappeler ?

Le calme revint et la répétition commença. Pour autant qu'il pouvait en juger, le Véronais estima que quatre des membres du Quintette jouaient bien, sans génie peut-être mais avec un sérieux qui ne laissait guère transparaître l'effort. Seule Sofia ne suivait pas les autres. Il lui arrivait de cafouiller et Tarchinini se demandait gêné, comment elle osait se produire en public. Il en eut de la peine pour elle et pour les autres. L'allegro fut enlevé tant bien que mal, et à sa dernière note, don Lazzaro laissa percer sa satisfaction :

— C'est à peu près bon...

La seconde partie surprit un peu Tarchinini par ses ruptures de rythme mais il admira la science de don Lazzaro. Mais il y eut une faille sérieuse dans le presto que le mari de Giulietta attribua à Sofia. Le mouvement achevé, le signor Golfolina remarqua sans colère :

— Sofia, tu t'es rendu compte ?

— Oui, père.

— Alors, reprends seule le presto.

La jeune femme s'exécuta maladroitement mais apparemment de bonne grâce, toutefois ses lèvres serrées, ses narines pincées, disaient assez qu'elle bouillait intérieurement. Romeo s'intéressait au grand-père qui lui paraissait le plus inaccessible de la famille. Un bonhomme incolore dont il était vraiment difficile de deviner les sentiments. On avait l'impression qu'il exécutait ce qu'on lui demandait sans se mêler de juger les uns et les autres.

On attaqua la troisième partie – encore un allegro – quand un violent coup de sonnette se fit entendre, incongru. Don Lazzaro écrasa un juron contre ses dents et le Véronais comprit à quel point il avait été importun l'avant-veille. Le Quintette ne s'arrêta de jouer que lorsqu'on perçut le bruit de plusieurs personnes dans le couloir. Bientôt, la porte s'ouvrit et Teresa se montra, l'air excité. Sèchement, don Lazzaro s'enquit :

— Eh bien ! Teresa ?

— La police !

— La police ?

Le signor Golfolina avait l'air ahuri devant cette once. Il regarda les siens qui, tous, semblaient aussi étonnés que lui... Claudia prit la parole :

— Que veut-elle ?

— Le commissaire désire vous parler.

— À moi ?

— À don Lazzaro.

Le maître de la maison réclama une précision :

— En particulier ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Alors, faites-le entrer ici.

Teresa sortit pour rentrer presque aussitôt en compagnie de deux hommes.

Celui qui paraissait commander était un personnage assez sinistre. Grand, maigre, le teint jaune, le poil noir, la lèvre amère, il donnait l'impression d'un hépatique qui en voudrait au monde entier de ne pas souffrir comme il souffrait. L'autre, un peu moins grand, était, en revanche, beaucoup plus large. Il avait l'aspect bovin de ceux qui n'ont jamais rien fait d'autre qu'obéir.

Le premier s'inclina légèrement et après avoir jeté un coup d'œil

circulaire sur l'assemblée, s'enquit :

— Le signor Golfolina ?

Don Lazzaro avança d'un pas.

— C'est moi.

— Je suis le commissaire Daniele Ceppo et voici mon adjoint, Alessandro Cavalese. Puis-je parler devant ces personnes ?

— Je vous en prie, signor Commissaire. Il s'agit de ma famille...

Don Lazzaro présenta les siens mais le commissaire montra Romeo.

— Et ce signore ?

— Un locataire.

— Déclaré ?

— Bien sûr, signor Commissaire.

Daniele Ceppo s'adressa à Tarchinini.

— Puis-je vous prier de me montrer vos papiers, Signore ?

Lé Véronais s'exécuta et le commissaire après avoir lu, les passa à son adjoint qui les consulta et les lui rendit. Ceppo les remit à son tour à Romeo :

— Je vous remercie, signor Professeur.

Puis, sortant une photographie de sa poche et la plaçant sous le nez de Claudia :

— Reconnaissez-vous ce garçon, Signora ?

— Ma qué ! c'est Alberto Fontega qui a filé sans payer sa note !

— Il était déclaré, ce locataire, Signora ?

— Naturellement ! Nous connaissons la loi, signor Commissaire.

— Et c'est heureux pour vous, Signora, car cet Alberto Fontega, s'appelait en réalité Ernesto Bacoli.

— Il nous avait menti !

— Eh ! oui, Signora... A-t-il laissé ses affaires ?

— Un de ses amis est venu les chercher deux jours après son départ, en réglant ce qu'il nous devait, d'ailleurs.

— Pourriez-vous me décrire cet obligeant camarade de Bacoli ?

— De taille moyenne, imberbe, l'œil rieur... très volubile, je ne pense pas qu'il fût de chez nous... plutôt un Méridional.

— Je vois.

— Puis-je vous demander ce qui motive votre visite, signor Commissaire ?

— Parce que la police recherchait Ernesto Bacoli. Recevait-il des visites ?

— Jamais.

— Savez-vous s'il fréquentait certaines gens ?

— Ma foi... Il traînait dans notre vieux Bergame pour dessiner, peindre...

Teresa intervint.

— Un bon à rien ! Un fainéant ! Il a essayé de me courtiser en espérant que j'avais des économies !

Le commissaire regarda curieusement la jeune fille et Claudia révéla son identité au policier.

— Notre servante, Teresa Tindari... Elle est à notre service depuis trois ans déjà.

À son tour, don Lazzaro reprit la parole.

— Est-il indiscret de vous demander ce qu'a fait ce Bacoli, signor Commissaire ?

— Lui ? Rien.

— Ah ?

— Seulement quelqu'un lui a fait quelque chose... Nous avons découvert le corps d'Ernesto Bacoli, sur la route de San Pellegrino.

Claudia s'exclama :

— Pauvre garçon ! Il est mort ?

— Il est mort.

Ce fut Teresa qui posa la question que Tarchinini attendait.

— Un accident ?

— Non. Un meurtre.

À la surprise générale, Sofia éclata en sanglots. Le commissaire la contempla avec curiosité. Don Marcello expliqua :

— Ma femme est extrêmement sensible... De plus, nous travaillons beaucoup ces temps-ci... Elle est à bout de nerfs.

— Je vois... Signore, Signori, il ne me reste qu'à vous remercier.

Les policiers s'en furent, raccompagnés par Teresa. Les autres restèrent à se regarder, gênés, et Claudia traduisit le sentiment général, en soupirant :

— Qui aurait pu penser que ce pauvre garçon finirait comme ça ?

Sofia, au bord de la crise de nerfs, hurla :

— Oh ! taisez-vous ! Taisez-vous !

Marcello bondit :

— C'est à ma mère que tu parles, Sofia ! Je te prie de la respecter !

— Commence donc par respecter ta femme, toi !

Secouée de sanglots rauques, elle se précipita hors de la pièce. Tarchinini fort ennuyé ne savait de quelle façon prendre congé. Il dit, en souriant :

— J'ai l'impression, après tous ces événements, que l'atmosphère n'est plus à la musique ?

Don Lazzaro grommela :

— Évidemment... et cependant, nous partons demain pour Varese où nous avons un concert le soir.

Il se tourna vers son fils :

— Marcello, il faut absolument que tu persuades ta femme de

répéter encore... Elle n'est pas au point et sa nervosité risque de nous jouer un mauvais tour.

Le jeune Golfolina, les mâchoires serrées, répliqua :

— Elle répétera, de gré ou de force !

Consciente de ce que cette remarque avait d'inconvenant, doña Claudia protesta :

— Allons, Marcello, ne te fais pas plus méchant que tu n'es !... Signor Professeur, vous voyez que contrairement à l'adage, la musique n'adoucît pas toujours les mœurs. Veuillez nous excuser pour le spectacle que nous vous avons donné, mais les jeunes femmes d'aujourd'hui sont souvent difficiles à comprendre.

Romeo s'inclina :

— À mon âge, Signora, on ne se formalise plus de rien.

— Vous êtes trop bon, Signore.

Au moment de rentrer dans sa chambre, le Véronais croisa la bonne. Il la prit par la main et l'emmena chez lui. La porte refermée, il s'enquit :

— Qu'est-ce que cela signifie, Teresa ?

— Quoi donc ?

— Cette visite des policiers ?

— Mais, signor Professeur, vous l'avez entendu comme moi ? Ce voyou s'était réfugié chez nous sous un faux non. Ah ! si on m'avait écoutée,

— Qu'auriez-vous dit ?

— Ce que j'ai dit, Signore ! Que ce garçon ne me plaisait pas et moi, vous savez, je me trompe rarement..., tout était louche chez ce type-là... Sa manière de raser les murs en marchant, tenez ! On ne savait jamais où il était et en ouvrant une porte on le trouvait souvent derrière...

— Que cherchait-il donc ?

— Allez deviner ! Quoique j'aie mon idée là-dessus.

— Ça m'intéresserait de la connaître.

— Eh bien ! on ne m'ôtera pas de l'esprit que cet Alberto ou Ernesto essayait de surprendre des secrets de famille pour faire chanter don Lazzaro.

— Pourtant, Teresa, les Golfolina me paraissent des gens sans mystère ?

— Bien sûr mais... dans une famille... les gens se conduisent pas toujours comme ils le devraient, hé ? Alors, si on surprend les secrets de celui-ci ou de celui-là... on peut essayer de les faire chanter, vous ne croyez pas ?

— Et vous pensez que ce Bacoli... ?

— Notez que je suis sûre de rien mais, franchement, ça ne m'étonnerait pas... Tenez, signor Professeur, qu'on aille répéter que

doña Clelia est un peu folle... dans un petit pays comme notre vieille ville, ça produirait un mauvais effet... Alors, on peut espérer toucher quelques lires pour se taire... non ?

— Si... mais parler de revenus avec des secrets de cette importance, hé ?

— Ne m'obligez pas à dire ce que je ne veux pas dire, ce que je n'ai pas le droit de dire...

— Oh ! Oh ! voilà qui m'intrigue curieusement...

Teresa se mit à rire.

— Seriez-vous curieux, signor Professeur ?

— Je n'aime pas voir une jeune femme pleurer.

— Ah ?... C'est pour Sofia que... hé ?

— Elle avait l'air effondrée.

— C'est que... je crois... tout ceci entre nous, hé ?

— Bien sûr.

— Et puis ce n'est qu'une impression mais... elle se serait senti du goût pour cet Alberto que je n'en serais pas tellement surprise...

— Elle ne s'entend donc pas avec son mari ?

— Pas comme elle devrait en tout cas... Qu'est-ce que vous voulez, don Marcello, c'est un homme, lui ! Et, elle, elle est toujours à se taire, à gémir, à faire la tête, quoi... Alors, forcément, ça ne tourne pas toujours rond dans le ménage...

— Et elle aurait cherché une compensation ailleurs ?

— Possible...

— J'en suis chagrin... Je me figurais que les Golfolina formaient une famille bien unie ?

— Vous pensez que ça existe les familles bien unies ?

Tarchinini fut sur le point de répondre : la mienne ! Mais, il se retint à temps et soupira hypocritement :

— J'ai moins de regret de n'en avoir pas fondée... Merci, Teresa.

— À votre service, signor Professeur.

Elle s'apprêtait à quitter la chambre lorsqu'elle suspendit sa marche pour confier à Romeo :

— Ce que je ne comprends pas c'est comment les policiers ont eu l'idée de venir chercher ce Bacoli chez nous ?

— Ils sont malins !

— Tout de même... c'est bizarre.

Elle sortit sur cette réflexion à laquelle le Véronais eût pu répondre, mais ce n'était vraiment pas le moment.

Un peu chamboulé par ces émotions diverses : musique, intervention du commissaire, crise de Sofia, hargne manifestée par Marcello à l'égard de son épouse, confidences de Teresa, Romeo décida de s'offrir une bonne sieste qui lui éclaircirait l'entendement et le rendrait au réveil, apte à juger plus sainement la situation. C'est du

moins ce dont il se plaisait à croire pour justifier à ses propres yeux une paresse qui lui était chère.

*

* *

Lorsqu'il se réveilla, Romeo se sentit, selon ses prévisions, tout à fait dispos. Mais, s'il avait compté sur sa sieste pour avoir une intuition géniale à propos du problème le préoccupant, il dut déchanter et s'avouer que la découverte du gîte et de la fausse identité de Bacoli ne lui apportait absolument rien, sinon la possibilité de s'entretenir plus logiquement du disparu avec le patron de *La Sirena malinconica*. Et, à tout prendre, c'était peut-être bien un avantage certain,

Tarchinini achevait de remettre de l'ordre dans sa toilette après s'être longuement baigné le visage et lavé les mains lorsqu'il remarqua qu'une certaine agitation avait lieu dans la maison, agitation qui devait durer depuis un certain temps mais à laquelle il n'avait pas encore prêté attention. Il entrouvrit sa porte juste comme Teresa passait.

— Ma qué ! mignonne, qu'est-ce qui t'arrive, hé ?

De mauvaise humeur, la servante haussa rageusement les épaules.

— C'est toujours comme ça, chaque fois que la famille part pour un concert ! Chacun cherche ses affaires et m'appelle au secours ! Je n'ai jamais vu des gens aussi désordonnés ! Il n'y a que doña Claudia qui parvient à boucler sa valise toute seule. Et puis les instruments à nettoyer et à mettre dans leurs étuis, bien douillettement enveloppés pour éviter ou amortir des chocs possibles. Sainte Madone, si je n'étais pas là, il faudrait bien qu'ils se débrouillent seuls, non ?

— Mais, vous êtes là, Teresa.

— Eh oui ! je suis là...

Elle s'éloigna de cette démarche ondulante qui troublait si profondément le Véronais.

Romeo gagna à petits pas la piazza Vecchia pour aller rendre visite à son ami Luigi Cantoniera et lui demander son opinion sur les dernières découvertes faites dans la demeure du viale delle Mura. Au moment où le mari de Giulietta arrivait à la porte du café, celle-ci s'ouvrit devant le Commissaire Daniele Ceppo suivi de son acolyte. À la vue de Tarchinini le policier s'arrêta pile.

— Ma qué ! c'est le professeur Rovereto ? Vous vous rendez dans ce café ?

— Tout juste. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient, signor Commissaire ?

— À Bergame, signor Professeur, on vit en liberté, mais j'ai le

droit de m'étonner qu'un homme de votre qualité fréquente un établissement de cette sorte, hé ?

— Luigi Cantoniera est un bon compagnon et...

L'autre le coupa, sèchement.

— Je sais, je sais... Il paraît que vous êtes un habitué de la maison depuis votre arrivée parmi nous.

Romeo commençait à s'énervier.

— Je pense avoir la faculté de fréquenter qui il me plaît !

— Sans aucun doute... seulement...

— Seulement ?

— Seulement, signor Professeur, je serais curieux de comprendre pour quelles raisons vous vous déclarez célibataire chez les Golfolina et qu'ici vous entretenez votre ami Cantoniera de votre femme et de vos nombreux enfants ?

Pris de court, le Véronais ne sut que répondre sur l'instant et son interlocuteur en profita pour ajouter perfidement :

— Je me doute que lorsqu'on est loin de son foyer, on préfère passer pour célibataire, hé ?

— Je vous affirme, signor Commissaire...

— Le démon de midi, hé ? Permettez-moi un conseil, signor Professeur : les gens de l'Université sont, parfois, des proies bien tentantes par suite de leur naïveté... alors, méfiez-vous, hé ?

Et sans attendre la réaction de Tarchinini, le commissaire partit en compagnie de son adjoint.

Furieux contre son collègue et contre lui-même, Romeo pénétra dans le café où, tout de suite, Luigi l'interpella :

— Il vous a embêté, vous aussi ? Je l'ai vu, à travers la vitre... Je me demande quelle mouche a piqué don Daniele.

— Il enquête.

— À propos de ce pauvre Bacoli ? Qu'est-ce qui est arrivé au juste ?

Oubliant de préciser que c'était grâce à lui qu'avaient été découverts et le refuge de Bacoli et sa double identité, le Véronais raconta la scène dont il avait été le témoin chez les Golfolina et conclut :

— C'est tout juste si ce commissaire ne me prend pas pour le complice de ce Bacoli... et qui sait ? Peut-être pour son assassin ?

Luigi haussa ses larges épaules.

Quels rapports pourrait-il y avoir entre ce pauvre bohème de Bacoli et un professeur d'Université ?

Il soupira, dégoûté :

— Par moment, ces gens intelligents, je me demande où ils vont chercher leurs idées !

— Parlez-moi de ce Bacoli.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous en dise ? Je le connaissais comme un client, pas plus, et un client qui ne payait pas toujours ce qu'il devait... misère ! Et puis, entre nous, qu'est que ça peut bien vous faire ?

— Depuis que je sais habiter là où vivait ce garçon mystérieux, qui a trouvé une mort si affreuse... il s'est établi, entre lui et moi... comme une sorte de lien de parenté... J'aimerais apprendre qui il était, d'où il venait... pourquoi on l'a tué...

Avant de répondre, Luigi remplit deux verres et en poussa un vers Romeo.

— Ne vous laissez pas emporter par votre imagination, signor Professeur... Ce Bacoli était sympathique, je ne dis pas le contraire mais, un bon à rien... un traîne-savate. D'où il arrivait ? Personne n'est au courant et ça n'intéresse personne... Vraisemblablement de quelque ville où il s'était rendu indésirable... Il appartenait à cette espèce d'hommes qui se sentent mal dans leur propre peau et qui se figurent toujours qu'en changeant de climat, ils iront mieux. Mais, ce n'est pas vrai parce qu'ils portent leur malheur avec eux... Vous voulez mon opinion ? Un fainéant, et des fainéants on peut tout attendre, même le pire.

— En règle générale, les fainéants ne font du mal qu'à eux-mêmes et pourtant, ce Bacoli, on l'a tué ?

— Allez deviner à quoi il s'était mêlé pour gagner les quelques sous dont il avait besoin pour vivre. Un bon conseil, signor Professeur, si vous me le permettez ! Ne pensez plus à tout ça. Il n'y a que des embêtements à récolter. Rien d'autre. C'est Luigi Cantoniera qui vous l'affirme.

— Vous avez sans doute raison mais, nous autres, déchiffreurs d'inscriptions, habitués à reconstituer le temps révolu à l'aide de fragments de pierre, nous sommes têtus et nous n'aimons pas abandonner la lutte que nous menons sans cesse contre l'oubli. Cela me passionnerait de découvrir qui était, au juste, le vrai Bacoli.

— Et ça vous amènerait à quoi ?

— À rien.

— Alors, pourquoi risquer des pépins ?

— Des pépins ?

Luigi baissa la voix :

— Vous semblez oublier qu'il a été assassiné, le pauvre, hé ?

— C'est juste...

Tarchinini feignit une émotion qui pouvait passer pour de la peur, avant d'ajouter :

— C'est stupide mais... comment dire ? Parce que je lui ai succédé chez les Golfolina, je me sens un peu tenu, non pas de le venger, je laisse ce soin à la police, mais de ne pas l'abandonner... Il avait peut-

être une famille, ce garçon ?

— Vous agirez comme vous voudrez, signor Professeur, en tout cas, je vous aurai prévenu.

Ils burent en silence et Romeo reprit :

— Ce qui m'intrigue le plus, c'est ce type qui est venu chercher les affaires de Bacoli...

— Peut-être un copain ?

— Peut-être... Seulement, de quelle façon ce copain savait-il que Bacoli était mort ?

— Vous m'en demandez trop ! Je vais vous avouer une bonne chose, signor Professeur : dans mon métier, vaut mieux ne pas se mêler des histoires des autres, sinon on perd vite sa clientèle. Une fois pour toutes, j'ai décidé – quand j'ai ouvert ce café – que je ne saurais jamais rien de rien.

— Vous pouvez quand même me confier si Bacoli rencontrait des amis, chez vous ?

— Et ça vous avancera à quoi ?

— J'irai les trouver pour tâcher de savoir si Bacoli leur avait parlé de sa famille, de son pays... S'il a encore sa mère, je lui écrirai.

Cantoniera secoua la tête.

— Vous avez parfois de drôles d'idées, vous autres, les professeurs ! Un type que vous n'avez jamais vu, dont vous n'aviez jamais entendu parler, et voilà que vous vous intéressez à lui comme s'il était votre propre frère ! Avouez que c'est bizarre, non ?

— Pas pour des gens accoutumés à vivre bien plus dans le passé que dans le présent.

— Eh bien ! signor Professeur, je suis au regret de vous dire qu'à chaque fois où il est venu ici, votre Bacoli était seul et même que je ne l'ai jamais vu adresser la parole à quelqu'un d'autre qu'à moi. Satisfait ?

— Pas tellement.

— Je regrette. Et maintenant, si nous parlions d'autre chose ?

*

* *

Tarchinini ne rentra chez les Golfolina que vers les 10 h du soir. Sachant que la famille s'apprêtait à partir en voyage, il s'efforçait de faire le moins de bruit possible. Il tournait la poignée de la porte pour entrer dans sa chambre lorsqu'il suspendit son geste, intrigué par le son étouffé venant jusqu'à lui. Il mit un certain temps à admettre qu'il s'agissait de sanglots et que, pas loin de lui, quelqu'un pleurait sans la moindre retenue. Romeo était de cœur tendre et détestait être le témoin des chagrins des autres, il les partageait trop vite. Sur la pointe

des pieds, il se dirigea vers le salon d'où lui semblait provenir le triste écho. Il hésita, se demandant s'il frapperait ou non, se décida pour la négative et poussa la porte avec précaution.

Assise à l'extrémité du divan sous la faible lumière d'une lampe dont la clarté était amortie par un énorme abat-jour, Sofia Golfolina pleurait toutes les larmes de son corps. Bouleversé, le Véronais s'approcha et, très gentiment, dit :

— Signora...

La jeune femme releva vivement la tête et faillit crier, mais le mari de Giulietta l'apaisa d'un geste.

— Chère doña Sofia... on n'a pas le droit d'être malheureuse quand on a votre âge...

— Si vous saviez...

— Ma qué ! je sais !

Elle le contempla avec des yeux ronds et bégaya :

— Vous... vous savez ?

Romeo profita de cet intermède pour prendre place auprès de la bru de doña Claudia.

— Ce n'est pas bien difficile à deviner, allez !

— Ah !

— On est marié depuis pas très longtemps... On s'est disputé avec son mari... Alors, on se figure qu'il ne vous aime plus... On se dit qu'on s'est trompé... Que notre vie est irrémédiablement gâchée... Bah ! tous les jeunes ménages traversent ce genre de crise.

Elle le regarda froidement et précisa :

— Vous n'avez rien compris, signor Professeur.

— Vraiment ?

Légèrement vexé, Romeo se figeait tandis que la petite ajoutait :

— Il y a déjà pas mal de temps que Marcello ne m'aime plus.

— Vous vous l'imaginez...

— Je m'imagine peut-être qu'il est l'amant de Teresa ?

Tarchinini resta sans voix. Furieux en même temps que dépit. Ainsi, cette Teresa qui lui faisait les yeux doux... Se moquerait-on de lui, par hasard ? Il tenta de se rassurer.

— Êtes-vous certaine, doña Sofia de ce...

— Ma qué ! tout le monde est au courant ici et trouve, d'ailleurs cela très normal !

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Vous n'avez donc pas compris que je suis une intruse ? Que personne ne peut me supporter ? Qu'on n'a pas confiance en moi ?

— Pas confiance en vous ?

Elle se remit à fondre en larmes et, spontanément, le Véronais passa son bras autour des épaules de la jeune femme, l'attirant contre lui, en un geste paternel. Ce désespoir le remuait et déjà, il sentait ses

yeux picoter. Il caressa la joue encore jeune, murmurant des paroles de consolation

— Mon petit, il ne faut pas vous mettre dans des états pareils... Je suis là... près de vous... je vous aiderai...

Il disait n'importe quoi et Sofia, levant vers lui son visage ravagé, hoquetait :

— Personne ne m'aime car, tous, ils ont peur de moi...

Alors sans penser à mal et seulement pour montrer à cette désespérée qu'elle n'était pas abandonnée, il l'embrassa tendrement. Elle ne réagit pas et, persuadé de commettre une bonne action, Romeo récidiva. Sans doute aurait-il persévéré dans son entreprise de sauvetage si une voix glacée n'avait demandé – en même temps que le lustre central s'éclairait :

— Signor Professeur, je n'aurais jamais cru que les travaux d'archéologie conduisaient à de pareilles initiatives !

Sévère, doña Claudia en robe de chambre violette, se tenait sur le seuil et foudroyait le couple du regard.

CHAPITRE V

Tarchinini connut là une des minutes les plus pénibles de son existence. Il repoussa vivement Sofia et se leva :

— Écoutez, Signora... Je vais vous expliquer...

Doña Claudia ricana et, méprisante :

— Croyez-vous que j'aie besoin d'explications ? Quant à toi, Sofia, tu devrais avoir honte de te conduire de pareille façon !

Du coup, la jeune femme oublia son chagrin pour se révolter :

— Ma qué ! parce que ce vieux signore essaie de me consoler, je me conduis comme une rien du tout, hé ?

Romeo tiqua sur le « vieux signore » et trouva cette Sofia beaucoup moins sympathique qu'il ne l'avait jugée tout d'abord. Sans se préoccuper de l'amour-propre meurtri du Véronais, l'épouse de Marcello, hors d'elle criait :

— Que mon mari couche avec la bonne, vous trouvez ça normal, hé ?

Doña Claudia remarqua froidement :

— Je t'ai toujours considérée comme vulgaire, ma pauvre fille, et je constate, hélas ! que le temps n'arrange rien.

— Teresa ne l'est pas vulgaire ?

— Elle vaut cent fois mieux que toi ! Au moins, elle travaille, elle !

— Parlons-en de son travail !

— Tu ne sais pas ce que tu dis !

— Vous voudriez bien que je m'en aille, hé ? Ou peut-être que je me tue pour que Marcello puisse épouser cette chère Teresa, bienfaitrice de la famille Golfolina ?

L'attitude de doña Claudia changea brusquement. Le visage dur, elle s'avança :

— Tu vas te taire, oui ou non ?

— Non !

— Cette scène en présence d'un étranger ! Tu n'as aucune pudeur !

— Et si je lui racontais tout à cet étranger, hein ? Qu'est-ce que vous feriez ?

— Tes histoires d'alcôve ne l'intéressent pas !

Attirés par le bruit, don Lazzaro et don Marcello se montrèrent vêtus de robes de chambre criarde. Le maître de maison, l'air mauvais, s'enquit :

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

Les joues enflammées de colère, doña Claudia montra Romeo et Sofia.

— J'ai trouvé notre belle-fille dans les bras du professeur !

Marcello bondit :

— Quoi ?

Sofia ricana :

— Inutile de jouer les Othello, Marcello, tu ne convaincras personne ! S'il s'était agi de Teresa, on croirait à ta jalousie... mais moi !

— Va te coucher, petite garce ! Quant à vous, Signore...

Tarchinini commençait à en avoir assez.

— Ça suffit !

Le ton était tel que tous se turent.

— Vos histoires intimes ne me regardent pas, mettez-le vous bien dans l'esprit. Si je suis entré dans ce salon, c'est qu'en arrivant, j'ai entendu pleurer. Voyant doña Sofia en larmes, j'ai fait ce que n'importe qui, à ma place, aurait fait : j'ai tenté de la consoler.

Doña Claudia ricana :

— En l'embrassant !

— Parfaitement ! En l'embrassant de façon toute paternelle !

Marcello répliqua, moqueur :

— En admettant que vous disiez vrai, Signore, je vous serais obligé d'aller assouvir votre instinct paternel ailleurs qu'auprès de ma femme !

Le Véronais toisa le jeune Golfolina.

— Dois-je comprendre que vous vous permettez de me mettre à la porte, Signore ?

Sofia hurla :

— S'il s'en va, je pars avec lui, au moins jusqu'au commissariat de police !

À son tour, don Lazzaro intervint.

— J'ai l'impression qu'on profère beaucoup de sottises, ici. Je ne puis, pour ma part, croire que le signor Rovereto se soit mal conduit. Il appartient à une classe de la société où l'on n'a pas pour habitude de trahir son hôte. Il y a donc forcément un malentendu que, je l'espère, la nuit dissipera. Marcello, ramène ta femme dans votre chambre... Obéis, Sofia. Tu es assez intelligente pour ne pas m'obliger à changer d'attitude. Retournons nous coucher, Claudia. Bonsoir, signor Professeur.

Romeo, qui l'observait, eut l'impression que Sofia allait regimber mais, sous le regard glacé de son beau-père, ses épaules s'affaissèrent. Elle se leva et sans un mot, sortit de la pièce, suivie de son mari. Don Lazzaro s'inclina légèrement devant Tarchinini :

— Je suis navré, signor Professeur, que vous ayez été mêlé à ces stupides querelles de famille. Notre chère Sofia est d'une jalousie malade et... un peu déséquilibrée, malheureusement. Plusieurs fois déjà, elle a voulu se suicider en invoquant des motifs imaginaires. C'est une mythomane caractérisée mais, nous l'aimons bien et c'est pourquoi nous n'avons pas encore fait intervenir la médecine... Peut-être faudra-t-il nous y résigner. Encore mille pardons, signor Professeur. Tu viens, Claudia ?

Doña Claudia salua Romeo d'un sourire confus et partit avec son mari.

Le silence qui, après ce hourvari, régnait dans le salon, paraissait insolite. Un peu désemparé, le Véronais se demandait ce que tout cela signifiait. Il ne croyait pas que Sofia fût une déséquilibrée, même si elle avait les nerfs malades. Il estimait qu'elle disait sûrement la vérité en ce qui concernait les rapports de son mari et de Teresa car, à la place de Marcello, il eût préféré la resplendissante Teresa à la pâle et plaintive Sofia. Romeo se rangeait dans le camp de l'épouse bafouée, peut-être par souci de justice, mais plus sûrement par un réflexe de jalousie. Sans se l'avouer, il était dépité que cette Teresa, qu'il s'imaginait avoir troublée, se soit moqué de lui.

Sofia, dans sa colère, avait dit que les Golfolina avaient peur de leur bonne. Le mari de Giulietta retournait cette phrase dans tous les sens sans parvenir à une explication plausible. Fatigué, le Véronais décida d'abandonner ces problèmes apparemment insolubles et d'aller, à son tour, se coucher.

Tout était calme dans la maison Golfolina. Le calme après la tempête, pensa, sans originalité, le pseudo-professeur. Au moment où il refermait derrière lui la porte de sa chambre, une question s'imposa à lui :

— Pour quelles raisons Teresa ne s'était-elle pas montrée ?

Le grand-père et la grand-mère avaient un âge qui les détachait de ces querelles inutiles, mais Teresa ? Pourquoi, en entendant le remue-ménage ayant le salon pour cadre, n'était-elle pas descendue voir ce qu'il se passait ? Encore une question qui, pour l'heure, demeurerait sans réponse.

Tarchinini donna la lumière et étouffa presque aussitôt un juron en voyant la vieille Clelia qui dormait dans l'unique fauteuil de la pièce. Cela devenait insupportable à la fin ! Il tapota l'épaule de la grand-mère qui sursauta avant d'ouvrir les yeux.

— Voyons doña Clelia, ce n'est pas raisonnable... pourquoi n'êtes-vous pas dans votre lit ?

— Tu étais avec elle, n'est-ce pas, Serafino ?

— Pardon ?

— Tu avais rendez-vous avec Sofia ?

— Quelle idée !

— Je sais qu'elle tente de te prendre à moi. Mais, c'est moi que tu aimes, dis, Serafino ? C'est moi que tu emmèneras à Mantoue ?

Excédé, Romeo se demanda s'il devait une fois encore amener la maison pour qu'on le débarrasse de cette folle.

— Doña Clelia, soyez raisonnable... allez vous coucher.

— Je t'ai attendu... Je voulais savoir si elle réussirait à te retenir... Si elle ne te laisse pas tranquille, je la tuerai ! Tu entends, Serafino ? Je la tuerai !

On parlait beaucoup trop de la mort dans cette nuit qui, pour les autres, devait être une nuit calme et lumineuse. Passant son bras sous celui de la vieille, Tarchinini l'obligea à se lever.

— Vous ne devez pas dire des choses aussi horribles, doña Clelia... Vous faites de la peine à tout le monde.

— Le monde ne m'intéresse pas, Serafino, il n'y a que toi qui m'intéresses... Promets-moi que nous partirons bientôt ! Je suis si fatiguée d'attendre...

Tout en raccompagnant la grand-mère jusqu'au couloir, le Véronais s'efforçait de la calmer.

— Encore un peu de patience, doña Clelia... un tout petit peu et nous nous en irons...

Elle lui adressa un sourire qui la rajeunissait merveilleusement.

— J'ai confiance, Serafino. J'ai toujours eu confiance.

Lorsque le mari de Giulietta se retrouva enfin seul, il poussa un soupir de soulagement. Les membres de la famille Golfolina allaient-ils

se décider à lui ficher la paix ?

*

* *

Bien qu'il se trouvât dans la nef de San Bernardino où – selon la technique habituelle, – Tarchinini lui avait donné rendez-vous, le commissaire Sabazia ne pouvait s'empêcher de rire en écoutant le récit que lui faisait son collègue de ses tribulations avec, la famille Golfolina.

— Mon cher Tarchinini, j'ai le sentiment que vous n'êtes pas plongé dans une histoire de trafic de drogue mais bien en plein dans une histoire d'amour composée de plusieurs chapitres !

— Cela complique ma tâche... Maintenant, on va me regarder de travers, et puis cette vieille dingue, dont je ne puis me décramponner ! C'est encore heureux qu'elle ne sorte pas, elle serait capable de me coller aux chaussures toute la journée !

— Bah ! le fait que vous ayez été intégré, contre votre volonté, dans la famille Golfolina, empêchera peut-être les autres de s'intéresser trop à vous ?

— Les autres ?

— Ceux qui ont assassiné Velano et Bacoli.

Romeo n'aimait pas qu'on lui rappelât cette réalité assez effrayante.

— J'avoue que ce Bacoli, personne ne sait quoi que ce soit sur lui et surtout – ce qui me paraît le plus étonnant – personne ne semble s'être soucié d'apprendre d'où il venait, qui il était. Ni les Golfolina, ni Luigi Cantoniera ne sont capables de me fournir le moindre détail intéressant sur ce jeune mort. Le patron du café ne cache même pas qu'il ne tient pas à en parler depuis qu'il a appris le meurtre de son client. À propos, dans les poches du mort, avez-vous trouvé une clé ?

— Une clé ?

— Celle de sa chambre. Il paraît qu'il l'a emportée en déménageant à la cloche de bois.

— C'est moi qui ai fouillé les poches de Bacoli. Je puis vous assurer qu'il n'y avait pas de clé.

— Alors, à qui l'a-t-il donnée ?

*

* *

Après avoir quitté Sabazia, Tarchinini se réfugia dans un café où il entreprit d'écrire à Giulietta qui était capable de se croire déjà veuve. Il commença à rédiger son épître sans entrain et puis, peu à peu, il

oublia Bergame et ce qu'il était venu y faire pour se retrouver à Vérone. Chaque phrase en suscitait une autre qui l'enfonçait plus profondément dans le passé. Le rire de Giulietta résonnait à ses oreilles. De même, les cris des bambini. Par sa seule imagination, Romeo vivait parmi les siens et les clients du café se poussaient du coude pour se montrer ce gros petit homme sautillant sur sa banquette, parlant tout seul et riant à l'on ne savait quoi. Ce ne fut que lorsqu'il eut signé : *Ton éternel amant qui te baise les pieds et souhaite mourir dans tes bras*, que le Véronais revint à la réalité. Il promena sur le décor l'entourant un regard baigné de larmes d'attendrissement, et remarqua les sourires furtifs, les nez se baissant trop vite. Il en déduisit que, pour des raisons inconnues, on se moquait de lui. Il s'en fut de méchante humeur.

Pour se remonter le moral, Romeo décida de s'offrir un bon repas au restaurant *Manarini* dans le viale Vittorio Emanuele où il passa deux heures magnifiques, dégustant les spécialités de la maison : des hors-d'œuvre d'une grande richesse, des tortellini alla « Manarini » et une « costoletta alla bergamasca », en buvant une bouteille de Bardolino del Garda.

En vue de faciliter une digestion qui demandait à être encouragée, il remonta vers la ville haute, à pied, en dépit de la chaleur. Arrivé sur la piazza Vecchia, n'ayant pas envie de rentrer chez les Golfolina, il décida de penser un peu à son enquête et d'interroger don Giovanni Fano, au cas où il eût rencontré Bacoli. À la vérité, il y avait peu de chance que cela se fût produit et, si le Véronais persista dans son intention, c'est qu'il songeait surtout à la fraîcheur reposante régnant à l'intérieur de S. Maria Maggiore.

Tarchinini atteignit le porche, lorsqu'une voix sèche le cloua sur place :

— Signor Professeur !

Il se retourna et vit justement celui qu'il se proposait de rencontrer – don Giovanni Fano – qui lui fonçait droit dessus à grandes enjambées, faisant voler le bas de sa soutane. Le digne homme semblait en colère.

— Signor Professeur, je priais justement le Ciel de me mettre sur votre chemin et le Ciel m'a entendu.

— Je désirais moi-même vous entretenir.

— Alors, suivez-moi !

Plus qu'une prière, il s'agissait nettement d'un ordre. Romeo emboîta le pas au curé, se demandant ce que cela signifiait.

À peine étaient-ils entrés dans la sacristie que don Giovanni se retourna vers Tarchinini et s'écria :

— Ah ! signor Professeur, je n'aurais jamais cru une chose pareille de vous !

— Je ne vois pas ce que...

— Comment ? Vous venez me trouver de la part du très honorable Benjamino Trinco, je vous conseille de vous rendre chez des gens que j'estime particulièrement pour leur piété sans défaut, et ils vous ont reçu, vous vous rendez compte ? Ils vous ont accepté pour hôte !

— Ma qué ! vous avez l'air de le regretter, Padre, hé ?

— Si je le regrette ? Dites plutôt que je ne m'en consolerais jamais !

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ?

Le prêtre se redressa et d'une voix grave :

— Il est arrivé, mon fils, que tout à l'heure, je me suis rendu chez les Golfolina pour les remercier et là j'ai appris, qu'ils étaient heureux – innocentes brebis ! – d'avoir sous leur toit un aussi excellent homme que ce professeur célibataire. Vous entendez ? CÉLIBATAIRE ! Alors qu'ici même, sous le regard de Dieu vous m'avez parlé de votre femme !

— Léger mensonge, mon Père.

— Léger mensonge ! Je suis en droit de me demander, signor Professeur, pourquoi ce mensonge ? Qui voulez- vous abuser et dans quel but ?

— Dans quel but ?

— Il y a des femmes jeunes chez les Golfolina...Aurais-je, en toute quiétude, introduit le loup dans la bergerie ?

Au grand scandale de don Giovanni, Romeo eut un petit rire heureux tant il était flatté d'être tenu pour séducteur dangereux.

— Et vous riez ?

— Je ris, Padre, parce que c'est amusant pour un père de famille nombreuse d'encourir de tels soupçons.

— Si votre cœur est pur, pourquoi avoir menti ?

— Ordre supérieur.

— Quoi ?

— Tout s'expliquera un jour, avant mon départ, mais pour l'instant, n'exigez pas de moi une explication que je n'ai pas le droit de vous donner !

— Ah ! c'est comme ça ?

— C'est comme ça.

Don Giovanni empoigna Tarchinini par le bras.

— Allez, hop ! venez vous confesser !

— Mais...

— Craindriez-vous que je ne puisse vous donner l'absolution ?

Et c'est ainsi que le commissaire Tarchinini qui pensait se reposer un moment dans la pénombre de S. Maria Maggiore, se retrouva, à genoux, dans le confessionnal où il dut jurer sur son salut éternel qu'il ne nourrissait point de mauvaises intentions à l'égard de la gent

féminine rangée sous l'autorité de don Lazzaro Golfolina.

*

* *

En sortant, un peu étourdi, de l'église où il s'était embrouillé dans le compte des *Ave* et des *Pater* qu'en guise de précaution, le padre lui avait ordonné de réciter pour se purifier l'âme et la préserver de toute tentation, le Véronais s'interrogeait sur ce qu'il lui arriverait encore dans cette mission, au départ secrète, et qui, finalement se révélait tout ce qu'on voulait, sauf secrète. Pour se remettre, il se rendit à son refuge habituel, *La Sirena malinconica*, où Luigi Cantoniera l'accueillit sans enthousiasme. Histoire de dérider le patron, Romeo lui raconta son aventure avec don Giovanni, mais en omettant de spécifier qu'il passait pour célibataire chez les Golfolina, et mettant simplement sur le compte d'une inquiétude mal fondée l'attitude du prêtre, craignant qu'un Napolitain vienne semer la zizanie chez ses paroissiens.

Luigi hochla la tête,

— Par moment, on penserait que don Giovanni n'a pas toute sa tête à lui. Parce qu'entre nous, hé ? Vous n'avez rien d'un séducteur !

Vexé, Romeo répliqua sèchement que ce n'était sans doute pas l'avis de tout le monde. Sans se soucier de la réaction de son client, Luigi continuait :

— Moi, je crois plutôt que vous seriez du genre à mettre votre nez dans les affaires qui ne vous regardent pas.

Tarchinini ne pouvait pas se fâcher sous peine de perdre un point d'appui précieux.

— Vous, vous m'en voulez d'avoir cherché à m'intéresser à Ernesto Bacoli, hé ?

— J'aime bien qu'on laisse les morts en paix, Signore.

— On dirait, par la Madone, que vous redoutez de me voir apprendre des choses que je ne dois pas savoir.

Cantoniera posa le verre qu'il était en train d'essuyer sur le comptoir et fixa le Véronais dans les yeux.

— Quelles choses, signor Professeur ?

— C'est justement ce que je me demande !

Il se passa quelques secondes, puis le patron soupira :

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je ne comprends pas davantage ce que vous insinuez !

— Bon, eh bien ! mettons que nous ayons proféré tous deux des sottises et buvons un coup pour l'oublier.

— Avec joie car j'ai bigrement soif. J'ai tellement récité d'*Ave* et de *Pater* que j'en ai la bouche toute sèche.

Ils trinquèrent, leur bonne humeur revenue. Luigi s'appuya au

comptoir.

— Voyez-vous, dans mon jeune temps, signor Professeur, moi aussi, j'ai eu des petits ennuis avec la police. Je sais ce que c'est que d'avoir peur des carabiniers... Alors, quand j'en vois un qui regarde sans cesse autour de lui, qui a toujours l'air de vouloir être ailleurs, il me fait de la peine... parce que je pense à ce que j'ai été pendant quelques années avant de rencontrer ma défunte... J'ai pitié, signor Professeur, et je me sens porté à le défendre...

Le Véronais remarqua doucement :

— Ce n'est pas la police qui a tué Bacoli...

— Non, sans doute et, dans un sens, c'est plus grave... Les carabiniers, ils vous traquent, ils vous arrêtent... les autres sont obligés de tuer...

— Vous avez l'air de les craindre ?

— Pas spécialement ceux qui ont tué Bacoli, puisque je ne les connais pas mais... autrefois, j'ai eu affaire à des bandes de ce genre... Croyez-moi, signor Professeur, quand on a la chance de ne pas être mêlé à tout ça, il vaut mieux s'en tenir éloigné le plus possible...

Il but un verre de vin.

— C'est curieux... Ce garçon, du premier moment j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond pour lui. Mais, j'aurais plutôt pensé qu'il redoutait la police. Au fond, on est toujours seul avec ses misères...

— Et la justice ?

— Oh ! La justice...

Son ton indiquait qu'il n'y ajoutait pas foi.

— Ça ne vous indigné pas que ce Bacoli ait été tué et que son meurtrier puisse s'en tirer ?

Il rit paisiblement.

— Ah ! signor Professeur, vous avez bien des idées d'universitaire... La justice ! ma qué ! qu'est-ce qui vous prouve qu'il ne l'a pas méritée, sa mort, Ernesto ?

— Comment cela ?

— Il a peut-être fait quelque chose de mal ? Quelque chose qu'on ne pouvait pas lui pardonner ? Ces gens, ils ont leurs lois. Elles ne sont pas les mêmes que les nôtres mais elles existent... Laissez tomber, signor Professeur, c'est le conseil d'un ami.

— Oh ! vous savez, je ne suis pas têtu et quand j'entends ce que vous me racontez, j'aime encore mieux mes vieilles pierres.

— Et vous avez bien raison !

— Tenez, Patron, la veille du jour où je quitterai Bergame, nous nous offrirons un petit repas en tête-à-tête. C'est vous qui le préparerez et je vous ouvrirai le crédit qu'il faudra pour que vous puissiez me montrer tout votre talent.

Un large sourire illumina le visage de Luigi.

— Au fond, vous êtes un chic type, signor Professeur ; j'accepte, mais à condition que je fournisse les vins.

— Dans ce cas, j'apporterai le dessert !

— D'accord !

— Et j'irai le chercher chez celui qu'on m'a affirmé être le meilleur pâtissier de Bergame : Milano !

— Pas Milano, Milane.

— Tiens ? Il me semblait pourtant...

— Oh ! vous savez, Milano, Milane, ça n'a pas grande importance et pourvu que les gâteaux soient bons, hé ?

*

* *

Regagnant le viale delle Mura, Tarchinini se sentait troublé. Il détestait reconnaître s'être trompé fut-ce dans les choses les plus insignifiantes. S'il avait lu « Milane », pourquoi aurait-il plaisanté Teresa en lui demandant si elle était allée chercher sa pâtisserie jusqu'à Milan ? D'autre part, il apparaissait un peu farfelu qu'une jeune fille pût se promener dans les rues de Bergame avec un paquet de denrées fraîches dont le papier d'emballage porterait le nom de Milan. Maintenant, il était possible – ainsi qu'il arrive souvent – que Romeo ait cru voir ce qu'il était persuadé devoir voir. Ayant lu Mila, il avait mentalement ajouté la syllabe habituelle « no » et s'était, ensuite, persuadé qu'il avait effectivement lu « Milano ». Faute d'inattention, d'adaptation au réel, bien plus fréquente qu'on ne le croit et qui suscite tous ces témoignages aussi sincères que contradictoires lorsqu'il s'agit d'enquêter sur un accident.

Le mot d'enquête qui lui était venu à l'esprit, lui rappela qu'il ne tentait pas grand-chose pour dépister les trafiquants de drogue qu'il était chargé de trouver à Bergame. Pour Romeo, le problème se présentait ainsi : Ernesto Bacoli, un dévoyé complètement démuné d'argent, accepte n'importe quoi pour s'en procurer et notamment de servir d'indicateur à la police. Il rencontre l'inspecteur Velano au moment même où, par hasard, des confidences imprudentes l'ont mis en possession de renseignements sur la drogue à Bergame. Mais, vraisemblablement, Bacoli n'a pas joué le jeu. Il a voulu toucher des deux côtés ou vendre au plus offrant son silence ou ses tuyaux. Les trafiquants l'avaient abattu pour se protéger. Qu'est-ce que Bacoli avait dit à Velano pour qu'on ait cru obligatoire de tuer aussi ce dernier ?

Ernesto était le seul lien qui pouvait relier la police aux criminels et sa disparition coupait la piste. Il faudrait parvenir à savoir ce que

fabriquait Bacoli toute la journée, qui il rencontrait ? Il avait forcément rejoint Velano quelque part et s'il avait engagé la conversation avec le policier qu'il ne connaissait pas, pourquoi pas avec d'autres ? C'était ces autres qu'il fallait dénicher... Peut-être Ernesto leur avait-il dévoilé certains secrets, laissé entendre qu'il serait bientôt riche ? Par ces autres, on pourrait encore apprendre où Bacoli traînait le jour durant et par là, le milieu où il avait découvert le secret devant lui coûter la vie.

Mais, ces autres, en quel endroit les chercher ? Se souvenant du temps où jeune inspecteur, on l'envoyait interroger des kyrielles de gens au sujet de plaintes futiles, Tarchinini prit son courage à deux mains et entama une exploration systématique de tous les lieux publics où Bacoli aurait pu se rendre plus ou moins régulièrement. Il commença par les restaurants simples ou élégants que le mort pouvait avoir fréquentés, selon ses ressources financières du moment. Se faisant passer pour le représentant d'une association pieuse, dont le rôle, hérité d'une tradition médiévale, était de venir en aide aux morts abandonnés, Romeo déclarait vouloir constituer un dossier sur le cas d'Ernesto Bacoli, permettant de retrouver sa famille et de lui ramener le corps afin que cette dernière lui fasse, si elle en avait envie, des funérailles décentes. Dans le cas contraire, l'association se chargerait des frais d'enterrement.

Sous cette apparence benoîte, le Véronais visita inutilement les propriétaires et le personnel du *Giardinetto*, de la *Montanina*, de la *Taverna Pianone*. Puis, tous les bistrots où Bacoli aurait pu nouer des liens éphémères avec les patrons et les clients. Rien. Il apparaissait de plus en plus nettement que ce Bacoli, nul ne le connaissait, que personne ne l'avait vu, ce qui semblait tout de même incroyable. Tarchinini eut l'impression que s'il était vraisemblable que le mort n'ait pas fréquenté les établissements chics, il avait forcément été boire de temps à autre dans les petits cafés. Dans ce cas, il lui fallait admettre qu'il se heurtait à une véritable conspiration du silence, par crainte d'ennuis qu'on préférerait éviter.

Vers 10 h du soir, s'étant contenté d'un peu de charcuterie pour son dîner, Romeo rentrait chez les Golfolina complètement fourbu, et un tantinet déprimé. Ce Bacoli ressemblait de plus en plus à un fantôme dont le poids immatériel – si l'on peut dire – n'avait laissé de trace nulle part. Mais ce soir-là, Tarchinini était trop fatigué pour se perdre en déductions subtiles et raisonnements logiques. À peine couché, il sombra dans un sommeil sans rêve dont il fut tiré par un hurlement d'épouvante. Le policier, encore engourdi, sauta à bas de son lit. Il lui semblait qu'il venait à peine de s'endormir mais la clarté entrant par sa fenêtre lui fit comprendre qu'on était au matin, et sa montre consultée lui confirma qu'il avait dormi huit heures de rang.

Qui avait crié ? Et pourquoi ?

Le Véronais se hâta d'enfiler son pantalon, de chausser ses pantoufles, de passer sa robe de chambre avant de se risquer dans le vestibule. Peu à peu, la maison tout entière s'emplissait de gémissements, de cris, d'imprécations. Abasourdi, Romeo se demandait quel malheur s'était produit, susceptible de créer un pareil tumulte ? Pour comble, la première personne qu'il rencontra, fut doña Clelia. Il voulut battre en retraite, mais il était trop tard. La vieille femme lui demandait :

— Tu as entendu, Serafino ?

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle est morte, l'impudique !

Le policier sentit un frisson lui courir le long de la colonne vertébrale.

— Qui est mort ?

— Quand elle a su que tu me restais fidèle, elle a préféré mourir !

Se souvenant des racontars de doña Clelia quand il l'avait trouvée dans sa chambre, la veille, Romeo demanda :

— Sofia ?

Mais la vieille dame perdue dans ses songes ne pouvait répondre à une question aussi simple.

— Maintenant, Serafino, plus personne n'essaiera de t'enlever à moi... Nous allons pouvoir partir pour Mantoue. Je monte préparer mes valises.

Le plantant là, elle se hâta de regagner sa chambre. Ne sachant trop quelle attitude adopter, Tarchinini attendait que quelqu'un daignât se montrer. Ce fut Teresa. Dépeignée, la jeune bonne, qu'on devinait rapidement vêtue, témoignait d'une grande agitation. Quand elle vit le Véronais, elle se précipita vers lui.

— Ah ! signor Professeur ! Quel épouvantable malheur !

Elle se jeta sur la poitrine de Romeo en sanglotant.

— Allons, Teresa... calmez-vous et racontez-moi...

Mais elle était trop suffoquée par le chagrin pour pouvoir tout de suite articuler un mot. Le mari de Giulietta, ému par cette peine, caressait les cheveux de Teresa.

— Reprenez-vous, mon petit... il ne faut pas vous laisser abattre de cette façon... là... là...

Instinctivement, ses gestes se faisaient plus tendres qu'ils n'auraient dû l'être, ce que, d'ailleurs, quelqu'un remarqua à haute voix et sur un ton rien moins qu'aimable :

— Décidément, signor Professeur, c'est une habitude ?

L'air mauvais, Marcello Golfolina fixait Tarchinini qui, soudain, se rappela ce que lui avait confié Sofia au sujet des relations de son mari et de la jolie servante. Ce Marcello était extrêmement antipathique à

Romeo qui répliqua, sèchement :

— Et en quoi cela vous regarde-t-il, Signore ?

— Vous vous conduisez comme un...

Teresa, se dégageant brusquement, cria :

— Vous n'avez pas honte ? Alors qu'il y a une morte, là-haut ?

Le Véronais espérait arriver enfin à l'explication jusqu'ici vainement réclamée :

— Qui est mort ?

Don Marcello répondit :

— Ma femme.

— Votre femme est morte et vous vous occupez de la manière dont je me conduis à l'égard de la bonne ?

— Je ne vous permets pas.

— Vous n'avez rien à me permettre ou à me défendre, Signorino !

Et je trouve votre attitude bien étrange.

— Elle ne vous regarde pas !

— Pas sûr... Pas sûr du tout !

Don Marcello préféra rompre la discussion et s'en aller.

Lorsqu'il eut disparu dans l'escalier, le policier chuchota :

— Il est jaloux, hé ?

Teresa inclina la tête sans répondre.

— Vous êtes sa maîtresse, hé ?

La servante se remit à pleurer et balbutia :

— Oh ! j'ai... j'ai honte... mais... do... doña Sofia n'é... n'était pas une bo... bonne épouse...

— Comment a-t-elle pu mourir si brusquement ?

— Elle... elle s'est pendue dans le grenier.

Tarchinini revit la jeune femme triste, au visage ingrat et qui n'avait plus eu le courage de supporter sa trop lourde charge.

— Qui l'a trouvée ?

— Moi.

— Racontez-moi, Teresa.

— Je dormais... J'ai été réveillée par un choc lourd au-dessus de ma tête...

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas... Il faisait encore nuit... J'avais tellement sommeil que je me suis rendormie sans avoir pris clairement conscience de l'incident... et puis, tout à l'heure, en me levant, je me suis rappelée ce bruit dans le grenier... Alors, je suis montée et en ouvrant la porte, je l'ai vue et j'ai crié.

— Elle est toujours là-haut ?

— Oui.

— J'y vais. A-t-on prévenu la police ?

— Je ne sais pas.

Sur le palier de l'étage, le Véronais rencontra don Lazzaro et sa femme. Tous deux fort pâles, paraissaient accablés. Romeo leur présenta ses condoléances :

— Teresa m'a mis au courant... Je suis navré... Pauvre doña Sofia.

Doña Claudia gémit :

— Qui aurait pu se douter ?... Peut-être hier soir, en votre présence, signor Professeur, aurais-je dû me montrer moins sévère à son endroit ? J'ai des remords de lui avoir parlé si durement. Mais elle... elle était si fantasque... si nerveuse...

Le policier suggéra d'une voix feutrée :

— Si malheureuse ?

Doña Claudia fixa Tarchinini.

— Elle vous avait pris pour confident ?

— Comme toutes les épouses trompées, elle en voulait à sa rivale.

Don Lazzaro blasphéma avant de grogner :

— Il faut annuler notre concert... Ah ! jusqu'au bout, elle nous aura causé des ennuis, celle-là !

Tarchinini remarqua :

— Je constate que doña Sofia ne laissera pas beaucoup de regrets.

A-t-on prévenu la police ?

Golfolina s'exclama :

— La police ? ma qué ! Pourquoi la police, hé ? hé ?

— Tout suicide donne lieu à une enquête... Vous avez... enfin... Vous avez touché le corps ?

— Nous l'avons descendue dans sa chambre pour qu'elle repose chrétiennement.

— Vous n'aviez pas le droit d'y toucher ! Attendez- vous à vous faire sérieusement morigéner par le commissaire.

— On ne pouvait tout de même pas la laisser pendue à une poutre !

— Je puis la voir ?

— Naturellement.

De la main, doña Claudia indiqua la chambre où reposait la morte. On avait allumé un cierge sur la table de nuit et posé un petit rameau de buis trempant dans une soucoupe qui contenait de l'eau bénite. Les volets étaient clos. Assis sur une chaise basse, don Umberto récitait un chapelet dont les grains glissaient entre ses doigts. Romeo nota, surpris, qu'il semblait avoir du chagrin. Le policier s'approcha de la morte. Elle reposait, le cou entouré d'un chiffon que Tarchinini écarta légèrement pour voir les terribles marques de la strangulation. Pauvre Sofia que la jalousie avait tuée... Le policier ne l'aurait pas crue capable d'avoir assez de courage pour mettre fin à ses jours. C'est drôle comme on se trompe toujours sur les autres... Mais pourquoi, Sofia s'était-elle tuée précisément ce jour-là ? La liaison de Teresa et

de son mari ne devait pas être récente, alors pour quelles raisons ce suicide ? Malgré lui, le Véronais se rappelait la colère de la jeune femme, devant son mari, ses réflexions amères à doña Claudia, ses attaques contre Teresa... Pas du tout l'état d'esprit de quelqu'un qui se dispose à disparaître pour laisser la place aux autres... La place aux autres... Se pouvait-il qu'il se fût agi d'un banal et écœurant crime passionnel ? Dans ce cas, don Marcello devait être le coupable... Romeo ne voulait pas se laisser emporter par son imagination mais, tout de même... À Vérone, il aurait beaucoup attendu du résultat de l'autopsie... Sans se soucier de la présence du vieil Umberto Cilento (qu'il avait d'ailleurs oubliée) le policier – selon une habitude qui lui était chère – se pencha sur le visage meurtri et murmura :

— Sofia... tu es morte de ton plein gré ou on t'a tuée ? Si tu veux qu'on sache la vérité, il faut que tu nous aides... Tu n'avais pas envie de mourir, l'autre soir, mais de te venger... N'est-ce pas ? Tu voulais te venger, hé ?... Alors, pourquoi t'es-tu pendue ?... Ce n'est pas une vengeance, ça !... C'est même stupide... Les autres sont libres, maintenant... Ce n'est pas ce que tu souhaitais. Alors ? Dans ton malheur, Sofia, tu as la chance que je sois là... Je ne les laisserai pas faire tant que tout ne sera pas clair, limpide... Tu es d'accord, hé ?

En se redressant, Romeo croisa le regard vrillant de don Umberto et constata qu'il avait encore commis une gaffe de taille. Pourvu que le bonhomme n'ait pas compris ses paroles ! Il se demanda ce qu'il devait dire. Il confia à don Umberto :

— Il ne faut pas vous étonner... C'est une habitude chez nous autres, Napolitains, de parler aux morts... Une manière de prendre congé d'eux, en quelque sorte... de leur montrer que la mort ne doit rien changer dans nos relations... que pour nous, ils demeurent vivants... Une consolation.

Sans relever la tête, don Umberto chuchota :

— Il est difficile de quitter le chemin sur lequel on s'est engagé.

Tarchinini ne comprit pas très bien ce que l'autre avait voulu dire si, toutefois, il avait voulu dire quelque chose. Il quitta la pièce, descendit au rez-de-chaussée juste au moment où don Giovanni Fano entra dans la maison et se mettait à admonester doña Claudia qui l'accueillait.

— Je viens d'apprendre votre malheur par Teresa qui se rendait à la police... Comment se fait-il, ma fille, que vous ne m'ayez pas prévenu ?

— Je craignais... enfin, je veux dire que... Padre, Sofia s'est suicidée...

— Et alors ?

— Mais... mais je croyais que l'église...

— Mon enfant, l'église sait reconnaître les bonnes brebis du

troupeau, même si elles cèdent à un moment d'égarement. Connaissant doña Sofia comme je la connaissais, je suis persuadé qu'elle n'avait plus sa raison lorsqu'elle a attenté à ses jours.

Il s'adressa brusquement à Romeo.

— C'est aussi votre avis, signor Professeur ?

— Sans aucun doute, mon Père.

Don Giovanni revint à doña Claudia.

— Conduisez-moi à sa chambre, ma fille.

Avant de s'éloigner, le prêtre foudroya Tarchinini du regard en murmurant d'une voix lourde de menaces :

— J'espère que vous n'êtes pour rien dans la funeste détermination de cette malheureuse !

Sans attendre de réponse, il rejoignit la maîtresse de maison qui grimpait l'escalier.

Le Véronais regagna sa chambre, procéda à sa toilette, s'habilla et noua sa plus jolie cravate. Pendant qu'il était occupé à ces soins personnels, il entendit arriver le commissaire Daniel Ceppo dont il reconnut l'accent. Puis, les éclats d'une vive colère arrivèrent jusqu'à lui. Sans doute le policier reprochait-il aux Golfolina d'avoir dépendu la morte et privé ainsi les spécialistes d'observations qui eussent pu être intéressantes. Il y eut d'autres allées et venues. Tarchinini connaissait trop bien les rites immuables de ces sortes d'affaires pour s'inquiéter de ce vacarme. Il imaginait l'angoisse des Golfolina en face de cette invasion. Il n'y avait que Sofia qui, à présent, se moquait de tout ce train.

Qu'avait voulu dire le vieil Umberto ? « Il est difficile de quitter le chemin sur lequel on s'est engagé. » Laissait-il entendre par là qu'ayant cédé à l'emprise de la jalousie, Sofia n'avait pas réussi à s'en débarrasser ? Ou bien que la jeune femme se trouvait – par sa faute – dans une situation difficile dont elle n'espérait plus sortir ? Oui, mais quelle situation ? Il faudrait interroger don Umberto à ce sujet... Seulement, ce ne serait pas aisé...

Il y avait des tas de trucs pas très clairs et que Romeo aurait bien voulu éclaircir.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on frappa à la porte. Il commanda d'entrer et doña Clelia apparut. Tarchinini avait mieux à faire qu'à écouter divaguer la vieille dame. Il se précipita vers doña Clelia, la prit par le bras et la repoussa fermement :

— Pas maintenant, doña Clelia... pas maintenant...

— Mais, Serafino, je suis venue te prévenir !

— Plus tard...

— Ils arrivent pour t'emmener ! Sauve-toi !

— Qui donc ?

— Les policiers !

— Et pourquoi m'arrêteraient-ils ?

— Parce qu'ils savent que tu as tué Sofia qui voulait te prendre à moi !

— Taisez-vous, pauvre folle ! Allez, dehors !

Du seuil, le commissaire Ceppo regardait la scène en souriant.

— Ma qué ! signor Professeur, est-ce ainsi qu'un homme de votre rang doit traiter une femme âgée ?

Il attendit un instant avant d'ajouter gentiment :

— ...même quand elle vous traite d'assassin ?

Déconcerté sur le moment, Romeo se ressaisit :

— C'est stupide. Cette malheureuse divague...

Doña Clelia esquissa une révérence au commissaire, envoya un baiser au Véronais et lui lança :

— S'ils te jettent en prison, j'irai t'y voir... et s'ils te laissent en liberté, n'oublie pas, Serafino, que nous partons ce soir pour Mantoue !

Elle sortit, discrète et rapide comme une souris. Daniele Ceppo referma la porte.

— Alors, signor Professeur ?

— Je ne pense pas que vous attachez la moindre importance aux calembredaines débitées par cette malheureuse ? D'ailleurs, elle m'appelle Serafino qui n'est pas mon prénom.

— Et Amintore ?

— Pardon ?

— Je vous demande si Amintore est votre vrai prénom et, par la même occasion, si vous vous appelez bien Rovereto ?

— Je ne comprends pas votre question ?

— Elle est pourtant des plus simples ? Vous pouvez y répondre par oui ou par non. Alors ?

— Mais, naturellement, je me nomme Amintore Rovereto et je suis professeur adjoint d'archéologie médiévale à l'Université de Naples comme le prouvent, d'ailleurs, mes papiers.

— En revanche, ce qui est moins naturel, Signore, c'est qu'ayant téléphoné à Naples, on m'ait appris que n'existe pas le poste dont vous vous dites titulaire et que, de surcroît, personne n'y connaît un Amintore Rovereto. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Intérieurement, Tarchinini maudit le zèle intempestif de son collègue qui poursuivait :

— Un homme qui use de faux papiers, se donne un titre qu'il n'a pas, se fait passer tantôt pour célibataire et tantôt pour père de famille nombreuse, qui interroge beaucoup de gens au sujet d'un garçon découvert assassiné il y a peu, a de quoi intéresser un homme exerçant mon métier. Ne le pensez-vous pas ?

— Si.

— Alors, vos explications ?

— Il vaudrait mieux que vous les réclamiez au commissaire Manfredo Sabazia.

Daniele Ceppo sursauta :

— Quoi ?

Le Véronais portant un doigt à ses lèvres pour imposer silence à son interlocuteur et courant à la porte l'ouvrit brusquement pour découvrir doña Clelia qui, les yeux pleins de larmes, lui dit :

— Ils ne te font pas de mal, Serafino ? Tu ne veux pas que je reste avec toi pour te défendre ? Je n'osais pas entrer mais cet homme à l'air si méchant...

— Mais non... allez vous reposer... de façon à ne pas être en retard quand nous partirons.

Le visage de la vieille femme s'éclaira :

— Dois-je mettre la robe blanche que je portais lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois ?

— C'est une excellente idée...

Elle se sauva en battant des mains. Tarchinini referma une fois de plus la porte et revint à son hôte pour lui confier à voix basse.

— Vous voulez connaître mon vrai état civil ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

— Commissaire Romeo Tarchinini de la Police Criminelle de Vérone, envoyé en mission spéciale à Bergame – sur la demande du commissaire Sabazia – pour tenter de découvrir les trafiquants de drogue qui ont assassiné l'inspecteur Velano et Ernesto Bacoli.

CHAPITRE VI

Le commissaire Daniele Ceppo en resta quelques secondes sans voix, puis, un peu remis de sa surprise, s'écria :

— Ma qué ! ce n'est pas possible !

— Eh si ! Naturellement, je n'ai pas de papier d'identité sur moi et vous comprenez aisément la raison. Mais, vous pouvez téléphoner à Sabazia qui vous fera mon portrait...

— J'agirai ainsi, signor Commissaire pour mettre ma conscience en repos mais d'ores et déjà, je suis persuadé que vous êtes bien mon très estimé collègue de Vérone... dont j'ai beaucoup entendu parler et toujours en bien.

Tarchinini prit cet air modeste qui lui seyait comme une coiffe bretonne à un carabinier et protesta mollement :

— Mon devoir, signor Commissaire, rien que mon devoir avec un tout petit peu de chance en plus.

Daniele Ceppo protesta, Romeo s'écria. Bref, on se fit mille politesses et, en fin de compte, le commissaire de police bergamasque demanda au Véronais :

— Et alors ? Pour cette histoire de drogue, vous y voyez un peu clair ?

— Pas encore mais, j'ai bon espoir.

— Ah ?... Et cette femme qui s'est pendue ?

— Crise de jalousie, je pense ?

— Jalousie ?

— Son mari, don Marcello, était du dernier bien avec Teresa, la bonne.

— Possible, mais on m'a donné ou mieux laissé entendre une autre version.

— Vraiment ?

— Il paraîtrait que cet Ernesto Bacoli qui logeait ici et qu'on a retrouvé assassiné ne manquait pas de séduction...

— Admettons. Où cela nous mène-t-il ?

— Doña Sofia a pu se tuer par désespoir d'amour, mais pas à la suite de la trahison de son mari...

— Par chagrin de la disparition de Bacoli ?

— Pourquoi pas ?

— Oui... Ma qué ! il y a encore une autre explication... Et si Marcello avait voulu se débarrasser de sa femme ?

— C'est lui qui l'aurait pendue, dans ce cas ?

— Exactement.

Le commissaire Ceppo hocha la tête.

— Je ne pense pas que doña Sofia se soit laissée faire sans se défendre... Le médecin légiste nous renseignera sur ce point. Mais, mon cher Commissaire, si le mari avait poursuivi d'aussi noirs desseins, croyez-vous qu'il les eût mis à exécution, la veille de partir pour un concert ?

— L'argument est bon, j'en conviens. Attendons donc le rapport d'autopsie.

*

* *

Avant que Daniele Ceppo ne l'ait quitté, Romeo lui avait demandé – lorsqu'il téléphonerait, à son collègue Sabazia – de dire à ce dernier que son ami de Vérone le rencontrerait volontiers vers 11 h 45 à l'Accademia Carrara.

*

* *

Lorsqu'il eut enfin procédé à sa toilette, Tarchinini sentit une espèce d'euphorie le baigner. Cet état bénéfique ne tenait pas seulement au plaisir physique des ablutions et du linge propre mais à un certain phénomène psychique – que le commissaire connaissait bien – et qui se produisait en lui chaque fois qu'il était sur le moment d'entamer la dernière manche l'opposant à un criminel. Un peu comme le chien d'arrêt qui a perçu une vague odeur de gibier dans l'air : il sait que sa proie est là sans pouvoir la localiser encore. Sous l'empire d'une excitation joyeuse, Romeo écrivit à Giulietta une de ces lettres délirantes dont il avait le secret, mélangeant le vrai et le faux

(sans la moindre intention de mentir mais parce qu'il était incapable, alors, de faire le départ entre le songe et le réel). Il adjura sa femme de croire à son amour éternel, lui parla de Teresa (plus qu'il n'aurait dû) de son charme, de sa beauté (au vrai, dans ce passage-là, il s'adressait plus à la jolie fille qu'à son épouse, avec cette naïve imprudence d'un imaginaire), fit allusion à la pendue, s'étendit longuement sur le cas de *doña Clelia* qui l'appelait *Serafino* et voulait absolument qu'il l'enlève, termina en décrivant sa chambre du *viale delle Mura* et en adjurant *Giulietta* de ne pas lui écrire sous peine de mettre sa vie en danger car il s'affirmait entouré d'ennemis tapis dans l'ombre et n'attendant qu'une imprudence de sa part pour l'abattre. (Ça, c'était la note dramatique destinée à renforcer – si possible – l'admiration éperdue que la signora *Tarchinini* portait à son magnifique époux.) *Romeo* termina sa lettre en couvrant de caresses sa compagne et les *bambini*.

Conscient d'avoir rempli son devoir de mari et de père, le Véronais s'en fut d'un pas léger vers le rendez-vous donné à *Sabazia*.

Romeo aurait bien ri si quelqu'un lui avait rappelé ses angoisses lors de son arrivée à Bergame. Il se trouvait tout à fait à son aise dans le climat de la belle cité bergamasque. Maintenant qu'il avait révélé sa véritable identité à *Daniele Ceppo*, *Tarchinini* se doutait qu'il serait aussi bien protégé dans la vieille ville que dans la nouvelle. Délivré de tout souci de cet ordre, il pouvait se livrer plus totalement à la recherche d'une solution pour le problème le préoccupant.

Tout en descendant vers la porte *S. Agostino*, *Romeo* essayait de dresser le bilan de ce qu'il avait appris depuis son entrée dans la vieille ville. Il savait désormais qu'*Ernesto Bacoli* avait été l'invité – sous un faux nom – des *Golfolina* et qu'il était mort parce que devenu l'indicateur de *Ludovico Velano*. Or, nulle part, le Véronais n'avait découvert trace du passage de *Bacoli*. À croire que ce garçon ne sortait de sa chambre que pour aller boire un verre chez *Cantoniera*. Évidemment, *Ernesto* devait rencontrer *Velano* dans la nouvelle ville. Pourtant, il avait été repéré et puni par ceux qu'il trahissait ou qu'il avait découverts. Comment, de plus, était-il entré en relation avec *Velano* ? Pourquoi, personne – pas même *Cantoniera* qui semblait pourtant être au courant de tout ce qui se passait dans la ville haute – ne lui avait-il parlé de *Velano* dont l'enquête avait dû, cependant, soulever bien des curiosités, voire des craintes ?

Tarchinini arriva le premier à l'*Accademia Carrara*. En touriste parfait, il se planta un long moment devant le tableau de *Mantegna*, représentant la Vierge avec l'enfant. Cela le conduisit à penser à *Giulietta* et aux *bambini*. Il en eut les larmes aux yeux. Il fallut que *Sabazia* lui tape sur l'épaule pour qu'il s'arrachât à ses rêveries moroses.

— Alors, signor Professeur, toujours aussi amoureux de Mantegna à ce que je vois ?

Et il ajouta, très vite, à voix basse :

— Rejoignez-moi dans le bureau du directeur, au premier étage. Entrez sans frapper.

Romeo cligna de l'œil et répondit :

— Toujours, Signore... J'ai un faible pour l'École Vénitienne, je n'en disconviens pas.

— Eh bien !... bonne continuation et peut-être à un de ces jours ?

— Je l'espère.

Les deux hommes se serrèrent la main et Sabazia quitta la salle. Le Véronais demeura encore un quart d'heure à contempler avec une adoration parfaitement jouée, les œuvres de Pisanello, du Carpaccio, d'Antonello da Messina, feignant de prendre des notes, pour l'édification d'un éventuel observateur.

En entrant dans le bureau du directeur, Tarchinini vit Sabazia installé comme chez lui. Le commissaire bergamasque lui expliqua :

— Le directeur est un ami. Je lui ai dit que j'avais besoin de vous parler à l'abri des oreilles indiscretes et il a fort obligeamment mis son bureau à ma disposition. Ceppo m'a mis au courant de ce qui s'est déroulé chez vos hôtes... Croyez-vous que ce suicide ait un rapport quelconque avec notre affaire ?

— Je l'ignore... Vous ne savez toujours rien sur ce Bacoli ?

— Si... un garçon de bonne famille... Il venait de Ferrare. Il avait commis pas mal de sottises.

— Graves ?

— Suffisamment pour être enfermé pendant dix-huit mois et être chassé de chez lui par son père, un médecin. En bref, un bohème, un peintre sans grand talent et peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent.

— La drogue ?

— Pourquoi pas ? Mais ce ne fut pas le motif de son arrestation : menus larcins, chèques sans provision, notes impayées, etc. Il n'est pas impossible, vu son état d'impécuniosité, qu'il ait servi d'intermédiaire pour la drogue.

— Comment est-il arrivé chez les Golfolina ?

— On l'ignore...

— Tout cela ne nous mènera peut-être à rien mais c'est curieux.

— Et la suicidée, que vient-elle faire, à votre avis, dans cette histoire ?

— Je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'un suicide.

Sabazia souffla entre ses dents.

— Un meurtre ?

— Possible.

— Qui, et pourquoi ?

— Qui ? Je n'en sais rien. Pourquoi ? J'ai une vague intuition mais il est trop tôt pour en parler. Avez-vous une idée de la manière dont Bacoli est entré en relation avec Velano ?

— Pas la moindre.

— Voyez-vous, mon cher ami, il n'est pas possible que le hasard ait fait se rencontrer ces deux hommes. Pour moi, Bacoli a été mis au courant de l'enquête du policier milanais et il est allé le trouver.

— Dans quel but ?

— Il faut se référer à ce que vous a confié Velano et aussi à la mort de Bacoli. Tout cela nous assure qu'Ernesto a déclaré à l'inspecteur qu'il pouvait lui fournir des renseignements sur le trafic de drogue, sinon pourquoi Velano aurait-il voulu le protéger par son silence ?

— Vous avez sans doute raison.

— Résumons : Bacoli arrive directement chez les Golfolina sans qu'on puisse deviner qui lui a donné leur adresse, à moins que le padre... Il se présente sous un faux nom pour échapper à la surveillance de la police. Toujours à cause de cette peur de la police, il ne fréquente personne et ne se rend qu'à *La Sirena malinconica*. Dès lors, la question qui se pose est la suivante : si Ernesto n'était pas lui-même un trafiquant, où a-t-il surpris les trafiquants ?

— Ma qué ! Chez les Golfolina ou chez Cantoniera, hé ?

— Cela me semble évident, non ?

— Si.

Ils se turent un instant, chacun envisageant où les conduisaient ces déductions. Le commissaire Sabazia reprit :

— Quel est votre programme ?

— Essayer d'apprendre qui a envoyé Bacoli chez les Golfolina et pourquoi.

*

* *

Après avoir déjeuné, Tarchinini regagna la ville haute. Sur la piazza Vecchia, il entra à *La Sirena malinconica* et sur le seuil, dut s'effacer pour laisser sortir un marin auquel il ne prêta aucune attention particulière sinon pour plaisanter et lancer à Cantoniera :

— Ma qué ! Bergame deviendrait-il port de mer ?

Le patron, toujours aussi placide, répondit :

— Un cousin de ma femme... Il se rappelle notre parenté quand il est sans un sou... Je lui rends service en mémoire de ma défunte... sans ça !...

Il soupira :

— J'ai trop de cœur...

Tarchinini l'imita :

— Nous autres, Italiens, c'est ce qui fait notre faiblesse... Tenez, depuis qu'on a découvert cette pauvre Sofia Golfolina pendue, j'ai quelque chose qui me pèse sur la poitrine... Ça m'empêche de respirer...

— J'ai appris la nouvelle... Notez que je ne la connaissais pas mais, tout de même... si jeune... Il y a des choses qui vous dépassent, hé ?

— Je commence à me demander si le padre ne m'a pas rendu un mauvais service en m'envoyant chez les Golfolina, hé ? Une suicidée... Un hôte assassiné... C'est beaucoup... On dit jamais deux sans trois et le troisième... hé ?

— Le troisième, ce sera vous, signor Professeur... ou du moins ce serait vous, si vous croyiez à toutes ces sottises.

Il ne sut pas trop exactement pourquoi, mais il parut à Romeo que Cantoniera n'avait pas prononcé sa première proposition sur le même ton que la seconde.

— Mon cher Luigi, je crois que j'ai besoin de deux ou trois expressi avec une goutte de grappa pour recouvrer ma sérénité habituelle... Décidément, il n'y a que parmi les vieilles pierres que je n'ai pas de soucis... Chaque fois que je reviens parmi les hommes, ce que j'y vois ne me plaît guère...

— Et encore vous, vous avez la chance de pouvoir leur échapper !

— Théoriquement... Tenez, penser que je couche dans le lit où dormait ce pauvre garçon... ça me retourne ! J'ai le sentiment d'être presque lié à lui, qu'il me fait signe de là où il est... Quelle fichue idée il a eue d'aller loger chez les Golfolina ! Je me demande qui a pu l'y envoyer ?

Cantoniera haussa les épaules.

— Le hasard, sans doute... C'était un genre de type à frapper à toutes les portes, jusqu'à ce qu'il trouve la bonne.

Romeo abandonna Bacoli pour en venir à des sujets plus plaisants : les femmes. Sur ce chapitre, il se savait intarissable et toujours écouté avec plaisir par l'élément masculin. À 16 h, il exposait au patron de *La Sirena malinconica* comment à Rome deux actrices avaient failli se tuer pour lui. En échange, Luigi lui conta par le menu de quelle façon il n'avait échappé à une fille de Ravenne qu'en prenant la fuite et en abandonnant ses affaires dans un hôtel. Ayant eu la faiblesse de promettre le mariage à cette forcenée, elle entendait l'obliger à tenir sa promesse, en usant d'une arme à feu. La demie de 4 h obligea le Véronais à s'arracher à cette passionnante conversation. Au moment où il prenait congé de lui, le patron s'enquit :

— Et ce départ, c'est pour bientôt ?

— Je l'espère.

— Vous avez découvert tout ce que vous souhaitiez découvrir ?

— Presque. Je crois que j'apporterai du nouveau quant à l'influence vénitienne.

— En tout cas, n'oubliez pas que nous devons déjeuner ensemble le jour où vous aurez décidé de nous quitter ?

— Ma qué ! Pas de risque que je l'oublie !

C'est en refermant la porte que quelque chose se déclencha dans l'esprit de Tarchinini. En quoi, le marin croisé sur le seuil du bar, avait-il retenu l'attention de son subconscient ? Un moment, il essaya de se souvenir du détail qui avait dû frapper et dont, pourtant, il ne se rappelait pas.

Les narines de Roméo palpitaient. Il flairait une piste dont il ne parvenait pas à repérer l'entrée. Plus il s'irritait et moins il avançait dans ses recherches. De guerre lasse, il haussa les épaules, résigné à attendre un coup de pouce du hasard et se dirigea vers Santa Maria Maggiore, afin d'apprendre de don Giovanni s'il avait où non indiqué la maison des Golfolina à Bacoli en quête d'un gîte.

Dans le ciel, quelqu'un proche du Seigneur – à moins que ce ne fût un ange portant un intérêt spécial aux gens de Vérone – veillait sur l'époux de Giulietta car, au moment où il s'apprêtait à monter les marches du porche de l'église, il trébucha et manqua s'étaler de tout son long, grâce à quoi la balle qui lui était destinée passa nettement au-dessus de lui – là où, normalement, eût dû se trouver sa tête et se contenta d'écailler le mur.

Mais, Tarchinini avait trop l'expérience de ce genre d'aventures pour ne point reconnaître la toux étouffée d'un silencieux. Il se ramassa sur lui-même et d'un bond dont il ne se serait plus cru capable, sauta littéralement dans l'ombre tutélaire du sanctuaire où il s'arrêta près du bénitier auquel il se cramponna quelque peu tant le souffle lui manquait.

Ainsi, contrairement à ce dont il se persuadait, les autres n'avaient pas abandonné la partie. Ils continuaient leur terrible jeu et, ayant repéré Tarchinini comme ils avaient découvert Velano, ils tentaient de l'abattre. Mais à quoi servait donc Ceppo ? Qu'attendait-il pour protéger son collègue ? La colère se mêlant à l'angoisse, il retrouva son calme. Il n'était pas un lâche mais détestait avoir peur. Sans doute sa situation devenait-elle difficile, toutefois l'attentat qu'on venait de commettre contre sa personne prouvait, mieux que n'importe quelle démonstration, combien dans le camp adverse on s'inquiétait. Sans en prendre une complète conscience, le Véronais avait donné l'impression à ses adversaires qu'il avançait sur le chemin de la vérité. L'embêtant, c'est que l'époux de Giulietta ne devinait

absolument pas laquelle de ses démarches, de ses questions, lequel de ses gestes, démontrait qu'il approchait du but...

Redevenu lui-même, Romeo estima qu'il devait une action de grâce à Santa Maria Maggiore et, incontinent, s'attendrit sur lui-même à l'idée qu'il eût pu mourir à Bergame et abandonner, de ce fait, la mama et les bambini. Le Véronais s'approcha du chœur et, se glissant derrière le pilier où don Giovanni l'avait surpris endormi, il s'abîma dans une fervente prière. « Merci à Vous, Seigneur, de m'avoir sauvé la vie... Merci à Vous, Seigneur, de m'avoir permis de rencontrer ma Giulietta... Merci à Vous, Seigneur, de m'avoir donné les plus beaux bambini du monde... Merci à Vous, Seigneur, de m'avoir fait naître à Vérone, la plus jolie ville d'Italie... Merci à Vous, Seigneur, d'avoir permis que je sois le plus intelligent des policiers véronais... »

Réglant ses comptes avec Dieu, Romeo ne prit pas garde tout de suite au bruit léger qui troublait imperceptiblement le silence de l'église désertée. Mais bientôt, de nouveau sur ses gardes, Romeo prêta une oreille inquiète... Pas de doute... Quelqu'un s'approchait de lui en étouffant au maximum l'écho de sa marche !... Quelqu'un qui prenait soin de se dissimuler... Une mauvaise sueur commença à tremper la chemise de Tarchinini. Son adversaire serait-il assez païen pour tenter de le tuer en un pareil lieu ? La mentalité des gens d'aujourd'hui s'affirmait épouvantable ! On ne respectait plus rien !

Craignant de voir son ennemi surgir brusquement de derrière le pilier, Romeo se mit à reculer, le dos tourné à l'autel et, il arriva ce qu'il devait fatalement arriver : le Véronais buta contre une chaise, perdit l'équilibre, battit l'air des bras pour tenter de se rattraper à quelque chose et finalement, après quelques contorsions – qui, un instant le firent ressembler à un funambule en détresse sur son fil de fer – s'écroula, entraînant plusieurs chaises, dans un fracas qui, multiplié par l'immensité du vaisseau architectural, ressembla à un coup de tonnerre.

Dans sa sacristie, don Giovanni bondit. Il crut à l'effondrement d'une voûte, à la chute d'une statue, en bref à quelque catastrophe et se précipita tout en suppliant son Maître de lui épargner un malheur, qu'il estimait ne pas avoir mérité. Très vite, le prêtre aperçut l'enchevêtrement de chaises près de la Sainte Table. Il poussa un soupir de soulagement avant d'aller voir de plus près, de quoi il retournait et il eut un haut-le-corps en voyant cet étonnant professeur d'archéologie, ce Napolitain, étalé au milieu des sièges renversés, ressemblant à un gros crabe tombé sur le dos et incapable de revenir, par ses propres moyens, à sa position normale. Sous le coup de la stupéfaction, don Giovanni oublia où il se trouvait et s'exclama, beaucoup plus haut qu'il ne l'aurait dû :

— Encore vous ?

Cependant, la charité chrétienne tout autant que le désir de réparer, au plus tôt, un désordre incompatible avec la sainteté du lieu, surmontèrent vite la colère du padre qui tendit une main secourable à Romeo, lequel s'y cramponna comme le naufragé à une bottée de sauvetage. Une fois remis sur ses pieds, il aida don Giovanni à replacer les chaises dans leur sage alignement puis voulut s'excuser.

— Je vous demande pardon, mon Père, pour...

L'autre gronda :

— Suivez-moi !

Et une fois encore, il entraîna Tarchinini, tout penaud, dans la sacristie où, immédiatement, il exigea des explications :

— Signor Professeur, vous exagérez ! Je vous surprends en flagrant délit de mensonge dans un but que je ne tiens pas à approfondir. Il suffit que vous arriviez dans notre vieille cité pour qu'aussitôt tout se mette à aller de travers et dans la maison où j'ai eu l'imprudence de vous envoyer, la honte d'un suicide m'est infligée ! Le premier... Et maintenant, vous vous glissez dans mon église pour vous y livrer à je ne sais quel sacrilège pantomime qui se termine de manière scandaleuse ! J'ai bien envie d'aller chercher la police !

— Ce serait vous donner un mal inutile, Padre.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que je suis de la police.

— Quoi ?

Le Véronais estimait que, puisque ses adversaires étaient, sans aucun doute, au courant de ses fonctions, il était inutile de continuer à feindre – auprès des braves gens – d'être ce qu'il n'était pas.

— Je ne m'appelle pas Amintore Rovereto et je ne suis pas professeur. Souffrez que je me présente : commissaire Tarchinini, de Vérone.

Ahuri, don Giovanni balbutia :

— Alors., vous... vous n'êtes même pas Na... napolitain ?

— Non.

Se reprenant, le prêtre s'enquit sèchement :

— Vous conviendrez qu'il est difficile de savoir exactement quand vous dites la vérité ? En tout cas, votre qualité de commissaire de police ne justifie pas vos... vos acrobaties dans mon église !

— Je fuyais et, en reculant, je me suis pris dans les chaises...

— Vous fuyiez ? Mais, qu'est-ce que vous pouviez bien fuir dans Santa Maria Maggiore ?

— Un assassin.

Don Giovanni ouvrit une bouche démesurée et resta incapable d'articuler un mot. Qu'on voulut assassiner son prochain dépassait déjà son entendement mais, que le criminel ait osé essayer de perpétrer son forfait dans SON église, le plongeait dans un désarroi si

total, si profond, qu'il ne parvenait plus à faire fonctionner son cerveau bloqué. Se rendant compte de son état, Romeo expliqua doucement :

— Padre... ce n'est pas à vous que j'apprendrai combien le monde des hommes compte de brebis galeuses... Nous avons acquis la certitude que la ville haute de Bergame est le repaire de trafiquants de drogue, que nul encore n'a pu repérer. C'est en s'y efforçant que l'inspecteur Velano et le jeune Bacoli ont trouvé la mort...

Il se redressa légèrement pour dire avec noblesse :

— J'ai pris leur relève. C'est pourquoi vous voudrez bien me pardonner, j'en suis sûr, de m'être dissimulé sous une fausse identité. Soyez persuadé qu'elle n'était pas destinée à vous tromper vous, mais bien ceux qui viennent de déléguer un tueur pour m'abattre. On m'a tiré dessus au moment où j'atteignais le porche de votre belle église et l'assassin s'est glissé à ma suite dans le saint lieu... Cela ne doit pas surprendre de la part des gens qui, pour de l'argent, conduisent à la plus atroce des dégradations, certains de leurs compatriotes. Naturellement, je vous prie instamment de garder pour vous mes confidences. Le succès de nos efforts dépend de votre discrétion.

Remis de son émotion, don Giovanni protesta que le policier pouvait compter sur lui.

— Ce que vous m'apprenez est affreux... On a beau se figurer tout savoir sur la misère morale de nos frères, il nous faut en apprendre, hélas ! tous les jours un peu plus... Avez-vous des soupçons ?

— Disons de vagues idées qui demandent à être vérifiées.

— Bien sûr si je peux vous aider... mais, vous admettez que ce n'est guère dans mes attributions...

— Simplement, Padre, je souhaiterais que vous me confiiez si c'est vous qui avez indiqué à un jeune homme, Alberto Fontega, la maison Golfolina pour y chercher un gîte ?

— Ma foi, non. Vous êtes le seul que j'aie dirigé sur la demeure de cette chère famille qui vient d'être si cruellement frappée.

*

* *

Après les émotions subies, Tarchinini sentait le besoin de se remonter et il se rendit à *La Sirena malinconica* où, voyant son visage, Cantoniera s'enquit :

— Il vous est arrivé quelque chose ?

— Ma qué ! quelque chose de terrible !

Le patron, intrigué, attendait des éclaircissements.

— De terrible ?

— Depuis que je vous ai quitté, on a essayé de me tuer !

— Non ?

Visiblement, Luigi était incrédule et le Véronais dut décrire par le détail les périls courus. Cantoniera siffla longuement entre ses dents.

— Eh bien ! dites donc !...

— Donnez-moi vite une grappa !

Le patron obéit, et tout en versant l'alcool, remarqua :

— Je veux bien admettre qu'on ait tenté de vous descendre, mais, du diable si je devine pourquoi !

— J'aimerais bien le comprendre, moi aussi, hé ?

— Voyons... un professeur d'archéologie... qui pouvez-vous gêner ?

— Ma foi, je ne soupçonnais pas que je pusse gêner quelqu'un un jour !

Luigi baissa la voix :

— Par hasard... Je connais les Napolitains... vous n'auriez pas – entre nous – fait des avances à une jolie fille qui serait pourvue d'un fiancé incompréhensif ?

— Jamais de la vie !... Je suis marié !

Le patron ricana.

— Ce n'est pas une raison.

— Je suis père de famille !

— Ce n'est pas une raison non plus.

— Je vous jure que...

Tarchinini s'arrêta net, pensant à Teresa. Cantoniera qui l'observait, insista :

— ... Que quoi ?

— À vrai dire, j'ai un peu plaisanté avec la petite Teresa, la bonne des Golfolina.

— Plaisanté, hein ?

— Pas plus, je vous en donne ma parole !

— D'accord...

Luigi se mit à essuyer des verres et sans interrompre son travail, murmura :

— Par ici, on raconte... mais, vous savez ce que c'est ? Les gens bavardent pour le plaisir de bavarder... Que don Marcello serait du dernier bien avec votre Teresa.

— Ma Teresa !

— Enfin, Teresa... On chuchote même que les rapports de Teresa avec don Marcello ne seraient pas étrangers au suicide de doña Sofia... Mais, naturellement, moi, je ne fais que répéter ce que j'entends...

Était-il possible que don Marcello ait été aveuglé par la jalousie, au point de se risquer à de pareils gestes ? Inconsciemment, Romeo se redressa et lissa ses moustaches. En dépit du danger menaçant, c'était tout de même flatteur de susciter la jalousie d'un homme beaucoup

plus jeune.

Le patron qui l'épiait à travers ses paupières mi-closes sourit.

— Cela vous semble moins impossible, à présent, hé ?

— Ma foi...

— À Bergame, aussi, on n'aime guère voir les autres tourner autour de la femme qu'on aime... Tenez, si j'en avais surpris un à flirter, comme on dit, avec ma défunte, j'y aurais troué la peau, aussi vrai que je suis là !

Et pour appuyer ses dires, Cantoniera exhiba un couteau qui aurait suffi à saigner un bœuf.

*

* *

Dans le crépuscule, noyant d'une ombre bleutée les vieilles pierres des monuments témoins d'une splendeur passée, Tarchinini, préoccupé, regagnait la demeure des Golfolina. Profondément dépité, il se sentait ridicule et avait horreur de cela. Sa déception était profonde. Il croyait avoir failli payer de sa vie la preuve qu'il se trouvait sur le chemin de la vérité et voilà qu'il avait manqué de mourir pour la plus grotesque des raisons : une colère d'amoureux ! Ces Bergamasques s'avéraient d'une jalousie stupide ! La seule avec laquelle Romeo ait quelque peu badiné était Teresa. Il devait donc en conclure que son agresseur se nommait Marcello Golfolina. Il lui tardait d'avoir une explication avec lui. Le Véronais se proposait de dire au veuf sa manière de penser quant aux libertés qu'il prenait touchant la vie de ses compatriotes et plus spécialement d'un certain Romeo Tarchinini.

À peine l'époux de Giulietta avait-il posé le pied dans le couloir obscur qu'il se sentit emprisonné entre deux bras. Son premier mouvement fut de panique et pendant une infime fraction de seconde, il crut sa dernière heure venue et cela suffit pour tremper sa chemise de sueur mais, très rapidement, il prit conscience que cette étreinte imprévue était molle et douce. Alors que son cerveau se remettait de l'émotion éprouvée et recommençait à fonctionner normalement, une voix tendre murmurait :

— J'avais peur que tu ne sois parti encore une fois, Serafino, en m'abandonnant...

La folle ! Un énorme soupir de soulagement s'échappa de la poitrine du Véronais. Pour si casse-pied que fût la vieille, il préférerait son enlacement à celui d'un jaloux décidé à le supprimer ! Il se dégagea doucement.

— Vous, doña Clelia, vous devriez être en train de vous reposer maintenant, hé ?

— Il y a des années que je ne me repose plus... Comment veux-tu que je me repose, Serafino, puisque je t'attends ?

— Ma qué ! vous voyez que je suis là ?

— C'est vrai... Quelque chose me dit que tu es revenu pour toujours et que bientôt nous pourrions vivre heureux, à Mantoue.

À cet instant, la lumière inonda l'entrée. Teresa venait d'appuyer sur l'interrupteur. Elle s'approcha vivement.

— Doña Clelia, vous n'êtes pas raisonnable... On vous attend à table... Votre potage sera froid...

Et, s'adressant à Tarchinini :

— Il faut l'excuser, s'il vous plaît, signor Professeur.

Le Véronais eut un geste désinvolte pour indiquer que tout cela n'avait aucune importance. La servante prit gentiment le bras de la vieille femme :

— Venez, doña Clelia...

Tandis que Teresa l'entraînait, la grand-mère lança à Roméo :

— Il faut te décider, Serafino... N'oublie pas que je vais avoir bientôt vingt-huit ans... Il serait temps que je puisse vivre, hé ?

Remué par cette affirmation prouvant plus que n'importe quoi à quel point la grand-mère vivait dans un monde inventé, le mari de Giulietta – toujours sentimental – s'émouvait sur cet ancêtre, qui, niant la réalité, supprimait le temps au nom de l'amour. Cependant, avant que les deux femmes ne disparaissent, il pria Teresa de dire à don Marcello qu'il serait heureux de s'entretenir avec lui sitôt qu'il aurait fini de dîner.

De retour dans sa chambre, vaincu par les émotions éprouvées au cours de la journée, Romeo s'étendit sur son lit et ne tarda pas à s'endormir. Il fut tiré de son court sommeil par un coup discret frappé à la porte de sa chambre. En un instant, il fut sur pied et alla ouvrir à Marcello Golfolina, toujours aussi morose.

— Vous souhaitez me parler, Signore, paraît-il ?

— En effet... Veuillez vous asseoir.

Don Marcello obéit. Lorsque Tarchinini eut refermé la porte, il vint se camper devant son hôte.

— Alors ? Vous êtes fier de vous, hé ?

— Pardon ?

— Ne jouez pas l'innocent, ça ne prend pas !

— Ma qué ! qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous n'avez pas honte d'être jaloux d'un homme de mon âge ?

Le veuf ouvrit des yeux ronds.

— Jaloux ?

— Vous vous figurez que je nourris des intentions malhonnêtes à l'égard de Teresa ?

— Moi ?... Vous !

Don Marcello éclata de rire ce qui vexa profondément Tarchinini. Rogue, il s'enquit :

— Si vous n'êtes pas jaloux, pour quelles raisons avez-vous tenté par deux fois de me tuer cet après-midi ?

— Vous êtes fou ou quoi ?

— Cessez de jouer au plus fin, don Marcello !

— Vous commencez à m'ennuyer, signor Professeur...

— J'en suis navré, croyez-le bien, mais j'exige des explications, sinon nous irons ensemble trouver le commissaire Ceppo.

— Sous quel motif ?

— Vous estimez qu'attenter à la vie de son prochain, ce n'est pas un motif suffisant ?

— Sans doute, mais je juge aussi que même lorsqu'on est professeur, on n'a pas le droit de se livrer à une plaisanterie d'aussi mauvais goût, surtout dans une maison en deuil !

— Faites-moi grâce de votre pseudo-chagrin, don Marcello. Il est inutile d'essayer de me persuader de votre douleur. La disparition de doña Sofia vous arrange – elle vous arrange même trop bien, si vous voulez mon avis – pour que vous feigniez un désespoir que vous n'éprouvez pas. Désormais, elle ne sera plus là pour se dresser entre votre maîtresse et vous !

Le fils Golfolina, gronda, les poings serrés :

— Si je n'avais peur du scandale en un pareil moment, je vous casserais la gueule !

— Je vous préfère comme cela plutôt qu'en époux faussement éploré.

Visiblement, don Marcello s'imposa un effort pour se dominer.

— Je ne comprends rien à vos histoires d'attentats... De plus Teresa n'est pas ma maîtresse... Nous nous aimons, c'est vrai... Un point, c'est tout.

— À d'autres !

— Je regrette que vous ne me croyiez pas mais, au fond, cela n'a aucune importance : ma vie privée ne vous regarde pas.

— Sauf, lorsque je risque d'en être victime !

Le jeune homme haussa les épaules.

— C'est une idée fixe, hé ?

— Je n'ai tout de même pas inventé qu'on m'a tiré dessus, devant le porche de Santa Maria Maggiore, non ? Et qu'on m'a poursuivi à l'intérieur de l'église ?

— Je ne vois pas pourquoi vous tenez absolument à ce que je sois l'auteur de ces tentatives de meurtres ?

— Parce que vous étiez le seul à avoir une raison de m'éliminer !

— La jalousie ?

— La jalousie !

Don Marcello resta un court moment silencieux puis, il demanda gentiment :

— Signor Professeur, vous êtes-vous jamais regardé dans une glace ?

— Question stupide et impertinente, il me semble ?

— Si vous vous examiniez avec sang-froid, vous admettriez qu'un vieux signore ayant votre allure ne saurait faire battre le cœur d'une fille comme Teresa.

— Qu'est-ce qu'elle a mon allure ?

— Rien par elle-même, seulement c'est par rapport au temps.

— Je ne comprends pas ?

— À vous voir, on a l'impression que vous revenez d'une audience à la cour du roi Victor-Emmanuel III, environ en l'an 1910.

Il ne vint pas une seconde à l'esprit de Romeo que Marcello pouvait être sincère. Il ricana :

— Vos stupides remarques démontrent mieux que n'importe quel aveu, votre jalousie féroce.

— Je n'espérais pas vous convaincre. Pour en revenir à ce qui vous préoccupe : je n'ai pas attenté à vos jours et n'en ai nulle envie. Vous pouvez jouer le joli cœur auprès de Teresa tant que vous voudrez. Je vous affirme que cela m'est complètement égal. Elle n'est pas ma maîtresse mais, nous nous aimons et je pense bien l'épouser. Sofia et moi, ne nous entendions pas. Elle passait son temps à gémir et à se plaindre.

— Peut-être avait-elle ses raisons ?

— Peut-être...

Don Marcello se leva.

— Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, je vais vous laisser.

— Un mot encore... A-t-on ramené la dépouille de doña Sofia ?

— Non... Cet imbécile de commissaire a jugé nécessaire de la faire autopsier. Nous l'aurons demain matin et l'enterrerons après-demain. Bonsoir.

— Bonsoir.

Le jeune Golfolina qui remontait vers la porte, s'arrêta brusquement :

— Dites-moi, signor Professeur... Si cette histoire d'attentat est vraie... pouvez-vous me confier pour quelles raisons on essaierait de vous tuer ? Généralement, les professeurs d'archéologie ne portent ombrage à personne ?

— Je n'en sais rien.

— Je n'en suis pas sûr, Signore.

En écoutant le pas de son visiteur s'éloigner dans le couloir, Romeo pensait qu'on commençait à se poser bien des questions à son sujet et qu'il ne pourrait plus sauvegarder longtemps sa fausse

identité. Il lui fallait donc aboutir au plus tôt. Au fond, il était assez content que la jalousie n'ait pas été le mobile des agressions contre sa personne, car cela prouvait qu'il approchait du but. Le malheur résidait en ce que les autres le croyaient beaucoup plus proche de la vérité qu'il ne l'était en réalité. Il devait repenser tous ses gestes depuis son arrivée et tenter de deviner celui qui l'avait fait suspecter.

Enveloppé dans sa robe de chambre, le Véronais s'apprêtait à se mettre au lit, lorsque l'écho d'une lutte devant sa porte l'obligea à se précipiter vers celle-ci. Il ouvrit pour voir Teresa essayant d'entraîner doña Clelia.

— Que se passe-t-il encore ?

Confuse, la servante avoua :

— Elle voulait venir vous trouver. Je l'ai arrêtée juste à temps. Allons, doña Clelia, je vous en prie, vous devez vous coucher à présent.

La vieille se plaignit :

— Tu vois, Serafino, ils sont toujours aussi forts... Ils s'entêtent à nous séparer... Défends-moi, Serafino !

Tarchinini mit son bras sur l'épaule de la vieille femme.

— Personne ne nous empêchera de partir ensemble et vivre heureux à Mantoue mais, pour cela, nous aurons besoin de forces intactes... Allez vous reposer, doña Clelia. Je veillerai sur vous.

Elle l'écoutait avec un visage extatique et Romeo était gentil de lui mentir mais que pouvait-il faire d'autre ? Doña Clelia s'arracha à la prise de Teresa :

— Je suis assez grande pour gagner ma chambre toute seule et je ne veux pas que les domestiques se permettent de me toucher !

Elle plongea dans une révérence devant Tarchinini en chuchotant :

— À bientôt, mon amour.

S'éloignant d'une allure encore vive, elle laissa le Véronais et la servante un peu honteux.

— Il y a longtemps qu'elle est comme cela ?

— Je l'ai toujours connue ainsi.

— Pourquoi ne la mettent-ils pas dans une maison de santé ?

— Ils ne tiennent pas à ce que cela se sache.

— Je comprends... Teresa, pourrais-je vous dire deux mots ?

Il entraîna la jeune fille dans sa chambre.

— Je viens d'avoir un entretien avec don Marcello. Il soutient que vous n'êtes pas sa maîtresse mais que vous, vous l'aimez.

Elle le regarda bien en face pour répondre :

— C'est vrai.

— Vous vous aimez depuis quand ?

— À peu près du moment où je suis entrée dans cette maison.

— Et doña Sofia ?

— Elle détestait son mari... comme elle détestait toute la famille.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Depuis sa mort, avez-vous réfléchi sur les causes de son suicide ?

— Oui.

— Alors ?

— Je crois – sans en être très sûre – qu'elle s'était éprise de notre locataire... Alberto Fontega. Peut-être même projetait-elle de fuir avec lui ? Sa mort a dû lui porter un coup terrible...

— Au point de la pousser à se tuer ?

— Pourquoi pas ?

Teresa paraissait sincère.

— Qui est venu chercher les affaires de votre locataire ?

— Je ne le connaissais pas. Je ne l'avais jamais vu. Je ne pense pas que ce soit quelqu'un de par ici.

— Pouvez-vous me le décrire ?

Le portrait que brossa rapidement la servante n'apporta rien au policier. Il pouvait représenter n'importe qui.

— Et ce Fontega, à quoi ressemblait-il ?

— Un grand garçon maigre, l'air assez doux... Tenez, il allait bien avec doña Sofia... Comme elle, il avait l'air malheureux.

— De quelle façon était-il arrivé chez vous ?

— De la même façon que vous, je suppose.

— Moi, c'est don Giovanni qui m'a indiqué votre maison.

— Lui, je crois me souvenir qu'il m'a dit avoir été renseigné par le patron de *La Sirena malinconica*.

Alors, Tarchinini eut l'impression qu'enfin, il touchait au but. Spontanément, il sauta au cou de Teresa pour la remercier. Un peu surprise, la jeune fille recula.

— Qu'est-ce qu'il vous prend, signor Professeur ?

— Vous ne vous doutez pas du service que vous venez de me rendre, mon petit ! Je n'ai plus sommeil et je sens que je ne pourrai pas dormir avant d'être allé bavarder avec ce cher Luigi Cantoniera.

— Ma qué ! pourquoi vous intéressez-vous tellement à ce Fontega ?

— Disons que c'est un secret dont je vous ferai part le moment venu.

CHAPITRE VII

Pourquoi Luigi Cantoniera avait-il menti ? Pour quelles raisons niait-il avoir envoyé Bacoli chez les Golfolina ? Que voulait-il cacher en prétendant ignorer que Bacoli avait changé de nom ? Quelles que puissent être les explications que fournirait le patron de *La Sirena malinconica*, il n'en demeurerait pas moins le suspect numéro un et, du même moment, fournissait enfin à Tarchinini la première piste sérieuse. Le mari de Giulietta ne croyait plus – comme avait essayé de l'en persuader Cantoniera – qu'il avait été victime d'un jaloux. Et dans quel but, Luigi tenait-il tant à l'en convaincre sinon parce qu'il connaissait l'agresseur et désirait le protéger ? Il n'était guère plausible qu'il eût agi lui-même. Alors, qui ? C'est à cet instant que le policier repensa brusquement au jeune marin croisé sur le seuil du bar, ce marin en qui quelque chose l'avait intrigué, quelque chose d'insolite. Mais quoi ? Le Véronais sentait que s'il pouvait répondre à cette question, il mettrait la main sur le bout de laine qui dénouerait l'écheveau. Tout en se dirigeant vers la piazza Vecchia, Tarchinini se creusait la tête pour tenter de se rappeler ce détail qui, sur l'instant, l'avait choqué. Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il ne prit pas garde au bruit d'un pas étouffé qui se rapprochait derrière lui. Il tomba sans s'être douté de rien.

*

* *

Ce fut le chapeau à bords roulés dont il ne se séparait jamais qui sauva la vie du policier. Le choc qui aurait dû lui fendre le crâne, fut considérablement amorti et dévié par l'épaisseur du feutre de bonne qualité (et dire que Giulietta estimait qu'il payait toujours trop cher ses chapeaux !). Le crâne avait résisté et seule la peau avait été fendue sur plusieurs centimètres, exigeant des points de suture.

Revenu à lui, la tête bandée, dans sa chambre d'hôpital où on l'avait transporté, Tarchinini s'efforçait faire le point en compagnie du commissaire Daniel Ceppo, qui ne cachait pas sa joie de voir son collègue s'en tirer à si bon compte.

— Vous autres, Véronais, vous avez la tête solide !

— Je suis le premier à m'en féliciter, croyez-le bien.

— Vous avez une idée de la raison de cet attentat ?

— Les autres ont peur que je n'arrive à la vérité. C'est parce qu'ils me jugent beaucoup plus près du but que je ne le suis en réalité, qu'ils ont cédé à la panique et commis cette faute. Et ils ont eu plus tort encore, de me rater.

— Ma qué ! vous n'allez pas me dire que vous le regrettez, hé ?

— Bien sûr que non.

— Et l'identité de votre agresseur ?

— Je l'ignore, peut-être s'agit-il de l'homme qui a tenté de m'abattre à Santa Maria Maggiore et, dans ce cas, il faut admettre qu'il guettait ma sortie nocturne. Mais comment aurait-il pu prévoir que je ressortirais la nuit dernière ?

— Alors ?

— Mon intention de me rendre chez Cantoniera, je ne l'ai confiée qu'à Teresa, la bonne des Golfolina. Sans doute aurait-elle pu prévenir celui qui m'attendait dehors mais, c'est accepter l'hypothèse qu'il y avait bien un homme en faction dans la nuit, ce qui me paraît imbécile.

— Dans ce cas, il s'agirait de quelqu'un de la maison ?

— Cela semble plus probable.

— Dès lors, les Golfolina seraient dans le coup du trafic de drogue avec Cantoniera ?

— On peut le penser. Pourtant, outre que ces mélomanes ne m'ont pas l'air de trafiquants, c'est Teresa qui m'a appris que le patron de *La Sirena malinconica* avait dirigé Bacoli vers la maison de ses patrons.

— Elle n'est peut-être pas dans l'affaire et n'a rien remarqué de ce qu'il se passe autour d'elle ?

— Teresa était la seule à savoir mon désir de filer chez Cantoniera.

— En somme, plus on estime y voir clair, moins on distingue quoi que ce soit ?

— Je suis sûr que je frôle la vérité, qu'il n'y a plus qu'un écran léger entre elle et moi, un écran que je ne parviens pas à crever parce que je ne fais pas le geste qui s'impose.

— Et qui est ?

Romeo soupira :

— Si je le savais...

— Dites donc, Tarchinini, j'ai oublié de vous apprendre que le

médecin légiste a découvert que doña Sofia était bourrée de drogue.

Le saut que le Véronais exécuta dans son lit lui arracha un gémissement. Il tourna sa mauvaise humeur contre son collègue :

— Et qu'attendiez-vous pour me le dire ! Bourrée de drogue... Cependant, elle n'avait absolument pas le visage ni les yeux de quelqu'un s'adonnant aux stupéfiants...

— Peut-être en a-t-elle pris pour trouver le courage de mourir ?

— Cher Daniele Ceppo, la drogue donne aux intoxiqués le goût de vivre en effaçant de leur mémoire tous leurs soucis. Dans l'état où elle devait être, est-il possible qu'elle ait pu se pendre ?

— Le médecin hésite à se prononcer mais il penche quand même pour la négative.

— C'est aussi ce que je crois. On a fait absorber de la drogue – comment ? Je l'ignore – à doña Sofia pour pouvoir la pendre et maquiller son assassinat en suicide.

— Mais enfin qui aurait eu cet horrible courage ?

— Quelqu'un des siens.

— C'est abominable !

— Vous savez, aussi bien que moi, mon cher, que dans notre métier, l'horreur est quotidienne.

— Voyons, Tarchinini, ne laissons pas jouer notre imagination ! Pourquoi l'aurait-on tuée ?

— Là, deux hypothèses : ou don Marcello filait le parfait amour, au grand jour avec Teresa et même dans ce cas il n'a pu agir seul. La complicité de la bonne s'impose d'elle-même puisqu'elle devait être un des bénéficiaires de l'opération. Ou bien, si nous acceptons l'hypothèse que les Golfolina sont les trafiquants que nous recherchons, il faut admettre qu'il s'agit d'un crime collectif où tous les membres de la famille ont trempé, à l'exception de la vieille folle et, peut-être, de son mari.

— Pourquoi lui ?

— Parce que c'est un homme malheureux qui m'a donné l'impression de subir plutôt que de commander.

— Tout cela est bel et bon mais ne nous fournit pas la réponse à la question que je vous ai posée. Si nous écartons le crime passionnel, pour quel motif la famille s'est-elle décidée à commettre cet assassinat monstrueux ?

— Je ne sais pas exactement. Je suis obligé de m'en rapporter à mes seules impressions. Doña Sofia n'était pas heureuse. Elle n'ignorait rien des sentiments de son mari pour Teresa. Elle jouait mal du violon – et à ce propos, je ne comprends pas comment on osait lui faire tenir une place dans le Quintette ? Il faut croire que la clientèle des Golfolina n'est pas difficile – enfin, elle semblait détester ces beaux-parents. Leur reprochait-elle de se faire les complices de leur

fil ? Ou bien, savait-elle quelque chose qu'elle menaçait de divulguer, comme elle l'a crié à doña Claudia, en ma présence ? Enfin, très estimé collègue, cette drogue qu'elle a absorbée, en admettant qu'elle l'ait absorbée de son plein gré, il a bien fallu qu'elle la prenne quelque part ? Or, quoi qu'en pense l'opinion, dans une ville du genre de Bergame, ce ne doit pas être si facile à trouver. Tandis que si la drogue était la maison...

— Je reconnais que tout cela se tient. Je vous admire, Tarchinini.

— Il n'y a vraiment pas de quoi car je me suis conduit bien sottement. Un débutant n'eût pas plus mal agi. Peut-être ai-je subi le charme de cette adorable Teresa ? Peut-être ai-je été sensible au côté « comme-il-faut » de cette famille Golfolina ? Je ne sais pas... Même Cantoniera avec sa gentillesse bourrue m'a jeté de la poudre aux yeux.

— Vous parlez comme si vous étiez sûr de leur culpabilité aux uns et aux autres ?

— Mais, j'en suis sûr, don Daniele... parce que la logique l'exige. Malheureusement, la prouver, cette culpabilité, est une autre histoire... D'autre part, puisque je m'en réfère à la seule logique, il y a deux événements qui ne s'expliquent pas logiquement : pourquoi Teresa a-t-elle dénoncé Cantoniera s'il est son complice ? Pourquoi a-t-on tué Bacoli s'il était leur complice ? Et s'il était leur complice, pour quelles raisons les a-t-il trahis ?

— À ce que je comprends, cher Tarchinini, vous avez encore du pain sur la planche, hé ?

— Oui... et je suis là. Je pense tout de même sortir après-demain.

— Je le souhaite et de grand cœur. Maintenant, dites-moi ce que vous voulez que je fasse ?

— Rien.

— Rien ?

— Écoutez-moi, don Daniele : ma seule chance d'arriver à démasquer ces gens-là, c'est de continuer à jouer le jeu... Il faut les laisser en paix... qu'ils finissent par se persuader qu'ils demeurent à l'abri des soupçons... jusqu'au moment où j'abattraï mes atouts.

— Ma qué ! et s'ils essaient encore de vous tuer ?

— Risques du métier mais, rassurez-vous : je me méfierai.

En dépit de sa volonté de montrer un détachement stoïque, Romeo ne put empêcher sa voix de trembler légèrement.

*

* *

Lorsque son collègue l'eut abandonné, Tarchinini s'endormit et durant plusieurs heures, reposa en toute tranquillité. À son réveil, sa tête lui faisait encore un peu mal mais la souffrance s'avérait très

supportable, fût-ce pour un homme aussi douillet que l'était Romeo. Dans le silence de cette petite chambre propre et claire, le Véronais se mit à réfléchir au problème le préoccupant. Comme il l'avait dit à Ceppo, il était certain de la culpabilité de Cantoniera et de quelques-uns des membres de la famille Golfolina, parmi lesquels il incluait, d'autorité, la jolie Teresa. Il en éprouvait une peine profonde. Romantique, il eût aimé que tous les criminels eussent des mines patibulaires et il se désespérait qu'une de ces femmes dont il se voulait le chevalier servant révélât une âme aussi noire. Pas une trahison ne lui apparaissait pire que celle d'un visage agréable. Inconsciemment, il cherchait déjà des excuses à Teresa. Peut-être n'avait-elle fait qu'obéir ? Par amour ou par crainte ? Mais, dans ce cas, qui était le chef de la bande ? Don Lazzaro ? Don Marcello ? Les hommes ne semblaient pas occuper la première place dans la hiérarchie des Golfolina. Alors, *doña Claudia* ? Ou bien devait-on admettre que le tandem Marcello-Teresa menait le jeu ? Et Cantoniera, dans tout ce mic-mac, quelle était sa place ? Si seulement Tarchinini pouvait se rappeler ce qui l'avait étonné dans ce marin, croisé chez Luigi ?...

Vers 4 h de l'après-midi, le commissaire Manfredo Sabazia rendit visite à son collègue véronais. Le Bergamasque ne pouvait cacher son émotion et, ce fut la larme à l'œil qu'il étreignit Tarchinini.

— Quand j'ai su... Ah ! bonté divine !... Le remords, d'un coup ! Vous me comprenez ? Car enfin, c'était moi... moi, le seul coupable ! Je vous ai arraché à votre quiétude véronaise... Vous m'auriez vu annonçant votre trépas à la signora Tarchinini ? Une abomination !

— De toute façon, je ne vous aurais pas vu.

— Pardon ? Ah ! oui... évidemment... Elle m'aurait traité d'assassin !

— Entre autres.

— Pardon ?

— Dans les moments dramatiques, *Giulietta* fait preuve d'une richesse de vocabulaire insoupçonnée...

— Et puis les *bambini* à qui il m'aurait incombé d'apprendre que j'avais laissé assassiner leur papa !

— Les *bambini*...

Tarchinini ne voyait pas la scène, il la vivait. La gorge serrée, il gémit :

— *Poverelli*...

Sabazia prit les mains de Romeo dans les siennes.

— Jamais... jamais, je n'aurais pu...

Ils se regardaient, bouleversés et, confondant le réel avec l'imaginaire, ils pleuraient sur un événement qu'ils savaient ne s'être pas produit mais qui aurait pu se produire. Les autres ne nous comprennent pas – avait coutume de dire Tarchinini quand on faisait

allusion devant lui aux réactions de l'étranger vis-à-vis du comportement italien – et il ajoutait : parce que nous nous servons beaucoup de nos mains pour parler, ils se figurent que nous ne savons pas nous en servir pour autre chose, oubliant que nous demeurons les premiers bâtisseurs du monde ; parce que nous avons une imagination magnifique, on nous croit incapables de nous plier à la réalité, ne comprenant pas que l'*homo italicus* vit toujours sur deux plans : celui où les choses sont ce qu'elles sont et celui où les choses apparaissent telles qu'elles pourraient être et qu'il a assez de poésie en lui pour confondre les deux, en dehors de ses tâches nourricières. Ainsi, Sabazia et Tarchinini bien qu'ils fussent tous deux de remarquables policiers, ayant – quand il le fallait – les pieds sur terre, ne pouvaient résister au plaisir de se « faire peur » pour mieux goûter la saveur du moment présent où, se cachant à l'abri du malheur, ils se régalaient de misères inventées. Acteurs spontanés, ils ne cessaient, dès qu'ils en avaient le loisir, de se donner la comédie, mais une comédie où tout le monde s'affirmait sincère. C'est cette sincérité que les étrangers ne peuvent admettre.

Enfin, Sabazia s'arracha à leur commune émotion pour déclarer :

— J'ai cru de mon devoir de prier mon collègue Malpaga d'avertir votre femme... tout à la fois de votre... accident et de votre rétablissement.

— Ma qué ! ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux !

— Pourquoi ?

Romeo secoua la tête.

— Vous ne connaissez pas Giulietta... Elle est capable de mettre Vérone sens dessus dessous...

— Vous exagérez !

— À peine... Mais, puisque je ne suis pas mort, il ne faut pas perdre de temps... Pouvez-vous me fournir des renseignements détaillés sur le Quintette Golfolina ?

— Sur le Quintette ?

— Oui... il y a des choses qui m'intriguent dans cette formation et j'aimerais bien les éclaircir.

— Bon... Dans ce cas, je vais prier Ettore Milazzo, l'entrepreneur de spectacles, de vous rendre visite au plus tôt. Je crois qu'il est celui qui, à Bergame, peut vous parler professionnellement, de la façon la plus exacte, des Golfolina dont il s'est occupé à un certain moment.

*

* *

Le signor Milazzo ne se présenta à l'hôpital que vers les 7 h du soir. Il dut parlementer longuement pour obtenir de voir le blessé.

Sitôt qu'il fut en présence de Romeo, il tint à s'excuser de son retard.

— Signor Tarchinini, j'ai passé la journée à Brescia et ce n'est que tout à l'heure, en regagnant mon bureau, que j'ai trouvé une note m'annonçant que le commissaire Sabazia m'avait téléphoné. Je l'ai aussitôt appelé et il m'a prié de me rendre d'urgence à votre chevet. Je n'ai pas eu le temps de lui demander des explications et... me voilà.

— Je vous remercie, Signore. Vous organisez les spectacles, je crois ?

— En effet.

— Dans ce cas, vous devez connaître les Golfolina ?

— Les musiciens de la ville haute ? Évidemment.

— Je souhaiterais entendre votre opinion à leur sujet ?

— À quel point de vue, Signore ?

— Professionnel, bien entendu.

— Mon Dieu... ce sont d'honnêtes instrumentistes, sans plus. Il y a quelques années, j'ai cru qu'ils pourraient monter plus haut mais, j'ai dû déchanter... Consciencieux mais, sans cette flamme qui touche un auditoire averti... Ils exécutent avec conscience... c'est tout. Aussi, il n'est pas question de les produire dans les grandes villes... Ils donnent des soirées pour les œuvres de bienfaisances locales, pour les étudiants peu fortunés... En bref, ils sont capables de satisfaire des mélomanes pas trop experts et qui ont plus d'enthousiasme que de connaissances musicales... Personnellement, je n'ai pas la possibilité de m'occuper de formations de cette sorte... Vous voyez ce que j'entends par là ?

— Parfaitement... Signor Milazzo, j'habite chez les Golfolina.

— Ah ?

— J'ai eu l'amical privilège d'assister à l'une de leurs séances de travail... et sans prétendre à être, de mon côté, un expert, je dois vous avouer que j'ai éprouvé quelque surprise.

— De quel ordre, Signore ?

— Eh bien ! si Lazzaro, Marcello et Claudia Golfolina me paraissent posséder parfaitement leur métier, si le vieil Umberto me fait l'effet de tenir correctement sa place, il n'en est pas de même de doña Sofia.

— De doña Sofia ?

— Encore une fois, je vous répète, Signore, que je n'irais passer pour expert mais il m'a semblé indiscutable que doña Sofia jouait plus que médiocrement... se trompant... ne suivant pas toujours la mesure... en un mot, je me demande comment, dans un concert, les gens ayant payé leur place, peuvent tolérer une pareille faiblesse ?

Le visiteur du policier semblait sincèrement étonné.

— Je crains de ne pas très bien vous comprendre, signor Tarchinini ? Voyons, vous me parlez bien des Golfolina de la ville haute ?

— En effet.

— Ma qué ! vous me citez don Lazzaro, don Marcello, doña Claudia, don Umberto et doña Sofia !

— Et alors ?

— Et alors, Signore, un quatuor ne se compose pas de cinq personnes mais de quatre !

— Il ne s'agit pas d'un quatuor mais d'un quintette !

— Pardonnez-moi Signore, mais les Golfolina n'ont toujours constitué qu'un quatuor : deux violons, un alto et un violoncelle.

— Pourtant, doña Sofia...

— Je pense qu'il s'agit de l'épouse de don Marcello. Une jeune femme assez effacée ?

— C'est ça...

— Je puis vous affirmer qu'à ma connaissance, elle n'a jamais joué en public.

C'était au tour de Romeo de ne plus comprendre. À quoi rimait cette farce que lui avaient servie les Golfolina ? Pour quelles raisons avaient-ils fait jouer Sofia devant Romeo ? Ils voulaient le persuader qu'elle appartenait à la formation. Pourquoi ? Qui, le premier, avait parlé de quintette au lieu de quatuor ? Tous complices mais... de quoi ?

Le signor Milazzo se retira sans avoir très bien saisi à quoi répondait cette démarche qu'on lui avait demandé d'effectuer aussi rapidement que possible. La seule certitude qu'il emportait était que le signor Tarchinini ne comprenait pas grand-chose à la musique et qu'il confondait un quatuor et un quintette. Romeo de son côté, prit à peine garde au départ de son hôte, tout occupé à essayer de deviner depuis combien de temps on le moquait. Et cela ne lui plaisait pas du tout.

Allongé dans son lit, le mari de Giulietta, pour la centième fois peut-être, reprenait les données du problème qu'il ne parvenait pas à résoudre. Il savait qu'il connaissait tous les participants du trafic de drogues mais sans pouvoir deviner le mécanisme dudit trafic. Voyons, qu'est-ce qui obligerait les Golfolina à faire croire qu'ils formaient un quintette sinon le besoin de justifier la présence de doña Sofia lors de leurs déplacements ? Mais la fidélité conjugale eût suffi à expliquer que doña Sofia accompagnât son mari. Il fallait chercher ailleurs. Pourquoi les Golfolina estimaient-ils indispensable que Sofia les suivît dans leurs voyages ? Ils ne l'aiment pas, elle ne les aimait pas et menaçait de révéler des choses... Quelles choses ?

Loin de se reposer, ainsi que le lui avait recommandé le médecin, Romeo s'énervait, s'enfiévrant, furieux, dépité, exaspéré, de buter contre un obstacle dont il ne parvenait pas à comprendre la nature. Incapable de trouver le sommeil, il reprenait sans cesse ces questions auxquelles il lui fallait absolument répondre pour mettre les Golfolina

hors d'état de nuire. En quoi doña Sofia leur était-elle nécessaire, pour qu'ils jugeassent indispensable de l'incorporer si totalement à leur troupe, qu'ils faisaient croire à un quintette alors qu'ils ne formaient qu'un quatuor ? Quels rapports existait-il entre Cantoniera et les Golfolina ? Pourquoi Bacoli avait-il craqué et changé subitement de camp ? Car le fait qu'il ait été envoyé par le cabaretier chez les Golfolina, montrait assez qu'il appartenait au même milieu.

Dans son lit, Tarchinini se tournait et se retournait. Un silence total régnait dans l'hôpital. Une horloge ancienne égrena quelque part les premières heures de la nuit. Heureux ceux qui dorment, pensait amèrement Romeo... Aux prises avec lui-même, il cherchait toujours les motifs ayant poussé les Golfolina à mêler Sofia à leur répétition, au risque de voir leur hôte constater la médiocrité de l'exécutante. À y bien penser, cela s'affirmait ridicule, et dangereux. Qu'est-ce que cela pouvait faire au Véronais que Sofia jouât ou ne jouât pas avec ses parents ? Justifier sa présence dans la troupe lors- qu'elle quittait Bergame ? Mais en quoi cela concernait-il, intéressait-il un professeur d'archéologie, étranger au pays ? Et brusquement, le mari de Giulietta comprit que si les Golfolina lui avaient joué cette comédie, c'est tout simplement qu'ils n'ignoraient rien de sa véritable identité. Ce n'était pas au pseudo-Napolitain qu'ils avaient donné un médiocre spectacle, mais bien au commissaire Tarchinini dont la présence chez eux les inquiétait. Oui mais, dans ce cas, pour quelles raisons l'y avaient-ils accueilli ? Il eût été si facile de refuser de louer la chambre... Là encore, la réponse s'imposait : les Golfolina ignoraient la véritable identité de Tarchinini lorsqu'il s'était présenté chez eux. Comment l'avaient-ils découverte et quand ? Avec un dépit qui allait se renforçant au fur et à mesure qu'il progressait dans son raisonnement, Romeo devait bien admettre que tout le monde s'était moqué de lui : les Golfolina, Teresa et Cantoniera. Il rougit de colère à l'idée du rôle ridicule qu'on lui avait attribué. Son amour-propre humilié excitait ses facultés intellectuelles et renforçait sa volonté de démasquer au plus vite ceux qui s'étaient non seulement rendus coupables d'un crime vis-à-vis de la société, mais encore qui s'étaient permis de s'offrir la physionomie du plus subtil policier de Vérone. C'était là une offense que Tarchinini ne pouvait supporter et ce fut avec un élan nouveau qu'il reprit ses déductions.

Donc, mis au courant de la personnalité réelle du faux Véronais, les Golfolina avaient désiré le persuader que Sofia appartenait à leur formation... Romeo essayait de se représenter le départ de l'équipe. Doña Claudia surveillant l'embarquement des voyageurs encombrés par leurs instruments... Doña Sofia emportait-elle son violon inutile ? Si oui, cela ne rimait vraiment à rien... Romeo avait assez de métier pour savoir que les criminels ne font jamais de gestes inutiles... Donc,

il fallait que la jeune femme suivît ses parents et il fallait qu'elle emportât son violon. Pour quelles raisons ?

Soudain, le Véronais eut comme un éblouissement. Il s'assit sur son lit, le cœur battant. Il venait enfin de comprendre ! Qui pourrait soupçonner doña Sofia de transporter dans l'étui de son alto autre chose qu'un... alto ? Tarchinini sonna pour appeler l'infirmière. Une femme entre deux âges – mais plus proche du second que du premier – se présenta, inquiète :

— Quelque chose ne va pas, Signore ? Dois-je appeler l'interne de service ?

— Non. Il faut que vous téléphoniez pour moi.

— À cette heure-ci ? Ma qué ! je ne vais pas réveiller les gens, hé ?

— Oh ! que si, mignonne ! Vous allez réveiller le commissaire Manfredo Sabazia.

— Mais, il doit dormir ?

— Comment pourriez-vous le réveiller, autrement ?

— Et qu'est-ce que je lui dirai ?

— De venir immédiatement.

— Et vous croyez qu'il... il obéira ?

— J'en suis même persuadé.

Ayant passé une robe de chambre sur son pyjama, le commissaire Sabazia pénétrait moins de vingt minutes plus tard dans la chambre de Romeo. Apparemment, il n'était pas d'une humeur bien gaie.

— Que vous arrive-t-il, Tarchinini ?

— Je crois que j'ai résolu une partie du problème.

Du coup, Sabazia oublia son déplaisir à être sorti de son lit alors qu'il venait à peine de s'endormir.

— Non ?

— Si.

— Alors...

— Alors, mon cher Commissaire, je souhaiterais que vous m'envoyiez demain matin, à la première heure, quelqu'un qui m'apporterait, d'une part, un résumé des rapports de police touchant les villes où est apparue la drogue au cours des six derniers mois et, d'autre part, le détail des dernières tournées effectuées par les Golfolina.

— Parce que vous pensez ?...

— J'ose dire que je suis sûr, Commissaire, et que j'attends de vous les preuves me permettant d'étayer cette certitude.

*

* *

Tarchinini se réveilla dans un sourire et dans l'éblouissante clarté du soleil. Conscient d'avoir à moitié remporté la victoire, il avait goûté un sommeil paisible. Il venait d'en être tiré par l'apparition dans sa chambre, d'une ravissante et jeune infirmière qui précédait un homme dont, malgré le vêtement civil, on devinait la profession. Il s'agissait de l'envoyé de Manfredo Sabazia. Sans se soucier de formule de politesse, l'agent tendit une enveloppe à Romeo :

— De la part de qui vous savez, Signore.

— Merci.

Sans ajouter un mot, l'homme ressortit. Assurément, la petite infirmière était la plus étonnée des trois. Elle ne put se tenir de remarquer :

— Drôle de type !

Le Véronais se mit à rire. Cette infirmière lui plaisait beaucoup. Une jolie rousse à la frimousse éveillée. Oubliant ses soucis policiers, le mari de Giulietta se sentit repris par sa galanterie naturelle.

— Vous a-t-on déjà dit que vous étiez tout simplement adorable, mon enfant ?

— Souvent ! répondit la petite en minaudant.

Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'inflammable Tarchinini. D'un geste preste, il enserra de son bras droit, la taille de l'infirmière.

— Avec cette couleur de cheveux, la teinte, de votre peau, je parie que vous êtes Vénitienne ?

— Pas du tout, Signore ! Je suis de Milan !

Romeo lâcha la jeune fille en poussant une exclamation.

— Qu'y a-t-il, Signore ? Vous n'aimez pas les Milanais ?

— J'adore les Milanais et plus encore les Milanaises ! Vous ne pouvez savoir même à quel point je les aime les Milanaises, surtout quand elles vous ressemblent !

La petite roucoula de plaisir et sortit en balançant les hanches ce qui, à un autre moment, eût fait monter la tension de Romeo mais pour l'heure, quoi qu'en puisse croire l'infirmière, il pensait à tout autre chose. Maintenant, il se rappelait ce qui l'avait frappé dans le marin rencontré sur le seuil de *La Sirena malinconica* : il tenait à la main un paquet de pâtisserie où, sans y prendre garde, le Véronais avait lu *Milano* comme sur le paquet que portait Teresa lorsqu'il l'avait rencontrée dans la ville basse. Voilà donc comment la drogue arrivait à Bergame... Comment soupçonner un gentil paquet de gâteaux de renfermer de quoi intoxiquer des milliers de gens ? Du coup, la complicité de Cantoniera s'imposait et l'identité de ceux qui s'étaient mis en tête de supprimer Tarchinini jugé trop curieux. Vraisemblablement le marin à Santa Maria Maggiore et l'un des Golfolina, l'avant-veille au soir. Si Teresa lui avait révélé le rôle de

Cantoniera auprès de Bacoli, c'est qu'elle savait proche la fin de son interlocuteur. Marcello s'était, sans doute, chargé de la besogne. La garce !

Fébrilement, mais avec l'intime conviction que son attente répondrait à ses vœux, le Véronais ouvrit l'enveloppe envoyée par Sabazia. Très vite il s'aperçut que l'apparition de la drogue à Pavie, Piacenza, Parme, Modène, Bologne, Ferrare, Mantoue, Crémone coïncidait avec le passage des Golfolina dans ces mêmes villes.

*

* *

La tête bandée, Tarchinini regagnait la maison du viale delle Mura. Il s'était fait déposer à la porte San Giacomo et montait à petits pas, suscitant un étonnement apitoyé chez ceux qu'il croisait et que frappait son pansement. Romeo n'y prenait pas garde. Pour lui, tout se terminait. Il ne lui restait plus qu'à comprendre pourquoi on avait tué Sofia, pourquoi on avait tué Bacoli. Son esprit romanesque pensait à une solution émouvante : Sofia et Bacoli s'aimaient et décidés à se refaire une nouvelle existence, entraient en lutte contre le gang. Le jeune homme abattu, Sofia avait eu peur et s'était tue mais, ses menaces proférées en présence du Véronais la rendait suffisamment dangereuse pour que sa disparition s'imposât. Le temps durait au policier d'avoir un entretien en tête-à-tête avec Teresa qu'il détestait plus que tous les autres, peut-être parce qu'il avait éprouvé à son endroit des sentiments trop tendres.

Lorsqu'il eut poussé la porte de la maison, Tarchinini s'arrêta. Du premier étage arrivait l'écho de litanies pieusement psalmodiées. Les salauds !... Ils priaient pour celle qu'ils avaient assassinée... Une colère violente commençait à agiter le Véronais. Un besoin irrépressible l'empoignait de grimper l'escalier, de se jeter dans la chambre mortuaire et là, devant la morte, de lancer la vérité aux visages de ces sanglants hypocrites.

— Mon Dieu !... Serafino !

Il ne manquait plus que celle-là ! Doña Clelia, une expression d'horreur sur son fin visage pâle, joignait les mains en contemplant celui à qui elle faisait porter ses rêves.

— Ils ont encore voulu te tuer ?

— Ça m'en a tout l'air, hé ?

Elle tomba, sanglotante, sur sa poitrine.

— Serafino mio, ils ne nous laisseront donc jamais tranquilles ?

Il l'écarta doucement.

— Si... Je vous promets qu'ils vont nous laisser tranquilles.

— Et nous partirons pour Mantoue ?

— Bien sûr !

Tout en répondant, Tarchinini se demandait, toute sa famille en prison, ce qu'allait devenir la pauvre Clelia ?

Mais les policiers n'ont guère le temps de s'interroger ou de philosopher sur les conséquences des actes criminels. Il leur appartient de les découvrir et de livrer leurs auteurs à la justice. Après lui avoir adressé un sourire confiant qui gêna beaucoup le Véronais, doña Clelia remonta vers la chambre où Sofia devait reposer, veillée par ses meurtriers.

Au lieu de gagner la pièce où il logeait, Romeo se dirigea, sur la pointe des pieds, vers la salle où avait eu lieu la répétition. Les étuis renfermant les instruments de musique s'alignaient sagement contre le mur. Romeo les ouvrit les uns après les autres. Comme il s'y attendait, l'un d'eux était vide, vraisemblablement celui de Sofia. Il s'agenouilla et, précautionneusement, tâta la boîte. Sous son doigt, il sentit une saillie, invisible à l'œil. Après une courte hésitation, le commissaire prit l'étui et l'emporta dans sa chambre. À l'aide de la lame de son couteau, il parvint à faire jouer une sorte de fermeture à glissière dissimulant un vide s'étendant tout autour de l'étui dont il épousait la forme intérieure. L'époux de Giulietta passa son doigt au bord de la cavité et le porta à sa bouche. Sur la langue, il eût l'amertume de la cocaïne. Il poussa un soupir de soulagement : enfin, ça y était. Il allait pouvoir rentrer à Vérone ayant, une fois de plus, gagné la partie.

— Ainsi, vous avez tout compris ?

Roméo se retourna d'un bloc pour se trouver en face de Teresa. Il reprit tout de suite son sang-froid en constatant que la jeune fille ne tenait pas d'arme à la main

— Oui, j'ai tout compris... et notamment que vous avez tenté de m'assassiner l'autre soir.

— Ce n'est pas moi !

— Ce n'est pas vous qui m'avez frappé mais c'est vous qui avez alerté celui qui voulait me tuer... Marcello, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules sans répondre.

— Vous êtes le chef de la bande ?

— Moi ?

Elle eut un ricanement douloureux.

— Je suis leur prisonnière, oui... J'obéis.

— Pour quelles raisons obéissez-vous ?

— Je me suis évadée d'une prison où je purgeais une peine de cinq années pour vols. Ils peuvent m'y renvoyer quand ils le voudront. Ils n'ont qu'à alerter la police.

— Mais... votre liaison avec Marcello ?

— Je vous l'ai laissé croire pour tenter d'expliquer le pseudo-suicide de Sofia.

— Pourtant, elle-même m'a dit...

— Elle se le figurait.

— Vous avez aidé à la pendre ? ‘

— Non.

— Qui l'a fait ?

— Sans doute Marcello et son père.

— Pourquoi ?

— Elle devenait dangereuse depuis la mort de Bacoli.

— Ils s'aimaient, ces deux-là ?

— Oui.

En dépit du côté dramatique de cette conversation, Tarchinini soupira d'aise à l'idée qu'à nouveau, il avait deviné juste.

— Racontez-moi ?

— Bacoli nous a été envoyé par Cantoniera. Il lui fallait se cacher.

— C'est chez Cantoniera que la drogue arrive, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dans un paquet de gâteaux ?

— Oui. Bacoli avait peur. Sofia avait peur. Je pense que ce sont leurs craintes qui les ont rapprochés. Sofia a demandé à Marcello de la laisser partir. Il a refusé. Ce n'est pas qu'il tenait à elle mais il redoutait ses confidences. Alors, Bacoli a eu l'idée de se mettre en rapport avec la police pour acheter sa liberté et celle de Sofia. Il a rencontré un policier chez Cantoniera. Il l'a suivi, l'a abordé. Seulement, les autres l'ont appris et ils ont décidé de tuer le garçon.

— Qui s'est chargé de la besogne ?

— Cantoniera.

— Et c'est lui qui est venu chercher ses bagages.

— Personne n'est venu. Nous avons brûlé ses affaires.

— La drogue était transportée dans l'étui à violon de Sofia ?

— Oui.

— Savez-vous qui est le meurtrier du policier à qui Bacoli s'était confié ?

— Cantoniera.

Il y eut un silence puis Tarchinini s'enquit doucement :

— Vous n'ignorez pas que tout ce que vous venez de me raconter vous condamne à retourner en prison ?

— Ça m'est égal... J'ai cru retrouver la liberté et c'était pire. En prison, on ne tue pas son prochain.

Encore un silence.

— Teresa... si vous acceptez de redire tout ce que vous m'avez dit devant les policiers d'abord, devant le tribunal ensuite, vous nous aiderez beaucoup et... les juges en tiendront sûrement compte.

D'ailleurs, j'y veillerai.

— Merci.

Au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la porte, Romeo lui demanda :

— Depuis quand êtes-vous au courant de ma véritable identité ?

Pour la première fois depuis le début de leur entretien, elle sourit :

— Dès le soir de votre arrivée... Cantoniera a téléphoné pour nous dire sa méfiance et on a découvert une photo dans votre valise.

Sacrée Giulietta dont la jalousie avait failli perdre son mari !

*

* *

Tarchinini alla téléphoner à Sabazia d'un café où on ne le connaissait guère et, lui ayant donné ses instructions, attendit patiemment, tout en dégustant un apéritif, qu'un mini-car Volkswagen eût déposé sur la piazza Vecchia quelques touristes mâles armés d'appareils photographiques. Alors, il se rendit à *La Sirena malinconica*.

Si Cantoniera éprouva un choc en voyant entrer chez lui Tarchinini, il n'en laissa rien paraître.

— Eh bien ! signor Professeur, que vous est-il encore arrivé ?

— On a presque réussi à me tuer, cette fois. Mais, il faut croire que j'ai la vie dure et le crâne solide. Donnez-moi donc un verre de bon vin.

Tout en versant le vin demandé, le patron dit :

— Ma qué ! pourquoi s'acharne-t-on après vous, signor Professeur ?

— Peut-être parce qu'on ne veut pas que je découvre qui fournit la drogue et qui la distribue ?

La main de Luigi trembla et du vin se répandit sur le comptoir.

— Je ne vois pas en quoi les histoires de drogue intéressent un professeur napolitain ?

Romeo sourit.

— Allons, Cantoniera, vous ne pensez pas que nous avons assez joué la comédie, vous et moi ?

— Pardon ?

— Donnez-moi mon véritable nom et mon véritable titre : commissaire Romeo Tarchinini de la Police Criminelle de Vérone.

L'autre gronda.

— Qu'est-ce que vous cherchez par ici ?

— Mais rien, mon bon Cantoniera. Je ne cherche rien car j'ai tout trouvé.

— Et qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Que c'est vous qui receviez la drogue enfermée dans un paquet de gâteaux que vous remettiez aux Golfolina par l'intermédiaire de Teresa. Et les Golfolina la transportaient dans l'étui du violon de doña Sofia. Je sais aussi que vous avez assassiné l'inspecteur Ludovico Velano et Ernesto Bacoli. De même que votre gentil neveu, portant un costume de marin, a essayé de me supprimer à Santa Maria Maggiore. Ne me dites pas que vous ne vous doutiez pas que j'étais au courant ?

Pour toute réponse, Luigi siffla entre ses dents :

— Ordure ! Je vous...

À ce moment, la porte s'ouvrit devant les touristes descendus du mini-car et qui réclamaient à boire. Cantoniera les servit puis revint derrière son comptoir.

— Et maintenant, espèce de sale flic, qu'est-ce que vous espérez faire ?

— Ma qué ! vous arrêter tout simplement, hé ?

Luigi se recula et sortit son couteau.

— Je crois que cela vous sera difficile, salaud !

— Mais non, vous allez voir.

Tarchinini se retourna vers les clients.

— Quand vous voudrez, les gars.

Les pseudo-touristes quittèrent leurs chaises, s'approchèrent du bar et l'un d'eux exhibant un pistolet conseilla à Cantoniera :

— À ta place, l'ami, je viendrais bien gentiment avec nous si tu ne tiens pas à coucher dans un des tiroirs de la morgue ce soir.

*

* *

Sabazia et Ceppo attendaient Tarchinini à l'entrée du viale delle Mura.

— C'est terminé ?

— En ce qui concerne Luigi Cantoniera, oui.

— On embarque les autres ?

— Ils ne se sont pas enfuis ?

Ceppo répondit :

— Sûrement pas. Mes hommes surveillent toutes les issues. Romeo sourit.

— Alors, c'est qu'elle ne m'a pas trahi... Je suis heureux de constater qu'elle était sincère.

— Qui cela ?

— Teresa. Bon ! eh bien, j'y vais. Ou je vous appelle ou ils se sauvent après que je leur aurai dit ce que j'ai à leur dire. Dans les deux cas, nous en aurons fini d'ici une demi-heure.

À cet instant, un policier arriva en courant et s'adressant à

Ceppo :

— Signor Commissaire, on vient d'arrêter le père et le fils – don Lazzaro et don Marcello... Ils tentaient de filer par la ruelle donnant sur la via d'Arena.

Sabazia cligna de l'œil à Tarchinini.

— Alors ?

Il y avait du dépit dans la voix du Véronais.

— Elle m'aura donc trompé deux fois... Tant pis pour elle. Je lui avais donné sa chance. Elle a mérité que je lui passe moi-même les menottes...

Il s'en fut d'un pas vif et ses collègues ne tentèrent pas de le rejoindre. Ils comprenaient qu'il tenait à achever seul la besogne qu'il avait assumée, seul.

Doña Claudia sortit de la maison à l'instant même où Tarchinini s'y présentait. Ils se heurtèrent presque sur le seuil. Romeo lui sourit.

— Vous partiez ?

N'ayant rien perdu de sa superbe, la signora Golfolina répliqua :

— Vous ne m'avez pas laissé d'autre solution, signor Commissaire.

— Hélas ! Signora, même cette solution n'est pas la bonne. Excusez-moi...

D'un geste preste, Roméo emprisonna les poignets de doña Claudia qui sut rester correcte.

— Mes félicitations, signor Commissaire.

— Merci.

— Puis-je vous faire remarquer que vous avez eu bien de la chance ?

— Cela compense celle que doña Sofia n'a pas eue.

Doña Claudia eut une légère hésitation et dit calmement :

— Je n'ai pas voulu cette mort.

Et sans attendre que Romeo lui en donnât l'ordre, elle se dirigea d'un pas ferme vers Sabazia et Ceppo qui venaient à sa rencontre.

Dans le couloir, Tarchinini tendit l'oreille. Un silence lourd pesait sur ce logis où ne restaient plus qu'une femme terrifiée, Clelia, une folle, insouciant de ce qui se passait autour d'elle et qui, peut-être, se lamentait de ne point voir arriver celui qu'elle attendait depuis si longtemps et qu'elle ne cesserait jamais d'attendre, et enfin le vieux don Umberto, assez âgé pour ne pas essayer de fuir un châtimement que son âge minimisait forcément, et une morte, désormais à l'écart des histoires humaines, doña Sofia.

Poussé par une sorte de mélancolie sur laquelle il n'entendait pas s'interroger, Tarchinini voulut voir une dernière fois cette chambre où il aurait vécu une des plus bizarres aventures de sa carrière. Mais, il se figea sur le seuil de la pièce, les lèvres ouvertes sur un cri que sa gorge contractée ne pouvait pousser. Ce fut presque à mi-voix qu'il dit :

— Teresa...

Le regard fixe, il s'approcha doucement du lit comme s'il craignait de réveiller celle qui y reposait. Teresa ne se réveillerait jamais plus. On lui avait ouvert la gorge d'une oreille à l'autre. Négligeant l'horrible spectacle, Romeo ne voyait plus qu'une belle fille marchant dans son rire sous le soleil de Bergame ; elle ne lui avait pas menti... Il lui sourit, et la fixant de ses yeux embués, il murmura :

— Pourquoi ?... Mais, pourquoi, Teresa ?

— Parce qu'elle était trop bavarde, Commissaire.

Avant de se retourner, Romeo essaya de localiser dans sa mémoire, cette voix froide, pointue. Il n'y parvint pas et pesamment fit face à la nouvelle venue, et ses yeux s'arrondirent. La folle, doña Clelia, braquait un pistolet sur lui. C'était toujours la même petite vieille fragile et blême et pourtant une force irréductible semblait irradier de ce corps fragile.

— Surpris, Commissaire ?

— Ma qué ! avouez qu'il y a de quoi ?

Elle eut un petit rire cassé :

— Personne ne songe à se méfier d'une folle, n'est-ce pas ? Un bon personnage à l'abri de tout soupçon. Je les dirigeais tous... Et les affaires marchaient bien jusqu'au jour où cet imbécile de Bacoli s'est amouraché de cette ridicule Sofia... J'ai cru, après avoir éliminé les deux hommes qui nous cherchaient noise, que tout rentrerait dans l'ordre, dans mon ordre... Malheureusement, vous êtes venu. Tout de suite, j'ai deviné que vous seriez plus dangereux que les autres. Vous commettez de grosses imprudences, Commissaire. Cette photo que j'ai trouvée dans votre valise... Les histoires dans lesquelles vous vous embrouilliez selon vos interlocuteurs... Une faute... Une lourde faute... C'est à cause de vous que j'ai dû condamner Sofia : elle vous aurait parlé. C'est à cause de vous que j'ai dû tuer Teresa : elle vous avait parlé. Maintenant, elle ne pourra plus témoigner. Je suis sûre que vous avez entretenu vos collègues de cette petite vieille si folle... alors, lorsque je vous aurai tué, qui me soupçonnera ?

— Personne, doña Clelia. Personne ne pourra vous soupçonner et même aurait-on la preuve de vos crimes, que cela n'aurait aucune importance.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— Mais parce que vous êtes réellement folle, doña Clelia.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Folle à lier... Vous finirez vos jours dans un hôpital psychiatrique.

Tarchinini calcula qu'il n'avait ni le temps de sauter sur doña Clelia ni celui d'appeler à l'aide. Rien n'était plus susceptible d'empêcher cette femme de lui tirer dessus. Alors, il prit la main de

Teresa dans la sienne et attendit.

La vieille femme leva le bras.

— Adieu, Commissaire.

Romeo ferma les yeux et, de toutes ses forces, pensa à Giulietta. L'écho du coup de feu emplit la pièce. Tarchinini s'étonna de n'avoir rien senti. L'aurait-elle manqué à cette distance ? Il ouvrit les paupières. Doña Clelia était étendue sur le plancher. Derrière elle, don Umberto – son mari – un revolver à la main, la fixait puis il regarda le policier.

— Je ne pouvais pas la laisser vous tuer, n'est-ce pas ?

Sincère, Romeo l'approuva :

— Non, vous ne pouviez pas... Merci de m'avoir sauvé la vie.

Don Umberto hocha tristement la tête.

— J'aurais voulu sauver les autres aussi mais, elle me faisait peur... elle nous a toujours fait peur... elle nous paralysait...

CHAPITRE VIII

Les Véronais qui, ce jour-là, passèrent sur la piazza Bra, jurent qu'ils n'oublieront jamais le spectacle qui leur fut alors offert.

L'autocar arrivant de Milan venait de s'arrêter. Une grosse femme, jouant des coudes pour écarter de sa route ceux qui la gênaient, se précipitait sur la portière, que le chauffeur avait toutes les peines du monde à essayer d'ouvrir. Finalement, il s'emporta :

— Alors, la mama, vous me laissez ouvrir la porte, oui ou non ?

— Vous me ramenez le cadavre de mon mari ?

— Quoi ?

C'était bien la première fois qu'on posait une pareille question au chauffeur. Il en demeura cloué. Mais, le repoussant vivement, Romeo – la tête toujours bandée – apparut et Giulietta hurla :

— Romeo !

— Giulietta !

— Romeo, jure-moi que tu n'es pas mort ?

— Ma qué ! ça se voit, hé ?

— Pas tellement !

Pour lui prouver qu'il était bien vivant, le commissaire ouvrit enfin la portière, sauta à terre et se jeta dans les bras de sa femme. Tous deux s'étreignirent sous les regards amusés des curieux, que les deux tourtereaux ne voyaient pas. Déjà, se tenant par la main, ils s'éloignèrent lorsque le chauffeur cria :

— Votre valise, Signore !

*

* *

De retour dans leur appartement de la via Pietra d'où les bambini étaient absents, Giulietta et Romeo se firent mille caresses, heureux de se retrouver l'un près de l'autre dans leur cadre familial. Soudain, la

signora Tarchinini s'écarta et prenant la tête de son mari dans ses mains :

— Tu es gravement blessé ?

— Mais non... Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

— Nous irons mettre un cierge à San Nicolo.

— Nous en mettrons pour toi, pour moi et pour tous les bambini !

Cette générosité suscita une nouvelle vague de tendresse dans le cœur des époux. Lorsqu'elle fut étale, ils se séparèrent et Giulietta s'exclama :

— Oh ! Romeo... toi ! comment as-tu pu me faire une chose pareille ?

— Ma qué ! bellissima, qu'est-ce que tu me racontes ?

— Tu te déplais donc tant auprès de moi, que tu as voulu te faire tuer ?

— Que j'ai voulu... mais on m'a agressé par derrière !

— Jure-moi que tu ne souhaitais pas mourir ?

— En voilà une idée !

— Parce que je t'avertis que je ne le supporterai pas ! Il faudrait vraiment que tu sois un pas grand-chose pour oser me jouer un tour pareil et me laisser seule avec les bambini !

Romeo jura à sa femme qu'il était si heureux auprès d'elle qu'il n'envisageait pas de mourir fût-ce pour gagner le paradis, car il doutait d'y goûter une félicité qui pût se comparer à la sienne quand il était en compagnie de sa Giulietta et entouré des bambini.

La signora Tarchinini qui n'était pas encore rassasiée d'émotions fortes, voulut continuer le jeu.

— Tu dis ça, monstre ! Mais cette Teresa dont tu m'as parlé dans ta lettre... Avoue que tu avais un penchant pour elle ?

— Un tout petit...

Belle occasion pour Giulietta de se perdre dans un tonnerre de cris, de lamentations, de gémissements, d'imprécations. À bout de souffle elle finit par se laisser tomber dans son fauteuil et déclara :

— Dès demain, je vais aller la trouver cette maudite !

— Tais-toi !

Elle le regarda, surprise par le ton et, très vite, Romeo ajouta :

— Tais-toi malheureuse !... Le Ciel pourrait te prendre au mot.

— Et alors ?

— Teresa est morte.

— Morte ?

— Égorgée.

Giulietta émit un râle d'épouvante et grogna, ne voulant pas s'avouer vaincue :

— Et voilà le genre de femmes que tu fréquentes !

Ils se turent, tous deux, comme si d'avoir parlé de la mort, rendait

leur bonheur sacrilège. Au bout d'un moment, Giulietta demanda d'une toute petite voix :

— Romeo...

— Oui ?

— Cette Teresa... elle était belle ?

— Oui.

— Plus belle que... que moi ?

Il leva les yeux vers le gros visage quelque peu bouffi par les larmes, légèrement marqué par l'âge et répondit tendrement :

— Non. Je n'en ai jamais rencontré de plus belles que toi.

Il était sincère.

FIN

[i] Soupe aux pâtes et aux pois chiches.

[ii] Une timbale de riz à la sauce tomate avec du poulet, des saucisses, des champignons et du fromage.